





N.° 4790. 1 Vol.

Comp. 43 Tabl. 7. 2



2Q 836

Bibliothèque publique  
de Neuchâtel.

*A consulter sur place*

**DON**

Fait à la Bibliothèque publique

DE NEUCHÂTEL.

Par la Société des traductions allemandes  
en 1844.

*Intr. de Nicot et J. G. Yague*



464' 784



JOURNAL  
D'UN OBSERVATEUR  
DE SOI-MÊME.

**JOURNAL**

**D'UN OBSERVATEUR**

**DE SOI-MÊME.**

NEUCHÂTEL,

CHEZ JEAN-PIERRE ROUSSEAU, LIBRAIRE.

1842.



# **JOURNAL**

## **D'UN OBSERVATEUR**

PREFACE DES ÉDITEURS.

### **DE SOI-MÊME.**

---

**TRADUIT DE L'ALLEMAND DE LAVATER.**

---

Publié par la société pour la traduction d'ouvrages chrétiens allemands.

---

**NEUCHÂTEL,**

**CHEZ JEAN-PIERRE MICHAUD, LIBRAIRE.**

**1845.**



JOURNAL

D'UN OBSERVATEUR

DE SOI-MÊME.

TRADUIT DE L'ALLEMAND DE LAVATER.

Il est par la société pour la traduction d'ouvrages qui sont étrangers.

2Q 936  
A consulter sur place

NEUCHÂTEL

LIBRAIRIE

Imprimerie Attinger, à Neuchâtel.

1847



## PRÉFACE DES ÉDITEURS.

---

Le *Journal intime* dont on nous a offert la traduction manuscrite, nous a paru mériter à tous égards l'impression. Lavater est un chrétien dont la piété peut ranimer la nôtre; Lavater est un écrivain aussi distingué par la noblesse et la pureté de son caractère que par la portée de son intelligence, et l'on ne peut que gagner à faire sa connaissance.

Lavater n'était pas de ceux qui *écoutent la parole sans la mettre en pratique*, et que l'Apôtre compare à un homme qui *regarderait dans un miroir son visage naturel et qui après cela s'en irait et oublierait aussitôt quel il était* (Jaq. 1). On sent, dès la première page de son journal, l'ame qui prend au



sérieux la religion et qui ne la conçoit pas autrement que réglant toutes ses actions, ses paroles, ses pensées, et l'ouvrage entier nous répète à chaque ligne: *Sans la sanctification nul ne verra le Seigneur*. Or, notre époque n'a que trop de penchant à perdre de vue les vertus chrétiennes de la vie journalière, et à ne faire consister la piété que dans la profession franche et ouverte du nom de Christ et dans l'avancement extérieur de son règne. Ce *Journal* est certainement une parole dite à temps.

Cependant nous ajouterons que, si Lavater connaît parfaitement tout le détail de ses péchés, il connaît moins bien, surtout dans la Première Partie, son état général de péché, et le remède qui seul peut relever l'âme déchuë. Ce qui donne de la force contre les défauts de caractère et les habitudes mauvaises, c'est, avec la repentance, la contemplation de Jésus-Christ. C'est en regardant à Christ qu'arrivent du ciel à nous les vertus divines, la force morale, le courage et la victoire.



Si la société habituelle de tout vrai chrétien nous est utile, et si chacun d'eux peut, à un certain égard, nous servir d'exemple, cependant nous n'avons qu'un seul modèle, Jésus-Christ, c'est sur ses traces que nous devons marcher et non sur celles d'aucun autre. Lavater a le défaut de tous les chrétiens de son siècle, qui est celui de Jung Stilling, et nous ne pourrions que répéter ici ce que nous avons dit dans notre *Introduction* à la *Biographie* de ce dernier. Chez l'un comme chez l'autre, même connaissance incomplète de la vérité évangélique, même tolérance qui dépasse les limites de la vérité, même penchant vers les choses mystiques et superstitieuses. Mais le Suisse a sur l'Allemand l'incontestable avantage d'une piété plus morale qui aspire avant toutes choses à la sanctification.

Nous savons qu'il paraîtra sous peu une *Vie de Lavater*, à laquelle nous renvoyons ceux de nos lecteurs qui désireront faire plus ample connaissance avec lui. Nous nous bornerons ici à transcrire l'article qui se



trouve sur cet homme célèbre, dans la *Biographie universelle*.

« *Jean Gaspard Lavater* naquit à Zurich, le 15 novembre 1744, et y mourut le 2 janvier 1804. Dans son enfance, l'ame active de cet homme devenu si célèbre ne se manifesta guère que par la vivacité de son goût pour les images et pour les tours de gobelet. Mais à peine eut-il atteint les premières années de l'adolescence, qu'il résolut de ne rien épargner pour se mettre en état de remplir avec distinction les fonctions ecclésiastiques auxquelles il se destinait. Il termina ses études au moment où toute la jeunesse de Zurich était encore sous le double charme de l'enthousiasme poétique qu'avait excité la *Messiede* de Klopstock, et de l'esprit de patriotisme et de liberté qu'avait réveillé l'éloquence de Jean-Jaques Rousseau. Ce qui cependant, à Zurich du moins, n'avait guère produit jusqu'alors que de mauvais vers et de ridicules sermons, engagea Lavater et ses jeunes amis à composer et à répandre un pamphlet plein d'énergie et de feu, contre un



bailli qui s'était rendu coupable de plusieurs vexations plus ou moins graves. Sous la tutelle encore d'une famille intimément liée avec les premiers magistrats de la république, d'un père vénérable, mais pusillanime, d'une mère remplie d'esprit, mais capricieuse, exigeante et sévère, il déploya dans cette circonstance un courage d'esprit, une prudence de conduite, une fermeté de caractère, qui durent donner dès lors les plus hautes espérances pour le succès de tout ce qu'il oserait entreprendre à l'avenir. Afin d'apaiser l'effervescence d'une imagination si vive, on crut devoir le faire voyager, et l'on se pressa de faire partir, en 1763, pour Berlin, le jeune redresseur des torts, avec ses amis Hess et Füssli, celui qui, depuis, à Londres, s'est acquis une grande célébrité comme peintre. Ils furent recommandés particulièrement au professeur Sulzer, l'auteur de la *Théorie des beaux arts*, et au pasteur Spalding, un des théologiens les plus modérés de l'Allemagne. C'est chez ce dernier que Hess et Lavater



vécurent quelques mois dans une espèce de retraite philosophique, dont l'heureuse influence contribua beaucoup à donner au génie de celui-ci toute la culture dont il était susceptible. De retour dans sa patrie, il fut nommé diacre en 1769, et quelques années après, premier pasteur de l'église de Saint-Pierre, à Zurich. Il commença dès lors sa carrière littéraire. Parmi les ouvrages qui appartiennent à la première époque de son talent, on distinguera toujours ses *Vues sur l'Eternité, ou Considérations sur l'état de la vie future* (1768) et ses *Chansons helvétiques* (1767). Le premier offre le plan et, pour ainsi dire, le commentaire d'un poème qu'il avait projeté sur cet intéressant sujet. On y trouve des conjectures ingénieuses, une philosophie douce et sensible, le germe de conceptions très élevées et très poétiques. Il y a dans ses *Chansons helvétiques* de la verve et de la simplicité, de la force et de l'harmonie, le ton et la couleur propres à ce genre. Les *Cantiques sacrés* qu'il écrivit à peu près dans le même temps, ont mérité



le même éloge. Il ne s'agit point ici de donner la liste, et moins encore de faire l'analyse du nombre prodigieux d'écrits de théologie polémique, ascétique et morale, qui suivirent ses premières productions. Les sermons seuls remplissent une longue série de volumes, et les poésies ne sont pas moins considérables; on distingue parmi celles-ci trois grands poèmes, une *Nouvelle Messiade*, espèce d'épopée historique et didactique publiée avec un assez grand luxe de typographie; *Joseph d'Arimathée*, ouvrage du même genre, et le *Cœur humain*, en six chants. La facilité étonnante avec laquelle Lavater composait des vers hexamètres, lui fit négliger souvent les règles de la poésie, et devait nuire singulièrement au succès de ses productions. Deux ouvrages en plusieurs volumes intitulés, l'un *Ponce-Pilate*, l'autre *Bibliothèque manuelle*, renferment à peu près le développement le plus complet de ses opinions particulières en théologie et en morale, dont plusieurs ont paru fort minutieuses, d'autres fort paradoxales, et sur



lesquelles ses adversaires n'ont cessé de l'attaquer avec l'arme du ridicule. C'est là que se trouve sa doctrine sur les miracles, sur le pouvoir de la prière, sur l'Homme-Dieu, sur l'eucharistie, etc. Le peu de lumières certaines que donne la raison, ne pouvait suffire à son ame ardente : elle avait besoin d'une conviction intime, surnaturelle, de toutes les vérités dont elle faisait ses délices, et il était facile à son imagination de se persuader qu'il obtiendrait, peut-être même qu'il avait obtenu déjà, ces secours célestes qu'il invoquait avec une foi si fervente. Des mystères, des sciences occultes, des puissances invisibles, des miracles enfin semblaient seuls pouvoir satisfaire à tous les vœux de son ame bienfaisante : elle désirait trop vivement d'y croire, pour ne pas y croire souvent en effet. De là cette disposition qui servit de prétexte à tant de reproches amers, à tant d'odieuses interprétations, ce penchant trop connu pour les thaumaturges de toute espèce, pour les Gassner, les Cagliostro, les Mesmer, etc.



Lavater se passionnait pour les opinions singulières, lorsqu'il pensait y trouver un résultat utile ou consolant. Il lui fallait toujours quelque paradoxe nouveau, capable d'exercer l'activité de ses rêveries et de flatter son goût pour le sublime, pour le merveilleux, pour le divin. Le plus remarquable de ses ouvrages, celui du moins auquel il doit sa plus grande célébrité dans l'étranger, et celui par lequel il a véritablement acquis quelques titres à la gloire d'avoir agrandi le cercle des connaissances humaines, ce sont ses *Essais physionomiques* (les 4 vol. in-4° de l'édition allemande ont paru de 1773 à 1778; les trois premiers volumes de l'édition française, parurent de 1781 à 1787, et le quatrième volume n'en fut publié à LaHaye, qu'après la mort de l'auteur). Quoique ce soit, ainsi que Lavater en convient lui-même, moins un grand ouvrage que l'amas de matériaux avec lesquels on pourra un jour en composer un, on n'avait rien écrit encore sur cette matière de plus important et de plus approfondi. C'est au



moins l'aperçu d'un système ingénieux ; c'est le résultat d'un grand nombre d'observations très curieuses, très nouvelles et très frappantes. Aussi ce travail, et le désir d'étendre et de consolider les bases d'un art dont il pouvait se regarder, pour ainsi dire, comme le créateur, occupèrent-ils la plus grande partie de ses loisirs, depuis l'âge de vingt-cinq ans jusqu'à la fin de sa vie. Quand on se représente tout ce qu'a fait Lavater, tous les ouvrages qu'il a publiés et tous ceux qu'il a laissés en manuscrit, et dont on a fait paraître une suite de volumes après sa mort, l'étendue et la régularité de sa correspondance, les devoirs de son ministère, qu'il remplissait avec l'exactitude la plus scrupuleuse, les visites et les distractions sans nombre que lui attiraient sa réputation de bienfaisance et sa célébrité littéraire, on s'étonne avec raison des résultats d'une activité si soutenue. Mais pour en concevoir la possibilité, il faut observer l'ordre strict et presque superstitieux avec lequel sa tête vive et mobile était parvenue à régler habi-



tuellement l'emploi de toutes les heures, et pour ainsi dire, de tous les instans de sa journée. Il s'imposait une tâche dans laquelle chaque minute avait une destination particulière; et cette tâche était quelquefois même double et triple. La conversation de Lavater fut presque toujours très animée et très intéressante. Il portait dans la société l'esprit le plus facile, un grand désir de plaire, avec un tact très juste et très délicat pour en saisir tous les moyens. Ses systèmes, ses opinions favorites, le trompaient souvent, sa confiance naturelle et sa bienfaisante humanité, plus souvent encore: mais il n'en jugeait pas moins les hommes en général avec une sagacité peu commune, et il démêlait surtout avec une rare promptitude ce qui pouvait faire le plus d'impression sur leur esprit, il arrêta le développement de ses idées les plus chères au point où il voyait que la conception, le goût, souvent aussi l'indulgence des assistants ne lui permettaient pas d'aller plus loin. Une bonté céleste, un intérêt qui sem-



blait naître de la sympathie, animaient tout son être et formaient la grâce particulière de son esprit. L'énergie la plus exaltée de ses expressions avait encore une sorte de douceur. On le voyait toujours si profondément persuadé de tout ce qu'il disait, et le désir qu'il avait d'en convaincre les autres, était si vif, si pressant, que l'incrédulité même n'avait plus en quelque sorte le courage de lui résister. Les événemens précurseurs de la révolution en Suisse, et cette révolution elle-même, devaient occuper et affecter douloureusement l'ame de Lavater. Il en devint la victime, après avoir, dans les dernières années de sa vie, développé de nouveau ce patriotisme éclairé, ce courage d'esprit et cette fermeté de caractère, par lesquels il avait débuté dans sa carrière. L'abolition des privilèges en France ayant fait désirer à une partie des habitans de la campagne de Zurich, une abolition semblable de quelques privilèges de la ville, et particulièrement de celui du commerce, leurs demandes furent refusées, et en sé-



vissant contre les mutins on croyait se garantir du retour des mêmes vœux ; peu s'en fallut que des sentences de mort ne fussent prononcées , et l'on pense bien que ce fut aux courageuses exhortations et au zèle prudent de Lavater, qu'on dut l'espèce de modération des juges. Au moment où la force étrangère opéra la crise en 1798 , Lavater se rangea du côté de ceux qui désiraient saisir et développer tout le bien que des réformes, désirées vainement jusque là , et devenues faciles par le changement qui eut lieu, pouvaient amener. Lorsqu'ensuite le système de dépouillement et de vexations se développa , il s'adressa directement à l'homme qu'on en regardait comme l'auteur principal. Il ne craignit point de faire parvenir au directeur Rewbell, les réclamations les plus justes, mais en même temps les plus fermes et les plus hardies, contre l'impolitique oppression dont on venait accabler un peuple faible, mais libre, le plus ancien des alliés de la France, et qui n'avait cessé de mériter la confiance, l'estime et la paix



dont il jouissait depuis plusieurs siècles. Son épître, ainsi que la réponse remplie d'un persifflage méprisable, furent imprimées depuis. Cette démarche, et d'autres qu'il tenta dans le même esprit et avec le même courage, lui attirèrent l'animadversion d'une partie du gouvernement helvétique : il fut déporté à Bâle, où néanmoins il fut traité avec ménagement. Le système des déportations, désapprouvé hautement par le parti modéré du gouvernement, ayant été révoqué bientôt après, Lavater revint à Zurich; il a écrit lui-même l'*Histoire détaillée de sa déportation* (2 vol. 1800). A la reprise de Zurich par les Français, en 1799, et dans le désordre général qui devait l'accompagner, Lavater avait quitté un instant sa maison, et à la suite d'une dispute légère avec un soldat français, celui-ci lui tira un coup de fusil, la balle le frappa au bas-ventre et lui fit une blessure dont il mourut après quinze mois de douleurs. Au lieu de voir dans cet assassinat un de ces accidens fâcheux qui n'arrivent que trop souvent à



la suite de la prise d'une ville, l'esprit de parti en accusait l'esprit de parti. Lavater lui-même fut bien éloigné de ces haines ; il désira que l'auteur de ses maux ne fût point reconnu ; il ne cessa de suivre ses travaux et sa correspondance, dans les intervalles de ses douleurs, et de consoler ses amis par la sérénité habituelle de son esprit.»

---



## AVANT-PROPOS.

Beaucoup de ceux qui connaissent Lavater comme auteur du livre sur la Physionomie, ignorent qu'au milieu de ses travaux scientifiques et littéraires, le fond de sa vie s'écoula dans les modestes fonctions de pasteur de la ville de Zurich et que ces devoirs furent son occupation la plus chère. Dans la seconde moitié du dix-huitième siècle, au plus fort de la crise d'incrédulité qui ôtait toute foi aux uns, et qui dépouillait celle des autres de son principe vital, la vertu de l'œuvre expiatoire de Christ et le sentiment de la présence de son Esprit, Lavater fut un des témoins courageux du vrai christianisme et du commerce avec le monde invisible. En attendant qu'un récit de sa vie



le fasse complètement connaître aux lecteurs français, le journal dont nous offrons ici la traduction présente un moyen d'étudier un homme, qui, par sa personne et par ses écrits, exerça une influence étendue sur le public religieux et littéraire de l'Allemagne, et qui soutint des rapports avec la plupart des esprits distingués de cette contrée.

Au mot de *Journal intime* l'esprit se reporte naturellement vers ces ouvrages qui sont comme les types du genre, Saint-Augustin et Rousseau. Mais on ne saurait s'imaginer de plus parfait contraste que celui de Rousseau et de l'honnête Lavater s'appliquant scrupuleusement à faire chaque jour devant Dieu la revue de sa vie pour la rendre conforme à sa volonté. Abstraction faite de tout ce que le christianisme peut mettre dans une âme, et de l'ardent amour de la vérité qui précéda la foi chez Augustin, il y a beaucoup plus de rapports naturels entre celui-ci et Jean-Jacques qu'entre aucun des deux et Lavater. Style passionné, mouvement qui renaît sans cesse, couleur indélébile, tous



deux marquèrent de ce sceau leur œuvre à un degré que nul n'a surpassé. Tous deux s'occupent surtout de leur passé ; le saint pour s'abattre devant Dieu et glorifier Celui qui l'a retiré des profondeurs de sa misère ; le philosophe pour se plonger à son aise dans toutes les sensualités de l'égoïsme et de l'orgueil. Mais à quelque degré que fût arrivé ce dernier chez Rousseau, il n'y marche cependant qu'à la suite de l'égoïsme. En révélant ses turpitudes, on sent que l'auteur a dû obéir d'abord au besoin de s'enivrer encore des exhalaisons méphitiques de ses anciennes passions. Evidemment il commence à parler entraîné par le charme de s'occuper de soi et d'en occuper les autres ; ce n'est qu'ensuite et en manière d'excuse que s'arrange dans son esprit l'apologie et la conviction, si naïvement exprimée, de son excellente morale. Malgré les nobles aspirations qu'on se plaît à lui reconnaître, la force de la vérité de quelques-unes de ses pensées, les élans de sensibilité qu'on ne peut lui contester, l'intérêt qui s'attache à tout



ce qui sort de sa plume, la grandeur, même la grandeur humaine, manque au caractère de cet homme infortuné. L'égoïsme l'a flétri de son empreinte.

Si Augustin retrace sa première vie en expressions si fortes, on devine que ce n'est que pour mieux la pleurer. Tout, jusqu'à la joie même, a chez lui une couleur de pénitence; en s'élevant jusqu'aux ravissements du régénéré, elle ne s'inspire que bien rarement du bonheur de l'homme. Le journal de Lavater n'est pas tant une confession que l'entretien secret de l'auteur avec lui-même, et surtout qu'un moyen de parvenir à ce qu'on appelait alors le *perfectionnement*, et que nous nommons maintenant la *sanctification*. Presque toutes les observations s'y rapportent au présent; il s'y trouve beaucoup plus de sentiments mêlés d'humanité que chez l'évêque d'Hippone, mais pas plus de mouvement de cœur; une chaleur douce et expansive; rien de cette flamme, de ces traits véhéments qui, joints aux qualités spéculatives d'Augustin, donnent à sa grande figure



une expression que les siècles n'ont fait que renforcer.

Lavater goûte paisiblement la vérité. En la possédant, Augustin la cherche encore, et ses élans vers la connaissance ont toute l'impétuosité de la passion. L'autre se montre au contraire peu philosophe, quels que soient son goût et son talent pour la psychologie; dans ses jugements sur les systèmes et les idées, le bon sens pratique qui le dirige à l'ordinaire ne s'élève pas toujours à la hauteur des vues d'ensemble. Mais la rectitude et la délicatesse de son sens chrétien se révèlent quelquefois par de vives intuitions qui jettent ça et là de soudaines lueurs. On sent d'ailleurs que sous le double rapport de la portée intellectuelle et de la puissance morale, il n'entre pas dans notre pensée d'effacer la distance entre deux hommes, dont l'un reste depuis plus de treize cents ans une des plus grandes lumières de l'église chrétienne. Cependant Lavater nous semble avoir possédé une qualité qui manque à l'auréole de son glorieux



devancier, c'est une simplicité de foi et d'amour, non seulement filiale, mais enfantine. Son journal ne présente pas trace de ces subtilités qui détournent si souvent le fil de la pensée dans les *Confessions*.

Peut-être cette simplicité contribua-t-elle à le garder d'une partie des écueils qui accompagnent des recherches de la nature des siennes. Si l'on pensait que nous recommandons ce genre d'écrits comme un exemple à suivre, on se tromperait fort. Ces examens de soi-même, bons sans doute pour donner à ceux qui ne l'ont pas encore la connaissance de leur état de péché, et d'une utilité notoire quant à la connaissance du cœur en général, sont d'un incontestable profit pour le lecteur. Mais une fois le mal avéré en soi, ce minutieux épluchement de son âme est-il toujours sans danger pour celui qui s'y livre ? Ne faut-il pas une protection toute spéciale, pour que, sans cesse occupé à retourner les haillons de sa misère, le pécheur finisse par revêtir cette blanche robe des régénérés dont ne s'enveloppent que ceux qui par-



viennent à s'oublier eux-mêmes ? C'est une question entre les plus délicates et que la conscience de chacun doit seule résoudre.

Du reste il ne faut point s'attacher à trouver ce qu'on appelle un ouvrage dans le journal de Lavater. Il ne s'agit pas d'un auteur, mais d'un homme qui s'examine devant Dieu et sa conscience, d'un homme ému de toutes les affections, occupé de tous les intérêts innocens que la vie peut présenter. La remarquable activité de son esprit s'unissait en lui à une facilité d'être atteint de tout qui laissait une large place aux facultés d'instinct. Il était artiste et poète et cette disposition, jointe à la tendresse naturelle de son âme et à son peu de penchant pour la généralisation, contribua sans doute à donner à sa religion le caractère de l'impulsion plutôt que celui du système. Un besoin profond d'amour et de sainteté l'avait conduit au véritable Evangile; il accueillait avec un empressement fraternel l'expression des mêmes besoins, de quelque part qu'elle arrivât. Réformé, luthérien, catho-



lique, peu lui importe, pourvu qu'on possède réellement Jésus-Christ. Ce qu'on voit, ce qu'on sait de lui le montre sans cesse occupé à chercher le point de contact par où il pourra faire passer dans le cœur des autres la sève qui nourrit le sien. Quelquefois on dirait que son esprit hésite à recevoir la formule consacrée de telle ou telle vérité chrétienne, tandis que son âme passe outre et se pénètre de la substance même du dogme. Il y a tel passage de son journal qui pourrait porter un lecteur superficiel à se demander si Lavater a bien compris la grande doctrine de la divinité de Christ. Mais qu'on étudie un moment l'ensemble, et l'on verra que si Jésus a été Dieu et Sauveur pour une âme, ça été pour celle là assurément. S'il semble parfois n'être pas fort sensible à la conséquence des idées entre elles, peu d'hommes ont été saisis comme lui de cette grande et première des conséquences, celle de la vérité et de la vie. Tout dogme aboutit en lui à un sentiment, toute conviction est un levier; aussi la largeur de son impartialité offre-t-elle un



résultat analogue à celui où arrivent, à la bonhomie près, de profondes recherches philosophiques.

12 Mais quoique dans la religion le point de vue du cœur et de la conscience dominât celui de l'intelligence, il ne faut nullement penser que Lavater tendît le moins du monde à mutiler la part de celle-ci. Il recherche au contraire tout ce qui éclaire l'esprit et développe le goût. Il pense même « que la formation du goût a une influence infinie sur la moralité. » A ses yeux, l'homme régénéré, rétabli à l'image de Christ, doit se trouver propre à toutes les fonctions intellectuelles et sociales; il doit pouvoir faire usage pour le service de son maître de tout ce qu'ont amassé les arts, les sciences, la littérature; il doit marcher dans toutes ces carrières avec amour et liberté; il doit jouir d'autant plus de tout ce qui est beau, bon, agréable, qu'il le rapporte au père de toutes les joies. Certainement il y a dans cet esprit quelque chose de l'aimable nature de l'enfant qui sent l'amour de son père dans



le don d'un jouet comme dans celui des premières nécessités de la vie.

Cette union d'une liberté si bien aérée avec tant de rectitude intérieure, et un si vif sentiment des choses célestes, forme à notre avis le trait distinctif et rare du caractère de Lavater. La largeur de beaucoup de chrétiens qui ne manquent pas de sincérité confine cependant au relâchement ; on n'a souvent que trop de raisons d'attribuer l'intérêt qu'ils ont conservé pour beaucoup de choses temporelles au peu d'ardeur dont ils embrassent les intérêts éternels. Ils laissent leur cercle s'étendre parce qu'ils manquent de vigueur pour le circonscrire. Chez d'autres, au contraire, on devine que l'amour de ce qui est directement religieux, ne peut subsister qu'aux dépens de ce qui ne l'est qu'indirectement. Ils restent étrangers aux progrès des arts et de la littérature ; ils sont même heurtés de ces conditions du développement des hommes et des sociétés, voulues de Dieu et manifestant ses attributs sous des faces diverses. Il ne procèdent que



par voie d'exclusion ; aussi , malgré leur droiture , ce qu'il y a de petitesse ombreuse dans les vues de leur esprit fournit souvent des prétextes plausibles pour calomnier l'influence de l'Évangile. Chez Lavater, l'amour et la lumière qui se portent jusqu'aux extrémités de la circonférence rayonnent toujours au foyer central. Là brûle un feu purificateur qui consume ce qui est péché en vivifiant ce qui est humain. Il est même essentiel de prévenir les lecteurs contre l'imputation de tendance judaïque et d'attachement à certaines formes de piété un peu légales , que quelques uns d'entre eux seraient tentés d'adresser à l'auteur s'ils s'en tenaient au commencement de son journal. C'est en effet par le rude chemin de la loi que Lavater marche à la grâce. D'après la langue du XVIII<sup>me</sup> siècle, la *vertu* est le mot qui se présente le premier sous sa plume, et si nous voyons poindre peu à peu, dans le travail de cette recherche, l'esprit filial et le sentiment de l'adoption, c'est un beau commentaire de cette parole : « Si



quelqu'un veut faire la volonté de mon Père, il connaîtra si ma doctrine est de moi, ou du Père qui m'a envoyé.» Mais par là même il y a dans sa piété quelque chose de plus vigoureux, de plus persévérant, de plus sévèrement saint peut-être, que dans celle des hommes tout d'un coup transportés sous le libre horizon de la grâce évangélique. En général, nous sommes peu portés de notre temps à cette rigoureuse fidélité; nous sommes fort enclins à nous parer de notre titre d'enfans de Dieu pour nous dispenser d'obéir avec exactitude, quand il ne s'y trouve que le mobile destiné à rendre l'obéissance possible en la vivifiant par l'esprit d'amour. Quelques-uns, il est vrai, ont le sentiment de l'obligation et la volonté de s'y conformer, mais pour rendre leur tâche plus facile ils rabaisent d'autant l'idéal du caractère chrétien. Avec cette double disposition, le spectacle d'un homme pénétré de la nécessité de mettre tous les recoins de son cœur en harmonie avec le modèle vivant dont l'Évangile est l'histoire ne saurait être sans utilité.



Un véritable intérêt intellectuel s'attache aussi à cette anatomie intérieure. Lavater la pratique non seulement en chrétien aux prises avec sa conscience, mais en curieux qui prend plaisir à se rendre compte des circonvolutions du cœur humain. De telles études durent merveilleusement aider à la sagacité du physionomiste. La nature allemande s'y prête plus volontiers que la nôtre ; elle se prononce fortement chez Lavater, soit dans la bonhomie des détails, soit dans le caractère de la sensibilité. Un Français pourra aimer avec autant de tendresse et de profondeur, mais il attachera moins d'importance aux moindres minuties de ses souvenirs et à ces impressions demi-matérielles où se complaisent les Allemands.

On a accusé Lavater d'être arrivé plus tard à quelques vues particulières et un peu superstitieuses, c'était le reproche que son temps lui adressait ; celui que lui ferait le nôtre à tort ou à raison, serait d'avoir attaché trop peu d'importance à un système de théologie arrêté. La même cause a pu



donner lieu à ces deux imputations. Quelque étendues et diversifiées que fussent ses relations avec les personnages influents de l'Allemagne, au milieu de ces esprits cultivés et peu croyants, ses sentiments chrétiens le faisaient vivre dans une sorte de solitude. Il paraît avoir eu peu de rapports avec l'Angleterre, et ni la France, ni l'Allemagne ne lui offraient un centre de développement religieux où ses vues eussent naturellement acquis plus d'ensemble. Peut-être a-t-il dû en partie à cet isolement l'incalculable avantage d'être resté soi, en dehors de toute morale convenue et s'appropriant les vérités chrétiennes dans leur essence par leurs rapports avec son propre cœur. Mais cette situation jointe au tour particulier de sa nature, dut accroître en lui l'influence du sentiment et de l'imagination aux dépens de la réflexion; c'était ce qui l'emportait alors chez les chrétiens zélés de l'Allemagne, presque tous piétistes et mystiques, et Lavater dut être aisément entraîné par l'attraction d'un cercle qui sympathisait seul avec ce qu'il



estimait plus haut que toutes les lumières humaines. Il eut même, sous ce rapport, l'honneur de perdre en partie l'estime du monde pour sa fidélité à propager sa croyance et à ne point abandonner les plus humbles de ses amis chrétiens, ceux même entachés d'exaltation et de fanatisme. Vers la fin de sa vie, les hommes marquants de l'Allemagne le délaissèrent; Goethe qui l'avait tutoyé et cent fois appelé son ami, s'arrêta à Zurich sans le voir; il tomba dans la défaveur des grands qui l'avaient d'abord accueilli avec tant d'empressement; enfin le caractère du disciple de Jésus reçut en lui la consécration de l'opprobre.

Le journal est divisé en deux parties. La première, écrite par Lavater dans le mystère de son cabinet, lui fut dérobée et mise au jour avec des altérations de faits matériels qu'on estimait suffisantes pour protéger l'incognito de l'auteur. Cependant la chose transpira. Lavater lui-même, heurté au premier moment de cette publication indiscrete, se réconcilia avec elle par la



considération de son utilité, et consentit même à une seconde édition dans la préface de laquelle il fit insérer une lettre à l'éditeur où il s'avoue en qualité d'auteur original. Il y réclame contre certains actes qui lui sont attribués, mais en appréciant le motif de ces déguisements. « Jamais que je » sache, dit-il, je ne me suis laissé friser, pas » plus que je n'ai été en traîneau.., et bien » d'autres choses encore....Mais je sais que » tout cela s'est fait pour qu'on ne pût me » reconnaître, et par conséquent à bonne » intention ».

Dans la préface de la seconde partie, intitulée : *Fragments non altérés du journal d'un observateur de soi-même*, il ajoute : « L'ami » qui vous a livré le manuscrit de la pre- » mière partie mérite-t-il d'être blâmé pour » les changements qu'il y a introduits? Je ne » le puis faire si je me place dans son point » de vue. En premier lieu, il ne m'a attribué » ni vertu, ni vice, ni sentiment, ni absence » de sentiment, qui ne se rencontrent dans mon » écrit d'une manière ou d'une autre.....,



» Rien de ce qui est moral ou immoral n'est  
» inventé, quoique beaucoup le soit, ou du  
» moins soit fort altéré dans l'histoire exté-  
» rieure.» Les dates de cette première par-  
tie sont changées ; on donne à Lavater 52  
ans le 27 janvier 1769, tandis qu'il n'en avait  
alors que 28, étant né le 15 novembre 1741.  
Plusieurs faits sont supprimés : ainsi nous  
trouvons dans le récit des circonstances qui  
accompagnèrent la fin de Félix Hess, ami in-  
time de Lavater, et dans l'expression des senti-  
ments de ce dernier, des choses qui se pas-  
sèrent réellement à la mort de Henri Hess,  
père du défunt, ami de l'auteur plus intime  
encore s'il est possible, et dont la perte ar-  
rivée six mois après combla la douleur de  
Lavater. Le moment précis de la mort de  
Félix est cité par Gessner, gendre et biographe  
de Lavater, d'après les notes originales de  
son beau-père ; il est textuellement conforme  
à notre édition du journal, sauf le change-  
ment de l'heure. Hess mourut à midi au lieu  
de minuit. D'autres rectifications pourraient  
sans doute trouver place ; nous n'avons pu



les déterminer, mais nous avons conservé ce qui concerne le traîneau et la frisure afin que le peu d'importance du rôle qu'ils jouent pût donner au lecteur la mesure de ce genre d'altérations. D'après la déclaration de Lavater lui-même, cette première partie est l'histoire de son propre cœur; on peut donc la lire avec pleine confiance pour tout ce qui la rend réellement intéressante et originale. Le traducteur y a fait peu de retranchements; il s'est en général borné à abrégier ce qui aurait été trop long pour les lecteurs français.

La seconde partie est entièrement composée de fragments du journal de Lavater, imprimés sans altération. On admire la généreuse franchise qui ne craignit pas d'exposer ces aveux aux regards du public. Mais si la droiture n'en a pas souffert, il n'en est pas de même de la liberté. Ce qui tient à l'individualité de l'auteur a nécessairement dû se restreindre. Les élans de cœur se retrouvent plutôt dans les lettres dont ce journal contient beaucoup de copies. On a con-



servé les plus intéressantes en les abrégeant quelquefois ; les retranchemens ont porté, soit sur celles qui l'étaient moins, soit sur des détails sans portée morale, et quelquefois un peu fastidieux. Ecrite quatre ans après l'autre, cette seconde partie se distingue par une piété plus mûrie, plus libre, plus confiante ; il ne s'y trouve rien qu'on puisse taxer d'être trop légal ou trop timoré, au contraire une grande hardiesse de foi ; il y a plus d'assiette dans les idées, l'auteur sait mieux d'où il vient et où il va. Elle fournit un curieux témoignage de l'esprit religieux au moment de sa publication. Elle est accompagnée de notes de l'éditeur destinées à prémunir le lecteur contre l'exaltation du texte. En voici un échantillon qui n'a d'autre intérêt que celui de servir de document, mais qui n'en est pas dépourvu sous ce rapport.

En parlant de l'épître aux Ephésiens, Lavater s'écrie : « Du levant un couchant quel sage a jamais parlé un tel langage ! où trouve-t-on des expressions, des idées, des



» vues , des conclusions aussi riches , aussi  
» vastes que celles-ci : *Connaissez les riches-*  
» *ses de l'héritage céleste parmi les saints. Con-*  
» *naissez l'infnie grandeur de la puissance de*  
» *Dieu dans ceux qui croient !* » A quoi l'an-  
notateur se hâte d'ajouter : « Quelque vraies,  
» quelque'excellentes que soient les doctri-  
» nes et les préceptes évangéliques qui sui-  
» vent, garde-toi bien, lecteur chrétien, de  
» la pernicieuse erreur de croire que les  
» paroles de l'écriture signifient tout ce  
» qu'elles peuvent signifier, ou que chaque  
» sentence de la Bible soit une source iné-  
» puisable d'idées et de conclusions religieu-  
» ses... Ne te demande pas : Que dois-je  
» penser de ce passage? mais demande toi :  
» Que voulait dire Paul qui fut d'abord un  
» lettré juif? qu'en devaient penser les Ephé-  
» siens, les Colossiens, naguère païens? Dé-  
» pouille ses expressions de leur costume  
» hébraïque et tu reconnaîtras que : *Con-*  
» *naissez les richesses de l'héritage de Dieu*  
» *dans les saints*, signifie seulement : *Connais-*  
» *sez quels grands avantages les chrétiens possè-*  
» *dent de plus que les autres hommes.* »



Toutes les notes sont dans ce même esprit, et l'on ne feuillette pas trois ou quatre pages sans en rencontrer. On voit de quelle hauteur le christianisme de Lavater dépassait celui de ses alentours, même celui de l'ami qui estimait assez son ouvrage pour s'en faire l'éditeur.

PREMIÈRE PARTIE.





# JOURNAL

D'UN OBSERVATEUR DE SOI-MÊME.

## PREMIÈRE PARTIE.

Janvier 1769.

Au nom du Dieu présent partout et qui connaît toutes choses, je veux commencer un journal avec cette année 1769. Plaise à sa grâce que nul de mes jours à venir ne soit complètement perdu pour le ciel et pour moi ; que chacun d'entre eux soit marqué par une bonne action, du moins que la plupart ô mon Dieu ! te soient entièrement consacrés, qu'ils soient dignes d'une ame immortelle, qu'ils deviennent la semence de mon bonheur éternel !

Esprit de grâce, fais-moi souvenir chaque jour de veiller et de prier, puisque je ne sais l'heure à laquelle mon juge doit venir. Oui, ô mon ame, travaille aussi long-temps qu'il est jour. La nuit vient



pendant laquelle personne ne peut plus travailler. Seigneur, enseigne-moi que je dois mourir, afin que je devienne prudent !

Mais toi, ô mon cœur, sois sincère. Ne dérobe pas tes profondeurs de devant moi. Je veux faire amitié, traiter une alliance avec toi. Sache, mon cœur, qu'entre toutes les affections de la terre, il n'y en a point de si sage ni de si riche en bénédictions que l'amitié et la confiance d'un cœur humain avec soi-même. Celui qui n'est pas le confident de soi-même, ne peut jamais devenir un ami de Dieu ni de la vertu. Plus nous nous fuyons nous-mêmes, plus nous nous approchons de l'hypocrisie, et tout ce que je craindrais le plus de devenir, c'est un hypocrite.

Ceux qui se connaissent en hommes ont fait cette juste remarque, que la sincérité cesse précisément lorsque nous commençons à nous apercevoir que nous sommes observés. Mais ce principe doit s'appliquer à l'inverse quand il s'agit de l'exacte observation de soi-même. La sincérité commence quand notre cœur commence à remarquer qu'il est observé par lui-même.

Mais afin que je ne puisse me faire d'illusion, je prends la résolution de ne jamais montrer ces observations à personne, d'apporter le plus grand soin à les tenir secrètes, et d'écrire avec un chiffre inintelligible à tout autre tout ce qui pourrait nuire à qui que ce fût, dans le cas fortuit où cet écrit viendrait au jour. Je m'engage à noter tout ce que j'observerai dans le cours de mes sentimens, tous les artifices secrets de mes passions, tout ce qui aura une influence particulière sur la formation de mon



caractère moral, avec autant de sincérité et d'exactitude, que si Dieu lui-même devait lire mon journal, et de manière à ce que sur mon lit de mort je puisse faire d'après lui un compte de ma vie aussi exact que celui qui me sera demandé quand j'aurai rendu le dernier soupir.

#### RÉSOLUTIONS POUR TOUS LES JOURS.

Les résolutions suivantes doivent être journalièrement devant mes yeux ; elles doivent être suspendues dans mon cabinet, et je dois les lire et les méditer chaque soir et chaque matin.

##### 1.

Je ne dois jamais me lever le matin sans prier Dieu et lui rendre grâces, et sans penser que ce jour est peut-être le dernier des miens.

##### 2.

Je ne veux jamais, ni le matin, ni l'après-midi, me mettre à mes affaires sans avoir, quelques instans du moins, demandé à Dieu, à genoux dans un lieu solitaire, sa bénédiction et son secours.

##### 3.

Je ne veux jamais rien faire ni rien me proposer que je dusse abandonner si Jésus-Christ était visiblement présent devant moi, rien dont je pusse peut-être me repentir à l'heure incertaine de ma mort. Avec l'aide de Dieu, je veux saintement m'accoutumer



à faire tout, sans exception, au nom de Jésus-Christ et comme son disciple, à soupirer à toute heure après Dieu et son Saint-Esprit, et à être continuellement dans une disposition de prière.

4.

Je veux lire chaque jour quelques chapitres de la Bible, et en particulier du Nouveau-Testament. Je veux choisir de plus quelques passages parmi ce que j'aurai lu, afin de le rappeler souvent à mon esprit dans le cours de la journée.

5.

Chaque jour doit être marqué au moins par une œuvre de charité.

6.

Je me propose de faire chaque jour tous mes efforts pour être utile aux personnes de ma maison.

7.

Je ne veux jamais boire et manger de manière à en recevoir le moindre empêchement, la plus légère incommodité dans la pratique de mes affaires, et entre les repas (sauf une bagatelle le soir) me passer autant que possible de manger et de boire du vin.

8.

Quelque part que j'aille, je veux auparavant demander instamment à Dieu qu'il m'accorde la grâce de n'y pas tomber dans le péché, mais d'y laisser



quelque chose de bon. Je ferai de même avant chaque repas auquel je pourrai être convié, s'il m'arrive de m'y rendre.

9.

Je ne veux jamais m'endormir sans prier.

10.

Tant que ma santé sera bonne, je ne veux pas dormir plus de huit heures par nuit.

11.

Dans mes prières pour les autres, chose que je ne dois pas omettre un seul jour, je veux penser nommément à mes père et mère, à mes enfans, à mes frères et sœurs, aux gens de ma maison, à mes amis Z. N. P. H., etc.

12.

Je veux tous les soirs m'examiner d'après ces résolutions, indiquer loyalement dans mon journal toutes les choses auxquelles j'aurais manqué, et me demander sur chaque chef comment j'ai rempli mes obligations, par exemple : ce que j'ai lu ; — ce que j'ai fait ; — ce en quoi j'ai manqué ; — ce que j'ai appris.

O Dieu ! tu vois ce que j'écris ici. Puissé-je le relire tous les matins avec droiture, et tous les soirs avec la joie et l'applaudissement de ma conscience !

—



1<sup>er</sup> janvier 1769.

Vers trois heures du matin, je me suis éveillé et j'ai entendu le garde-nuit. Je ne l'entends jamais sans un sentiment particulier de mélancolie douce, qui s'unit à une impression rapide de la brièveté de ma vie, et à un souvenir confus des êtres qui veillent, qui souffrent sur un lit de maladie, des mourans, enfin de tout ce qui souffre. Mais cette fois j'ai éprouvé ce sentiment avec beaucoup plus de vivacité ; je me suis prosterné devant Dieu en pensée, en lui offrant les premières impressions de cette nouvelle année ; je ne pouvais retenir mes larmes pendant ma prière silencieuse ; j'ai recommandé à la miséricorde divine mes frères et mes sœurs les habitans de toute la terre ; je me suis rappelé les résolutions prises la veille, j'ai renouvelé mes pieux projets, et enfin j'ai remis en pleine confiance mon sort temporel et éternel entre les mains de mon bon Père qui est aux cieux.

A six heures, je me suis réveillé de nouveau avec joie et actions de grâces, j'ai prié en récitant le cantique de Gellert sur la nouvelle année, et lu les quatre premiers chapitres de l'Évangile de St-Matthieu.

Le passage que j'ai choisi pour aujourd'hui a été celui-ci : *Tu ne tenteras pas le Seigneur ton Dieu.* Non, ô mon Dieu, je ne te tenterai point, j'attendrai de ta main tout ce qui est bon pendant toute la durée de l'année, je ne douterai jamais que tu ne m'accordes tout ce que renferment tes promesses, mais je ne te demanderai jamais ce que tu ne m'as pas promis.



Je me propose aujourd'hui de ne souhaiter la bonne année à personne des lèvres seulement et sans que mon cœur y prenne part. Quelle offense à la vérité que d'adresser à quelqu'un des vœux, des bénédictions que le cœur n'a pas formés, et dont peut-être il ne voudrait pas même remplir les conditions si l'accomplissement en dépendait de lui ! Vivez en moi aujourd'hui, sentimens de sincérité ; et toi, mon cœur, n'oublie jamais qu'il y a la plus basse hypocrisie à employer la formule d'un souhait quand on n'éprouve pas le désir qu'il soit accompli.

Il m'en a coûté pour remplir cette obligation. Quelquefois les mots se précipitaient au-devant des sentimens. Mais je les rappelais, et j'ai toujours éprouvé une secrète jouissance, lorsque j'ai senties paroles accompagnées de l'onction de la sincérité et de l'amour des hommes.

Bon Dieu ! quelles joies sublimes nous chassons hors de notre âme quand nous en bannissons ce tendre sentiment de fraternité humaine qui en est le joyau le plus précieux ! Hommes semblables à moi, mes frères et mes sœurs, vous habitez le même globe, vous respirez le même air, vous vous réjouissez au même soleil, et il faut que je m'excite moi-même pour vous désirer quelque bien ? Il faut que je sois insensible à tout, si, sous l'œil de Dieu présent partout et père de tous, je ne puis désirer cordialement à chacun de vous la santé, des jours heureux, de nouvelles forces pour la vertu, enfin tout ce que la Parole de Dieu appelle du nom de bénédiction.



En souhaitant la bonne année à la fille qui me sert, j'ai étouffé quelques remarques amères qui allaient s'y mêler. J'ai pu donner à ma voix cet accent facile, compagnon inséparable de la simplicité et de la vérité; mais, je ne puis le nier, j'ai senti que je surmontais mon amertume, je prétendais avoir fait quelque chose de grand. Et combien il est bas, ô mon cœur, que tu aies si incomplètement réussi à te vaincre.

A l'église, combien n'étais-je pas distrait! et cependant j'ai prié d'abord avec dévotion; mais quelles misères ont réussi à détourner mon attention! Bon Dieu, que ne puis-je savoir le moyen de retenir mon esprit? Combien est rapide le passage de la dévotion la plus sérieuse aux plus folles imaginations! Une figure, une révérence, un manchon, une frisure, quelles pauvres choses précipitent mon âme du ciel sur la terre! Et cependant la prédication de la brièveté de la vie humaine m'avait rendu très sérieux!

Vers le soir, j'ai cherché à être seul autant que possible. Je dois vivre plus avec moi-même cette année, si je veux vivre plus vertueux et plus heureux; c'est ce que je me disais tout d'abord ce matin. En conséquence, j'ai commencé à écrire mon journal et je l'ai continué jusqu'ici. Alors il a sonné cinq heures. Déjà cinq heures! ai-je dit, et je n'ai point encore fait d'œuvre positive de charité envers mon prochain. Sans doute je pourrais en faire demain deux au lieu d'une, et ainsi réparer le vide de cette journée; mais je ne veux pas commencer sciemment à manquer à un principe auquel je me suis engagé solennellement aujourd'hui devant Dieu et



ma conscience, je ne veux pas laisser passer ce premier jour de l'année sans avoir fait une œuvre particulière de charité fraternelle. Peut-être aussi avais-je le désir de pouvoir me rappeler, au 1<sup>er</sup> janvier 1770, la journée d'aujourd'hui avec le sentiment joyeux que laisse un acte de bienfaisance. J'ai déjà observé que je ne marque aucun jour plus volontiers par une bonne action, que ceux qui sont distingués dans le calendrier par des fêtes particulières. C'est un doux souvenir à retrouver quand on arrive à l'année suivante. Mais maintenant il ne faut plus écrire. Il faut se lever et agir. Mais de quel côté se diriger ? N'allons pas plus loin ; la fille qui me sert a une mère malade, et celle-ci a besoin de vieux linge.

Je suis allé aussitôt vers ma femme : « Chère amie, il y a un présent de nouvelle année à faire. » — « Et pour qui ? » — « Pour moi, ou pour un pauvre, si tu l'aimes mieux, ou encore, si tu le veux, pour Celui qui a dit : *Ce que vous aurez fait au plus petit d'entre mes frères, vous me l'aurez fait à moi-même.* » — « Et quoi donc ? » — « Un peu de vieux linge pour la mère de Catherine. » — « Rien que cela ? Je cours le chercher. »

Ma femme m'a apporté le linge. « Je veux le donner à la servante, » ai-je dit. Ma femme l'a appelée, mais elle a répondu d'un ton de mauvaise humeur qu'elle ne pouvait venir. J'ai conservé ma douceur à cette réponse, mais j'étais orgueilleux en moi-même d'être doux maintenant et de pouvoir lui faire honte tout-à-l'heure par une marque de bienveillance. Au bout de cinq minutes elle est arrivée :



« Qu'avez-vous à me commander ? » — « Catherine, lui ai-je dit d'un ton parfaitement bienveillant et tranquille, voici quelque chose pour votre mère, vous pouvez le lui porter tout de suite. » Au fait, c'était un triomphe pour moi de la voir si étonnée et si honteuse. Elle est partie, et j'ai été satisfait.

Bientôt après, nous nous sommes mis à souper. Lorsque la table a dû être desservie, j'ai lutté avec moi-même pour dire ou ne pas dire : « Dès maintenant, nous ferons notre prière du soir en commun. » Timidité déplacée chez un père de famille qui n'ose faire le premier pas pour établir un saint et bel usage. Cette fois-ci j'ai osé, j'ai pris aussitôt les cantiques de Gellert et j'ai prié. Puis nous nous sommes séparés ; j'ai relu mon journal et mes Résolutions. Ai-je fait tout au nom de Christ ? Ai-je prié pour les personnes dont le nom est mentionné dans la première résolution ? Non. Mais à présent même je vais le faire. O Dieu de toute bonté, je veux encore m'entretenir avec toi avant que mon œil se ferme.

2 janvier.

Je me suis éveillé vers six heures, j'ai pensé à mon immortalité, prié Dieu et lu les chapitres 5, 6 et 7 de Saint-Matthieu. Quel trésor de morale, et combien il est difficile d'en extraire un passage de préférence à un autre !

Je me suis aussitôt mis à mes affaires, et j'ai continué à m'en occuper jusqu'à midi. A dîner, ma femme m'a demandé quel était le passage de l'Ecriture que j'avais choisi pour aujourd'hui. « Une autre



fois, chère amie, lui ai-je répondu, nous prierons et nous lirons ensemble le matin, et nous choisirons aussi notre passage en commun; je me suis déjà adressé des reproches aujourd'hui de ce que nous ne l'avons pas fait plus souvent. Mon passage d'aujourd'hui est : *Donne à celui qui te demande, et ne te détourne point de celui qui veut emprunter de toi.* — « Et comment faut-il comprendre cela ? » a-t-elle dit. — « A la lettre, » ai-je répondu. — « A la lettre ? Cela serait étrange. » — « Au moins, chère femme, comme nous comprendrions ces paroles si nous les entendions sortir de la bouche même de Jésus. Et ce que nous recevions si nous l'entendions de sa propre bouche, nous devons le recevoir quand nous le lisons dans sa parole écrite. Ce qui est *écrit* ne peut avoir d'autre sens que ce qui fut *parlé*. L'Évangile me paraît contenir des solutions de tous les problèmes moraux, et des réponses, soit générales, soit particulières à toutes les questions morales dans un sens à la fois divin et parfaitement adopté à la conscience et au sentiment droit et simple de la vérité. Mais ces réponses et ces solutions ne peuvent être comprises que des cœurs droits, simples, ouverts à la vérité, et qui laissent leurs passions de côté. *Donne à celui qui te demande, et ne te détourne point de celui qui veut emprunter de toi.* Voilà ce que dit Celui dont tous mes biens sont la propriété. Je n'en suis que l'administrateur et non le maître. Le maître m'ordonne de donner à celui qui me demande, et de ne pas me détourner de celui qui veut emprunter de moi. Aussi long-temps que je pourrai donner et prêter, je devrai le faire envers celui qui ne possède



rien ; ou en d'autres termes , *si j'ai deux robes, je dois en donner une à celui qui n'en a point*, lors même qu'on ne me la demanderait pas, et à plus forte raison si on me la demande. »

Cela me paraissait si clair, que je l'ai exprimé avec une chaleur inaccoutumée. Ma femme a répondu seulement qu'elle y réfléchirait. A peine m'étais-je levé de table, qu'on m'a annoncé une femme âgée. Je l'ai fait entrer dans ma chambre. « Pardonnez-moi, mon bon monsieur, pardonnez-moi, je vous en supplie. Hélas, je n'ose presque pas le dire ; je dois payer le prix de mon loyer, et il me manque encore six écus. J'ai été malade tout un mois, et mon pauvre enfant ne se traîne encore qu'avec peine ; je mets chaque sou de côté, mais, j'en prends Dieu à témoin, il me manque encore six écus, et il faut que je les aie aujourd'hui ou demain. Ecoutez, mon bon monsieur (ici elle a tiré un paquet, et le dépliant), voici le Psaume garni d'argent dont mon bienheureux défunt me fit présent lorsque nous fûmes fiancées. C'est tout ce dont je puis me passer, et véritablement je m'en sépare bien à regret ; mais je sais bien qu'il ne suffit pas, quoique j'ignore comment je pourrai payer le reste. Ah ! mon cher monsieur, ne sauriez-vous pas m'aider ? » — « Mon Dieu, ma bonne mère, ai-je répondu, je ne puis vous aider, » et en disant ces mots, j'ai fouillé, je crois d'habitude, dans mes poches, et tâté mon argent qui ne se montait pas à plus de deux écus et demi. Cela ne suffirait pas, ai-je pensé, il faut qu'elle ait la somme tout entière, et quand même celle-ci lui aiderait, j'en ai besoin moi-même. « N'avez-vous point de protec-



teur ou de tuteur qui pût vous donner cette bagatelle, » lui dis-je ? — « Non, je n'ai personne, et je ne puis me résoudre à aller de maison en maison ; je travaillerai plutôt toute la nuit. On m'a dit que vous étiez un si bon monsieur. A la garde de Dieu, si vous ne pouvez m'aider, pardonnez-moi la peine que je vous ai causée. Je verrai ce que je pourrai faire, le bon Dieu ne m'a encore jamais abandonnée, et il ne commencera pas à me tourner le dos dans ma soixante-seizième année. » Dans ce moment est entrée ma femme.

J'étais, ô cœur trompeur ! j'étais honteux et de mauvaise humeur, et je l'aurais volontiers renvoyée sous quelque prétexte. Car ma conscience murmurait doucement : *« Donne à celui qui te demande, et ne te détourne point de celui qui veut emprunter de toi. »* Ma femme me dit à l'oreille avec un accent irrésistible : « C'est une femme honnête et pieuse, il est certain qu'elle vient d'être malade ; aide-la si tu le peux. » La honte, la joie, l'avarice, le désir de secourir se succédaient dans mon âme avec la rapidité de l'éclair. « Je n'ai guère plus de deux écus, lui ai-je répondu tout bas, et il lui en faut six. Je m'en vais donc lui donner cette bagatelle et la laisser aller. » Ma femme m'a pris la main à moi-même, elle m'a souri doucement, m'a regardé d'un œil caressant, et sa bouche a répété ce que ma conscience me disait tout bas : *« Donne à celui qui te demande, et ne te détourne point de celui qui veut emprunter de toi. »* J'ai souri, et lui ai demandé malicieusement si elle voudrait ôter son anneau et le donner. « Avec joie, » a-t-elle dit en tirant l'anneau de



son doigt. La bonne vieille était là , assez simple pour ne rien remarquer , ou assez discrète pour n'en prendre pas le moindre avantage. Au moment où elle allait sortir, ma femme l'a appelée en la priant d'attendre un moment dehors. « Est-ce sérieusement, ma femme , lui ai-je demandé , que tu parles de donner ton anneau? » — « Bien sérieusement, a-t-elle repris, je m'étonne que tu puisses me le demander. T'imagines-tu que je joue à la charité? Souviens-toi de ce que tu m'as dit il y a un quart-d'heure; je t'en supplie , ne fais pas de l'Évangile une parade. Tu es bon à l'ordinaire, comment trouves-tu donc tant de difficulté à aider cette pauvre femme? pourquoi ne lui as-tu pas au moins donné ce que tu avais dans ta poche? ne savais-tu pas que tu avais encore plus de six écus dans ton bureau , et que notre quartier arrive dans huit ou dix jours? » J'ai embrassé ma femme, et une larme s'est échappée de mon œil : « Tu vaux bien mieux que moi, je te remercie, garde ton anneau, je suis honteux.... » et aussitôt me tournant vers mon bureau , j'ai pris les six écus , et au moment où j'allais ouvrir la porte pour appeler la veuve, j'ai été tout d'un coup saisi de la pensée de mon entier oubli de Dieu, lorsque j'avais répondu : « Mon Dieu, je ne puis vous aider. » O la langue trompeuse ! ô cœur trompeur ! « Voici ce que vous demandez , » ai-je dit à la pauvre femme. Elle n'a pas paru d'abord comprendre de quoi il s'agissait , elle croyait seulement recevoir un petit secours ; puis elle m'a baisé la main et elle est demeurée muette d'étonnement dès qu'elle s'est aperçue qu'elle tenait la somme entière. « Mon Dieu, comment vous re-



mercier ? Je ne puis pas seulement vous le rendre, l'avez-vous compris ? Je n'ai que ce pauvre livre de psaumes, mais il est vieux. » — « Gardez le livre et l'argent pour toujours, et remerciez Dieu et non pas moi ; car en vérité je ne mérite point de remerciement puisque j'ai tant hésité à vous secourir. Allez-vous en à la garde de Dieu et n'ajoutez rien de plus. »

J'ai fermé la porte, et j'étais si honteux que j'osais à peine regarder ma femme. « Cher ami, m'a-t-elle dit, ne t'afflige pas davantage, tu as cédé tout de suite. Vois-tu, mon bien-aimé, tant que j'aurai au doigt un anneau d'or, et tu sais que j'en ai plusieurs, tu ne dois pas dire à une pauvre ame : « Je ne puis pas vous secourir. » Je l'ai embrassée en pleurant. Dès que j'ai été seul, j'ai écrit ceci dans mon journal, afin d'humilier mon cœur. Toi, mon cœur, qui me dictais hier encore ces paroles : *Tout ce que je craindrais le plus, c'est de devenir un hypocrite.* Mais prêcher une morale sincère, et en garder pour soi une relâchée, n'est-ce pas ce qui s'appelle *hypocrisie* ? L'as-tu bien compris, mon cœur ? Te serais-tu permis ce premier refus de secours si tu avais suivi la seconde de tes résolutions, et que tu eusses élevé ton âme à Dieu par la prière ?

Vers le soir, j'ai encore prié à genoux et déploré mon peu de droiture aujourd'hui ; j'ai relu les chapitres de l'Écriture, lus le matin avec si peu de fruit. Alors seulement j'ai été honteux comme je devais l'être. J'ai prié avec toute ma famille. O combien paisiblement j'aurais terminé ce second jour de l'année si j'avais été fidèle à toutes mes résolutions !



5 janvier.

Journal d'effrayante distraction ! Je n'ai pu ni lire, ni penser, ni travailler ; et cela par ma propre faute. J'ai dormi le matin avec une paresse inexcusable. Et probablement je me serais retourné dans mon lit encore plus long-temps, si l'odeur de la lampe de nuit, fumante et à demi-éteinte, ne m'eût ouvert les yeux et montré dans tout son éclat un beau jour d'hiver. J'étais resté au lit jusqu'à neuf heures. Qu'aurais-je pensé, si, m'étant levé à une heure raisonnable, j'étais entré dans la chambre d'un homme en bonne santé, et que je l'eusse trouvé au lit à cette heure ? Quel état indigne d'une créature capable de si grandes choses et destinée à un but si élevé ! Pourrais-je seulement considérer sans la dernière honte un dessin qui me représenterait moi-même dans cette situation ? Bon Dieu, si j'avais dessiné d'après nature toutes les situations de cette sorte où je me suis trouvé, me serait-il permis d'avoir à l'avenir un instant d'orgueil et de vanité !

Il était donc neuf heures lorsque je me suis levé maussade et chagrin. Le soleil me donnait si fort dans les yeux au travers des vitres à demi gelées, que, plein de honte sur moi-même, je ne savais par où commencer. On a frappé à la porte, c'était M. M. « Je ne vous dérange pas, » a-t-il dit. — « Non, vous me faites grand plaisir, » et cependant j'étais fort mécontent de le voir venir, parce que j'avais des affaires. « Si vous me le permettez, » a-t-il ajouté, je vous lirai une bagatelle que j'ai composée il y a quelques jours ; vous m'en direz votre façon de pen-



ser, » et il a tiré de son portefeuille un papier. Il a lu, je m'étonnais ; il lisait avec un regard qui demandait l'approbation, je souriais et baissais la tête en signe d'assentiment, comme si ce que j'entendais m'eût paru excellent, et véritablement je comprenais à peine la moitié de ce que j'entendais, tellement j'étais distrait. A la fin : « Excellent, ai-je dit, vous devriez le faire imprimer. » — « Votre approbation, m'a-t-il répondu, m'est assez précieuse pour m'encourager à cette hardiesse. Mais vous êtes trop indulgent. Oserais-je vous laisser le manuscrit pour que vous le lisiez vous-même ? il a encore beaucoup de taches. » — « Cela n'est pas nécessaire, ai-je repris ; cependant si vous le désirez je le lirai ; je ne doute pas qu'il ne gagne encore à la seconde lecture. » Hélas ! combien de flatterie à tort et à travers, de flatterie et aussi d'hypocrisie.

M. M. parti, j'ai relu son manuscrit, où j'ai trouvé des fautes impardonnables. Mais tu l'as bien mérité, mon cœur, te voilà maintenant puni. Et comment ferai-je pour revenir sur mon premier jugement ? Il serait odieux de le confirmer, et aussi humiliant que difficile de le rétracter.

Je veux d'abord pour me punir et me servir d'avertissement à l'avenir, me retracer aussi vivement que possible toutes les circonstances, toutes les paroles, tous les gestes qui ont rendu ma conduite petite et coupable, lors de la première lecture du manuscrit, et ensuite le renvoyer avec le billet suivant :

« MONSIEUR ET AMI.

» J'ai relu votre composition. Vous attendez de ma part un jugement par écrit. Laissez-moi avant tout



vous confesser que mon jugement de tantôt n'était, je le dis à ma honte, que le jugement d'un homme inattentif, distrait, mal éveillé. Je prends la liberté de marquer les passages auxquels je crois qu'une amélioration est nécessaire, ceux mêmes auxquels je me souviens d'avoir paru donner mon approbation. C'est moi seul qui dois être humilié de ce que mon opinion est maintenant différente. Cependant vous avez paru vous apercevoir vous-même, au moment où vous m'avez remis votre manuscrit, que cet assentiment ne venait pas du cœur. Je vous remercie sincèrement de cette confiance amicale, et à tous égards si peu méritée ; combien n'aurais-je pas été affligé, si j'avais pu penser que certains changements, que je regarde comme nécessaires, auraient été négligés à cause de mon approbation illimitée ? Vous voyez que je rachète ma précipitation passée par une liberté qui aurait pu être affectante pour vous, si vous ne pensiez pas d'une manière à la fois si noble, si modeste et si philanthropique. »

Cela fait, j'ai envoyé le billet et suis descendu pour dîner. « Bon jour, cher ami, m'a dit ma femme. » J'étais un peu moins sérieux depuis le départ du billet, et j'ai été capable de badinage.

Après le repas, je me suis retiré dans ma chambre. Aujourd'hui, me suis-je dit, je n'ai ni lu mes Résolutions, ni prié, je puis maintenant réparer ce que j'ai omis.

Mais je me sentais trop paresseux ; je n'y prenais point de plaisir. J'ai demandé de la lumière pour allumer ma pipe. On m'a annoncé une visite : bon, me suis-je dit, de toute manière la journée d'au-



jourd'hui serait perdue. Je me suis habillé, puis fait friser, j'ai fumé une pipe et trois heures ont sonné. Le soir a été perdu tout entier ; causeries sur les affaires du temps, histoires sur l'Etat et les familles, digressions sur la température, sur quelques livres nouveaux, comparaisons entre les théâtres de Hambourg, de Vienne, de Leipzig ; rien de plus important, et la soirée a été finie.

Laquelle de mes résolutions ai-je suivie aujourd'hui ? Je les relirai toutes à ma profonde humiliation, afin de me mettre clairement et expressément devant les yeux ce que ma conscience me dit à ce sujet.

Je me suis levé sans un sentiment de reconnaissance, sans prière, sans un seul soupir vers Dieu, sans penser à la fragilité de mes jours, sans plier les genoux devant mon Créateur. Je n'ai rien fait, je tremble de le dire, au nom de Christ et comme son disciple. Un payen aurait pu vivre comme j'ai vécu aujourd'hui, et un payen raisonnable ne l'aurait pas fait sans doute.

Je ne me suis point choisi de passage de l'Evangile, je n'en ai rien lu, je n'ai point fait d'acte de charité envers mon prochain, ma famille n'a pu tirer aujourd'hui aucune utilité de ma conversation ni de mon exemple.

Si quelqu'un regardait une journée si pauvre et si vide comme la preuve d'un cœur fort peu chrétien, je n'aurais pas le droit de m'en offenser. Je sens qu'à l'heure de la mort un chrétien ne pourrait la considérer sans effroi.



Mais je veux que ce jour soit le premier et le dernier de ma vie que je passerai ainsi.

4 janvier.

Oui, il m'en a coûté un rude combat pour me mettre de bonne heure à rassembler mes esprits pour la prière. Parler au Créateur du ciel et de la terre, à mon Créateur, c'est là une occupation qui demande toutes les forces de mon ame. Je me suis levé matin, j'ai plié le genou, mais avec répugnance, je pourrais même dire avec une sorte de honte, et devant qui? devant Dieu, le Dieu qu'adorent les anges. Je sais qu'il est indifférent à l'Etre infini dans quelle posture notre corps se place quand notre cœur l'adore. Il n'est touché

Ni du front prosterné, ni des larmes charnelles,

Ni des chants, des soupirs, ni des voix solennelles.

mais je sais aussi que la fausse honte, la paresse, la résistance de la chair qui nous empêchent de le prier dans la position que nous savons la plus propre à nous inspirer des sentimens d'humilité, et à mieux imprimer en nous le sentiment de la dépendance, je sais, dis-je, que cette lâcheté immorale ne peut lui être indifférente. Je ne puis dire non plus ce qui m'a empêché d'éteindre la lumière, ou au moins de la mettre dans l'ombre, et pourquoi je l'ai laissée me donner dans les yeux, quoique je sache fort bien que je prie avec plus de dévotion et de recueillement quand je me trouve dans l'obscurité.

J'ai prié en disant le Cantique du matin, la Prière pour tous de Gellert. Hélas! pourquoi me suis-je



levé dès que je suis arrivé au bout? Pourquoi n'ai-je pu ni voulu prier du cœur? ce que ne peuvent remplacer ni Gellert ni Klopstock, ni le plus excellent parmi ceux qui prient ou qui chantent. Pourquoi n'ai-je pu parler à mon Créateur qu'au travers des paroles des autres? Quel triste éloignement de Dieu je remarque au fond de mon cœur dans cette prière dite ainsi d'après les autres!

J'ai lu du chapitre VII jusqu'au chapitre XI de l'Evangile de saint Matthieu, et choisi pour mon passage d'aujourd'hui : *Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi, est indigne de moi; et celui qui aime son fils ou sa fille plus que moi, n'est pas digne de moi.* Paroles qui pénètrent jusqu'au fond de mon ame : comment puis-je me les appliquer sans trembler? quel est celui de mes amis que je n'aime pas mieux que Jésus-Christ? quel est celui à qui je ne cherche pas à plaire plus qu'à lui? Je ne suis donc pas un des vrais disciples de Christ; et cependant il faut que je le devienne, si je veux trouver en lui la vie éternelle.

Ah ! Seigneur, remplis mon ame de ton amour. Je puis parler cœur à cœur avec un ami pendant des heures, c'est à regret que je me sépare de lui, et auprès de toi j'en suis encore à noter chaque moment qui s'écoule. Il y a de la contrainte dans ma prière, l'amour me manque encore ! O Amour incréé, qu'un rayon de ton amour tombe sur mon ame, que l'Esprit d'adoption vienne rendre témoignage à mon esprit que je suis ton enfant !



J'ai tranquillement fait mes affaires, puis lu les trois premiers chants de la *Messiede*. Elle est sublime, l'ame qui a pu créer une semblable poésie. Qu'ils sont dignes de pitié, ceux qui emploient contre la vérité et la vertu le don de poésie qui leur avait été confié pour en étendre l'empire !

Le soir venu, j'ai été honteux de n'avoir fait aucun acte de charité envers mon prochain. Les occasions ne m'auraient pas manqué si je me fusse donné quelque peine pour les chercher.

5 janvier.

Je me suis éveillé à temps, et j'ai demandé à ma femme si elle ne voulait pas prier avec moi. Nous avons prié, grâces à Dieu, non sans dévotion et sentiment. Oui, je t'en remercie, Amour présent partout, les larmes d'une joie intime ont coulé de nos yeux, et des pensées nobles et chrétiennes ont illuminé mon âme. Combien j'ai senti le prix d'une prière matinale et paisible ! Combien ne m'a pas affligé la pensée que j'avais souvent sacrifié à la paresse cette céleste jouissance !

Nous avons lu les chapitres XI et XII de saint Matthieu. Je voulais choisir d'abord cette sentence : *Celui qui n'est pas pour moi est contre moi, et celui qui n'amasse pas avec moi disperse*; mais j'ai préféré : *Celui qui fait la volonté de mon Père qui est au ciel, celui-là est mon frère et ma sœur et ma mère*. Ainsi parle le Fils de Dieu, Celui par lequel j'existe. Y a-t-il quelque chose au monde qui me doive retenir quand il s'agit d'atteindre cet honneur et cette féli-



cité? Insensé, qui les compare avec l'honneur et la félicité de ce monde!

Je me suis mis à mes affaires avec un esprit serein et paisible. Le temps m'a paru très court jusqu'au dîner, et réellement il m'a été bien léger, puisque j'ai pu élever à Dieu un cœur plein de foi et de cette pensée sublime : Christ, qui est Dieu au-dessus de toutes choses, béni éternellement, n'a pas honte de me nommer son frère, il veut bien me permettre de m'attribuer les droits d'un frère et d'un co-héritier. Héritier de Dieu, cohéritier de Christ, enfant de Dieu, frère de Christ! quels noms, quelle destination pour le chrétien, pour l'homme né d'hier!

6 janvier.

Encore un jour commencé avec une paresse impardonnable; je tremble de mon effrayante inconsistance à faire le bien, des contradictions flagrantes qui se trouvent chaque jour entre mes Résolutions si solennellement prises et mes actions. Ah! Seigneur, serai-je une fois capable de les amener à un état d'harmonie parfaite? Je crains, hélas, de ne le pouvoir jamais. Combien aurai-je encore à attendre et à soupirer, à réfléchir et à combattre avant de pouvoir m'appuyer sur mes intentions les plus sincères et les plus positives!

Je me suis cependant éveillé avant sept heures; mais sourd aux appels de ma conscience et insensible au souvenir du bonheur que j'avais goûté dans ma prière matinale d'hier, je me suis retourné dans mes coussins et j'ai dormi jusqu'après huit heures. Lors-



que ma femme m'a demandé si je ne voulais pas lire et prier avec elle ; je m'y suis senti bien mal disposé et je n'ai pu me défendre du désir impatient d'en avoir bientôt fini avec la prière et le livre de cantiques. Quelques pensées cependant se sont fait jour au travers du brouillard qui enveloppait mon esprit. Lorsque j'en suis revenu à ces paroles : « Je renouvelle ici en ta présence le projet sincère de réprimer tous les désirs désordonnés qui s'élèvent en moi, de combattre toutes mes mauvaises pensées, et dans toute ma conduite de ne me plus diriger d'après la volonté de ma chair, » il m'a semblé que mon cœur se resserrait de honte en moi, j'ai commencé à m'exciter un peu, j'ai relu le passage, et j'ai senti avec assez de vivacité combien il était odieux d'oser parler devant Dieu de combattre toutes ses mauvaises habitudes, quand on avait un éloignement si manifeste pour la prière. A ces paroles : « Que je pense souvent à ma mort, » je me suis ressouvenu que je m'étais solennellement proposé de consacrer tous les matins quelques momens à envisager la mienne, et j'ai demandé de nouveau que je n'oublie pas ma fin. Puis j'ai lu le chapitre XIII de saint Matthieu. Je me suis particulièrement attaché à ce dernier verset : *Et Jésus ne fit là que peu de miracles à cause de leur incrédulité.*

L'incrédulité, le manque de confiance contrarie la guérison naturelle du malade par son médecin. L'incrédulité dans les choses de la religion ne doit-elle pas être un obstacle, fondé sur la nature même de l'âme, qui empêche en quelque sorte Dieu de nous manifester sa puissance et sa bonté, ou, en d'au-



tres termes, qui nous empêche d'apercevoir cette manifestation et d'en profiter ?

Je me suis ensuite mis à mes affaires avec un cœur assez tranquille, et j'ai dit à ma femme en l'embrassant : « Dieu sait ce qui serait advenu de moi aujourd'hui si tu ne m'eusses pas engagé à prier. » Elle m'a serré la main, et m'a dit avec une douceur inexprimable : « Va en paix à ton travail, tu peux faire encore beaucoup de bien aujourd'hui. »

En descendant pour dîner, j'ai trouvé là mon ami N. que ma femme avait retenu pour me faire plaisir. Nous nous sommes mis à table, chacun faisant sa prière à part et silencieusement. Pourquoi ne pouvons-nous pas prier tout haut comme à l'ordinaire, quand un ami de cœur, un chrétien, vient manger avec nous ? Est-ce honte, modestie, humilité, manque d'habitude ? quoi, enfin ? Une faiblesse, une aridité, un manque de cette abondance du cœur qui doit faire parler la bouche.

Pendant ma prière muette, j'ai imploré de Dieu, comme je l'avais déjà fait dans ma chambre, qu'il me fournît l'occasion de dire ou d'entendre quelque chose de bon et de chrétien à ce repas d'amis. Les autres semblaient avoir fini leur prière avant moi. Nouvelle preuve de l'inconvenance de la prière silencieuse avant et après le repas. On prend toujours garde où en sont les autres ; on ne veut pas avoir fini avant ou après eux. Dans quelles misérables inquiétudes ne se jette-t-on pas souvent par une timidité déplacée dans les choses qui concernent la religion ! Nous nous sommes assis, et j'ai lutté quelques moments avec moi-même pour faire de ces pensées sur



la prière particulière un sujet de conversation en se mettant à table. Mais un instant d'hésitation m'en a ôté le courage. Ame petite, dont les pensées sont mises à néant par de si petites circonstances!

Une caraffe a été renversée et cassée. Un regard paisible, doux et souriant de ma femme a apaisé la colère qui allait s'élever en moi. On a raconté à cette occasion qu'un homme pieux reçut une fois en don un vase de porcelaine précieux. Il ne voulut pas l'accepter. On le lui renvoya; à la fin il l'accepta, donna un pour-boire au porteur, prit une clef, et frappant le beau vase, il le brisa avec le plus grand calme. « Il est vraisemblable, dit-il, que ce vase sera cassé une fois par quelqu'un, et que cette perte élèvera une coupable colère dans l'ame du possesseur, ou une angoisse cachée dans celle de l'auteur de l'accident. Moi-même, si je l'avais vu et souvent admiré sur ma table, j'en serais peut-être venu à être très fâché, s'il avait été cassé par l'imprudence d'autrui ou par la mienne. Et voilà ce que j'aime mieux prévenir. » Cette histoire m'a semblé riche en instruction. On a parlé là-dessus pour et contre. Mais quant à moi, l'action m'a paru d'une ame grande et sage.

Dimanche, 7 janvier.

En m'éveillant, j'ai trouvé un exprès qui m'apportait une lettre de mon cher H. Il me priait de le venir trouver au plus tôt, il se sentait fort malade.

J'ai tressailli, et cependant il s'est mêlé dans cette nouvelle une impression presque agréable. Dieu sait pourtant si je n'aime pas mon ami sincè-



rement, et si la pensée de sa mort n'entre pas à chaque instant plus profondément dans mon cœur? Mais ce n'est pas la première fois que je remarque que dans l'effroi d'une mauvaise nouvelle, il semble toujours se glisser quelque mélange de satisfaction secrète. Je me souviens d'avoir senti un jour, au bruit subit que la ville brûlait, une émotion où se mêlait quelque chose qui me plaisait, tandis que d'avance, en y réfléchissant avec calme, la seule pensée m'en faisait trembler. Serait-ce le nouveau, l'inattendu de l'événement? ou le pressentiment de la part qu'y prendraient ceux avec lesquels l'occasion viendra d'en parler, part qui flatte toujours d'une certaine manière celui qui raconte? ou plutôt la perspective confuse des changemens qui vont interrompre la monotonie de l'existence? ou enfin le sentiment de joie d'échapper au malheur qui atteint un autre? Je voudrais bien savoir ce qu'il en est des autres hommes, et en particulier des cœurs droits et sensibles, quand ils sont surpris par de soudaines et lugubres nouvelles. Mais je crains que la plupart ne fassent pas grande attention à ce qu'ils sentent en de semblables situations, ou qu'ils ne soient soigneux de le cacher à leurs amis, et peut-être à eux-mêmes. Je pense cependant qu'on devrait s'observer tout particulièrement en pareils cas, et qu'afin de se rappeler par la suite la nature de ces sentimens intimes et fugitifs, il faudrait écrire dans toute sa vérité ce qu'on a senti, dès qu'on en aurait le temps.

Après avoir mis rapidement ordre à quelques affaires, je suis monté en voiture. Pendant le premier quart-d'heure, je sentais s'agiter confusément dans



mon imagination troublée, l'étourdissement, l'an-  
goisse, l'inquiétude, et une complaisance secrète  
à la pensée de la joie que ma prompte arrivée allait  
causer à mon ami, et non seulement de cette joie,  
mais des éloges que j'recevrais de lui et des siens à  
cette occasion ; et en même temps j'éprouvais de la  
honte de ce retour sur moi-même. Enfin la honte  
et la tendresse ont repris le dessus. J'ai formé la ré-  
solution de régler mes pensées, et de les diriger de  
manière à les avouer sans restriction devant Dieu et  
ma conscience. J'ai commencé à prier : « Ah ! Sei-  
gneur, mes pensées sont dérégées et impures ;  
quand mon cœur sera-t-il disposé de manière à ce  
que je puisse m'envisager sans rougir ? Dieu de bonté,  
dirige maintenant d'une manière toute particulière  
mes pensées et mes sentimens. »

Il faisait froid, j'avais levé les glaces, deux pau-  
vres enfans, qui allaient à l'église, couraient après  
le carosse en demandant l'aumône et en soufflant  
dans leurs doigts glacés. Je les laissai un moment  
courir après moi sans m'émouvoir et en riant à  
demi.

Amour de mes aises, es-tu cause que je n'ai pas  
baissé la glace tout de suite ? ou étais-je retenu par  
l'avarice, et craignais-je de donner un sou à ces  
petits ? ou était-ce l'orgueil puéril de leur faire mieux  
apprécier ma générosité, la grâce que j'allais leur  
faire ? Et cela, si peu de momens après que je venais  
de prier Dieu de prendre lui-même la direction de  
mes pensées ! Pour noble et beau, du moins, cela ne  
l'était pas. Enfin j'ai baissé la glace, et avec quelque  
humeur, parce que mon surtout me gênait ; j'ai



fouillé dans ma poche et jeté deux ou trois sous dans la neige, où ces pauvres enfans ont dû les chercher avec leurs doigts rougis et enflés par le froid. Et j'ai fait cela en chemin vers un lit de mort !

J'ai été honteux, mais j'ai cherché à me délivrer de cette honte en pensant à mon ami ; il y avait dans ce retour à lui moins d'amitié que d'effort pour échapper à une idée humiliante. Au lieu de prier pour celui que j'allais trouver, au lieu de penser à ce que je pourrais lui dire, et comment je pourrais devenir une bénédiction pour son dernier jour, comment j'en pourrais retirer une bénédiction pour moi-même, mon imagination s'est représenté les heureux momens, les heures de bonheur et d'affection, dont j'avais joui avec mon ami pendant le cours de notre vie. Alors cette pensée m'a saisi le cœur : *Il est malade, malade à la mort* ; et je l'ai vu d'avance, languissant et pâle sur son lit, sa femme en pleurs auprès de lui. Mes yeux se sont mouillés, j'ai soupiré douloureusement, et l'amitié et la compassion échauffant mon cœur : « Dieu de miséricorde, me suis-je écrié, conserve-moi l'ami le meilleur et le plus fidèle. Bénis les remèdes qu'on emploie, fais qu'ils le guérissent ; rends-le moi ; que les larmes de sa femme soient précieuses devant toi..... »

En posant ma main sur ma poche, j'y ai senti un livre sans me rappeler d'abord que c'était un Nouveau-Testament. Je l'avais pris pour y chercher quelques passages qui pussent servir de matière à un entretien avec mon ami. Je l'ai ouvert, et je suis tombé sur ces mots : *Tout ce que vous faites, faites-le au nom de Christ*. Et dans mes prières pour mon



ami je n'avais pas eu une pensée, je n'avais pas fait un retour sur Jésus-Christ! J'avais entièrement oublié que nous étions chrétiens, mon ami et moi, oublié que j'aurais dû prier comme un disciple de Christ et pour un disciple de Christ. Mais hélas, je sais, je sens que je manque du véritable esprit de Christ. Ah! Seigneur Jésus-Christ, combien tu es oublié des hommes à qui tu as gagné l'immortalité au prix de ton sang! Si tu n'étais pas mort, mon ami mourrait sans espérance; s'il meurt maintenant, c'est en immortel; il meurt pour revivre, et il revivra pour l'éternité. Et j'ai pu t'oublier dans ma prière, toi, source et auteur de cette immortalité!

Telles étaient mes pensées à mesure que nous avançons. Mais bientôt nous avons été forcés de nous arrêter pour remettre un fer au cheval. Mon impatience était si forte, que j'ai été sur le point de descendre et de faire à pied la lieue qui me séparait de mon ami. Cependant, sur l'assurance que tout serait prêt au bout d'un quart-d'heure, je suis demeuré dans la voiture et j'ai écrit mon journal jusqu'ici. Puis : « Postillon, me suis-je écrié, n'êtes-vous pas prêt? Quelle maudite lenteur! » Comme un éclair m'est revenu à l'esprit ce passage : *Quelque chose que vous fassiez, soit par vos paroles, soit par vos actions, faites tout au nom du Seigneur Jésus* (Col. III, 17). Non, je ne puis me le cacher, je ne pense, je ne parle, je n'agis pas une heure de suite comme un chrétien. Tout était prêt maintenant; j'ai été content d'être distrait de nouveau et arraché à mon sentiment de honte. Mon postillon a redoublé de vitesse. Il me semblait que cette rapidité qui



m'entraînait un moment plus tôt dans les bras de mon ami, me dispensait de prier ou de réfléchir. Cependant l'approche du moment où j'allais voir ce cher malade oppressait mon cœur, tout s'agitait dans mon âme. Enfin on s'arrête, et je demeure presque sans mouvement. La femme de mon ami était debout à la porte. « Venez, venez, a-t-elle dit, ami béni de Dieu; mais que vous êtes pâle! » J'ai monté l'escalier en chancelant, et je suis entré, hélas, dans une sombre chambre de malade. J'ai pressé la main pâle et défaillante qu'on me tendait, j'ai penché mon visage sur ce visage inondé de sueur, et, grâce à Dieu, je me suis senti entièrement homme et ami.

Ce que je voulais et ne voulais pas dire, je ne l'ai plus su; mais, j'en remercie Dieu, j'ai pu pleurer. Ce que je désirais, c'était d'être seul auprès du lit, de tomber à genoux, et de pouvoir pleurer et prier à mon aise. « Ne pleurez pas tant, cher ami, soyez plus tranquille, j'ai encore différentes choses à vous dire. Nous serons bientôt seuls, » m'a dit mon ami mourant, avec une contenance paisible qui m'a donné une tranquillité inexprimable. On m'a apporté du thé, et engagé à me reposer; mais chaque moment qui retardait mon entretien avec mon ami m'était un fardeau. Enfin nous sommes demeurés seuls. « Venez plus près de moi, » m'a-t-il dit. Oh! puisse-je me rappeler fidèlement chacune de ces inappréciables paroles, et non seulement les mots, mais l'accent vrai, simple, pénétrant avec lequel il les prononçait! Puissent-ils se graver en moi d'une empreinte ineffaçable!



J'étais près de lui. Il gisait faible et étendu. « J'aurais beaucoup à vous dire, cher ami, a-t-il ajouté d'une voix faible, mais mes forces ne me permettront que ce qu'il y a de plus essentiel. Je n'ai pas besoin de vous prier de redoubler d'attention. D'abord je remercie Dieu et vous, de ce que vous êtes arrivé si promptement, et de ce que j'ai encore la jouissance inexprimable de répandre mon cœur dans le vôtre. J'espère que Dieu me donnera de la force et bénira mes paroles.

» Je meurs, mon ami; quelques jours, quelques heures peut-être, et je ne serai plus sur cette terre. Dieu soit loué de ce que je puis enfin, — après d'inexprimables combats, ô mon ami, — supporter la pensée de la mort et, dans la foi à Jésus-Christ, être même impatient de ma délivrance. Il est vrai que ma tendre, fidèle et pieuse épouse, ses larmes, et ta vue, mon ami...

Il s'est arrêté un moment ici parce qu'il a vu que mon angoisse et mes larmes me rendaient incapable de l'écouter davantage. Après un moment : « Oui, mon ami, a-t-il repris, tes larmes me touchent, mais j'ai vaincu, je mourrai de bon cœur. » Puis me serrant tendrement la main : « Je t'en supplie, ne me pleure pas trop, c'est à toi que je laisse l'ame de ma femme, console-la, ranime-la, prie pour elle. Mais nous devons ménager les momens, je commence déjà à me ressentir de mes paroles et de notre émotion. Laisse-moi te le dire brièvement, mais d'une manière qui entre profondément dans ton ame. Je n'étais pas chrétien. Ce que le monde appelle hypocrite, je ne l'étais pas sans doute, mais je n'étais



pas chrétien, et je crains que tu ne le sois pas non plus. Tu me remercieras dans l'éternité pour cette blessure que je fais maintenant à ton âme. Nous n'étions pas des amis chrétiens, l'esprit ni le sens de Christ n'étaient point en nous. Notre amitié n'était ni fondée en lui, ni vivifiée par lui, ni consacrée à son honneur. Combien avons-nous consumé d'heures de notre courte vie dans les entretiens les plus vides ! L'ambition, mon ami, l'amour-propre, (Dieu sait que je parle avec mûre réflexion), même celui que le monde appelle un amour-propre noble et permis, est une abomination devant Dieu, un poison mortel pour l'âme, un enfer pour le cœur qui ne commence qu'au seuil de la mort à sentir l'infini de Dieu, la sublime élévation de Christ et son incomparable humilité. Ah ! mon ami, quelles larmes brûlantes, quels combats d'angoisse m'a causés cette passion ! Chaque mouvement de ce monstre produisait en moi une impression plus profonde et plus douloureuse que tu ne peux t'en faire l'idée. O paroles de mon Sauveur, que vous êtes divinement vraies : *Quiconque s'élève sera abaissé !* Jésus-Christ était l'humilité même, il a dit que c'était assez pour le disciple d'être semblable à son maître, et au serviteur d'être comme son seigneur. Mon ami, n'oublie pas ces paroles. Je vais mourir, mais la vérité ne meurt pas, le ciel et la terre passeront, mais non les paroles de Jésus-Christ.

O mon cher ami ! mon cher ami ! combien, envisagées du point suprême de la mort, se rapetissent nos meilleures œuvres ! combien formidables s'entassent nos fautes et nos faiblesses, jusqu'ici tenues



pour si peu ! Combien peu nous nous connaissons au milieu du bruit de la vie, là même où il se fait le moins entendre ! O redoutable silence de la mort et de l'éternité, ô fardeau terrible de notre cœur si inexprimablement corrompu ! Dieu Créateur, Jésus-Christ : quelles paroles ! quelles pensées ! combien de millions de fois n'ai-je pas prononcé ces mots sans penser à l'Auteur incompréhensible et éternellement adorable de mon existence, de ma vie, de mon immortalité ! Créateur, Père, de quel nom nommerai-je ta miséricorde, qui m'a pardonné ces innombrables et monstrueuses légèretés, et qui veux par Jésus-Christ en effacer les suites funestes en moi et hors de moi ? Je me tais, tu es, oui tu es amour.

Mon ami, j'ai encore trois choses sur le cœur. J'ai quelques filleuls que j'avais résolu d'instruire et d'élever ; je me regardais comme d'autant plus obligé à cela qu'il n'a pas plu à la Providence de m'accorder des enfans. Remplace-moi auprès d'eux, je t'en supplie ; j'ai destiné quatre cents écus pour quatre d'entr'eux, dont ma femme te dira le nom et la demeure. Je te les lègue, je ne t'en dis pas davantage.

Un volume de l'histoire naturelle de Buffon se trouve dans ma bibliothèque. Par une négligence impardonnable, j'ai d'un jour à l'autre renvoyé de le rendre à celui à qui il appartient. Remplace-moi, demande lui pardon de ma part, informe-toi de lui, quel livre de ma bibliothèque pourrait lui être agréable, donne-lui celui qu'il désignera, et s'il n'en désigne aucun, donne lui ma belle édition d'Horace.



Hélas, il y a eu beaucoup de petites vanités dans le choix de mes livres, beaucoup d'argent dépensé que j'aurais pu mieux employer, et combien d'heures aussi! O cher ami, dans une si courte vie, quelle n'est pas la valeur d'une heure!

Il s'est arrêté, mes yeux étaient brûlans de larmes. Il a continué avec tristesse : « Poussé par des motifs que Dieu veuille oublier, et dont je le supplie d'anéantir l'impression de mon ame immortelle, j'ai sciemment prononcé une calomnie contre un homme de bien. Va le trouver immédiatement après ma mort, je dirais même pendant ma vie, si je n'en devais pas ménager tous les momens pour m'entretenir avec toi; vas, présente-lui ta main qui presse maintenant la mienne, et qui est humide de la sueur de mon agonie; dis-lui quelles larmes amères j'ai versées à ce sujet; embrasse-le pour moi, et ensuite va auprès de MM. M. et B., et, je t'en supplie, ne cherche pas à m'épargner après moi, et dis-leur quelles souffrances cruelles cette calomnie m'a causées sur mon lit de mort. »

Ici mon ami s'est tu, je lui ai promis d'exécuter fidèlement ses volontés. « Dieu te bénira, bon ami, » a-t-il ajouté; et il a rappelé les siens. Dans ce moment, mon cœur était si tranquille qu'il me semblait presque avoir oublié la grandeur de la perte. Il s'est endormi, et je me suis hâté de consigner ses dernières paroles dans mon journal. O heure sainte, ô paroles dernières de mon ami mourant! soyez pour toujours ineffaçables! Que chaque trait de ce visage sérieux, mais serein, se grave profondément dans mon cœur, et se représente toutes les fois que je courrai



le danger de dire ou de faire quelque chose dont je pourrais me repentir à l'heure de ma mort!

L'après-midi entière s'est passée paisiblement. Tantôt méditant, d'autres momens en larmes, en soupirs, en prières, la plupart du temps tranquille et serein au fond de l'âme, je me suis tenu près du lit de mon ami; tout ce que j'ai pu faire a été de lui lire deux cantiques pour les mourans, par fragmens et interrompus par mes larmes. Mon ami a souvent paru en être fort touché, il en a répété plusieurs expressions avec un sentiment profond, mais il n'a pas prononcé d'autres paroles pendant le reste de l'après-midi. Mon cœur a saigné de me sentir si peu capable de lui dire quelque chose qui pût lui donner de la joie ou du soulagement. Il était extrêmement faible et trouvait une douceur inexprimable dans le calme qui lui permettait de méditer et de soupirer à son aise. Quoique je soupirasse aussi souvent que lui, je ne me sentais cependant point d'attrait pour une prière positive.... J'ai pris mon journal et j'ai écrit jusqu'ici, en m'interrompant fréquemment pour aller à lui. J'y ajoute quelques-unes des pensées qui m'occupent auprès de ce lit de mort. Je sais quelle impression ces souvenirs produisent ensuite sur mon cœur.

Un de mes meilleurs amis sur la terre est étendu mourant devant moi, lui, l'homme que j'ai si souvent serré dans mes bras!.... Mais, Dieu soit loué! le calme et la paix ont été répandus dans son âme; ils ont silencieusement allumé le désir de l'immortalité.... O puissé-je être un jour tranquille et confiant comme lui! Mais ses dernières paroles!... j'en tremble



encore jusqu'à la moëlle de mes os. Oui, cher ami, j'ai reçu la vérité par tes paroles, mais je suis épouvanté de mon propre cœur. Quand tu m'auras abandonné, je sais, je sais comment j'oublierai... Mais pourrai-je oublier tes dernières paroles ! O amour-propre maudit, règneras-tu encore sur moi !... Tant de fois déjà j'ai pleuré sur toi devant mon Dieu...

Mon ami a demandé à boire, je lui ai versé un verre de sirop ; « quel soulagement non mérité ! a-t-il dit, que de pauvres doivent manquer de ce que m'accorde maintenant mon Dieu, mon Dieu miséricordieux et fidèle ! Ah ! vous qui combattez dans ce moment comme moi au seuil de la mort, que ne puis-je vous rafraîchir, comme mon Dieu m'a rafraîchi dans mon corps et dans mon âme... Maintenant, laissez-moi reposer. »

Il a semblé s'endormir. « Ne m'abandonnez pas, » m'a dit sa femme, « son amitié m'a léguée à vous. » « Ah ! lui ai-je dit, tout mon cœur vous appartient, plutôt au ciel que je fusse seulement plus rapproché de vous. » Je lui ai montré dans mon journal le morceau qui la concernait. Elle a pleuré. Mais quel effroi ! nous avons entendu comme un râle de mort, et réellement sa respiration est devenue plus pénible, ses yeux étaient ouverts et fixes, ses mains tremblaient. « Agenouillons-nous et prions, » me suis-je écrié, et penchant mon visage sur son lit, j'ai prié à haute voix, en répandant un ruisseau de larmes. « Seigneur, Dieu de grâce et de miséricorde, prends pitié de ce cher mourant. Il est ta créature, aie compassion ! Jésus-Christ est mort pour lui. Verse



» la lumière dans son âme ; soutiens-le, Amour présent partout ; qu'il sente puissamment ta miséricorde. Qu'au milieu du combat de la mort, il jouisse de l'avant-goût des joies de la vie. O Christ ! toi qui as goûté la mort pour tous, fais que tu l'aies goûtée aussi pour ce mourant. Tu sais ce qu'elle est pour tous, ce qu'elle est pour lui, tu es plein de grâce et de puissance pour aider ceux qui luttent contre elle. Purifie-le, sanctifie-le parfaitement, que son esprit, son corps et son cœur soient gardés irrépréhensibles pour le jour de ton avènement. Donne-lui le courage qui ne s'effraie pas de la mort. Remplis-le de la félicité de ton amour, afin qu'il ose paraître devant la lumière de ta face. Fortifie-le, sauve-le, rends-le éternellement heureux ! »

C'est à peu près en ces termes que j'ai prié, et Dieu soit loué de ce que j'ai pu le faire avec une ferveur profonde et une foi vivante. En me relevant, j'ai vu le mourant un peu ranimé, et j'ai cessé de prier. Mon cœur me disait : « Continue, » mais mes genoux refusaient de se ployer davantage. J'ai été vers la fenêtre pour me remettre, puis j'ai dit à sa femme désespérée. « Notre ami a bientôt vaincu, il va bientôt être délivré de l'angoisse et de la douleur. Nous le voyons, son âme est sereine et probablement son corps ne sent plus le mal. Consentez donc à ce qu'il parvienne à la félicité, et pensez que Dieu est son père, et Jésus son ami fidèle et éternel. Peu d'années encore, chère amie, peu d'années, et vous vous retrouverez pour toujours. »



« Ah ! cher ami, » a-t-elle dit, « ne m'abandonnez pas. Ah ! si vous pouviez toujours demeurer ici ! Mais quand celui qui était la joie de mon cœur ne sera plus, et que vous serez parti, hélas ! quelle vie sera la mienne ! » « Oui, ai-je repris, je sens la grandeur de votre douleur, mais ce cher ami vivra encore et demandera pour vous la bénédiction et la force. Et je sais, et toutes les âmes justes savent que *la religion pure et sans tache consiste à consoler les veuves et les orphelins dans leurs afflictions...* » « Et à se conserver pur des souillures du monde, » a ajouté le mourant d'une voix haute, et en se tournant vers nous. Nous avons tressailli, nous nous sommes penchés sur lui en nous regardant ! Ah ! il voit, il entend tout. Malheur à nous si nous oublions le grand avertissement qu'il nous laisse ! Rien alors n'aurait été plus naturel que de prier à haute voix devant lui, ou de dire les passages de l'Écriture les plus appropriés à sa situation. Mais, Dieu seul sait quelle sorte de timidité ou de honte m'a retenu, et combien je me suis senti impuissant à entretenir chez le mourant les sentimens qu'il venait d'exprimer. J'ai cherché à me bercer de la pensée qu'il n'avait pas besoin de mon assistance, et qu'il était par lui-même suffisamment en état de se nourrir des consolantes vérités de l'Évangile. Cependant, je n'ai pu m'empêcher de sentir avec confusion mon éloignement de cette vraie simplicité chrétienne qui fait que de l'abondance du cœur la bouche parle.

Jusqu'à minuit, le malade est demeuré à peu près dans le même état, sa respiration devenait plus pénible ; il ne parlait plus. Pour mieux lutter contre



le sommeil, j'ai pris mon journal et écrit jusqu'ici. Un instant, il nous a semblé qu'il ne respirait plus. Nous avons approché la lumière de lui, et nous avons vu qu'il était près de sa fin. Sa femme a commencé à pleurer tout haut. « Il expire, il expire, s'écria-t-elle, que Dieu prenne pitié de moi ! » Alors, j'ai pu du fond du cœur prononcer tout haut ces mots au milieu de nos larmes : *« Je suis la résurrection et la vie. Celui qui croit en moi vivra, quand même il serait mort, et quiconque vit et croit en moi ne mourra point pour toujours. Chère amie, notre bien-aimé sent cela beaucoup plus fortement que nous ne pouvons nous l'imaginer. »*

A peine achevais-je ces mots, qu'il a expiré. « Seigneur Jésus, il est mort, s'est écriée sa femme en se penchant sur lui. » « Il est mort, il est mort ? non, mon amie, il vit aussi vrai que vit Jésus-Christ notre Seigneur. » Mais quand je l'ai regardé moi-même, et que j'ai posé ma main sur sa joue, courage et consolation, tout m'a manqué, je me suis presque laissé tomber en répétant tout haut, en pleurant : *Il est mort. Oh !* comme je sentais la réalité de cette parole ! Cependant j'ai dû me contenir. Nous l'avons enveloppé de son linceul. Je me sentais prêt à m'évanouir. Ah Seigneur ! qu'est-ce que l'homme mortel, qui suis-je maintenant, moi qui vis encore ! Cette main qui conduit maintenant la plume deviendra un jour raide et glacée, les larmes s'arrêteront dans mon œil, devenu semblable à l'œil terne de mon bien-aimé. Ma langue ne parlera plus, je serai couché là sans entendre ni le bien ni le mal qu'on dira de moi devant mon cadavre sans âme.



Ah ! combien je sens profondément à cette heure, ce que mille fois dans ma vie j'ai répété avec indifférence, ce dont j'ai souvent souri avec une sorte de dégoût, comme d'un lieu commun : *que je suis mortel* ! O quelle différence entre *parler* de la vérité et *sentir* la vérité !

J'ai écrit ceci après être remonté dans ma chambre ; mais oserai-je aussi écrire ce que je suis honteux d'avoir ressenti. J'étais seul dans ma chambre, un escalier seulement me séparait du mort, et je me suis soudainement trouvé saisi d'un effroi inexplicable. J'étais incertain si j'éteindrais ou non la lumière. O sage infirme ! ô pauvre chrétien ! lequel crains-tu, du corps ou de l'ame de ton ami ? Dieu n'est-il pas partout où je suis ? Un peu tranquilisé par cette pensée, j'ai éteint la lumière et me suis couché. Combien n'aurais-je pas eu à sentir, à penser, à prier ! mais j'étais las et je me suis endormi.

8 janvier.

Mon ami est donc mort, son cadavre sans vie gît là au dessous de moi ; où est maintenant son esprit ? Bien loin de moi, hélas ! Il est dans la lumière et je demeure dans les ténèbres, je ne jouirai plus jamais de cet ami si pieux, si précieux, si fidèle. J'ai pleuré de tout mon cœur, et j'ai été heureux de pouvoir pleurer. Combien peu ai-je joui de lui, pensais-je, et maintenant le repentir vient trop tard. Combien peu avons-nous parlé ensemble de notre immortalité à tous deux ! Sans doute nous parlions de religion et d'immortalité en



général, mais de notre propre immortalité, de Celui qui est à tous deux notre Créateur et notre Sauveur, combien peu nous en avons parlé ! Et maintenant, le voilà en présence du Dieu qui l'a créé et régénéré, et me voici abandonné dans les ténèbres et les troubles de cette vie. Triste année, combien se réveillent tous les regrets de l'amitié, quel bandeau était sur mes yeux, avec quelle tendresse il m'invita dernièrement à le venir voir, et avec quelle négligence je le refusai de crainte d'un voyage en hiver, et pourtant un voyage si court ! Et maintenant, ô amour de mes aises cruellement expié ! je l'ai vu un jour, un seul jour, et je l'ai vu mourir ! Ces pensées me roulaient dans la tête, et je ne pouvais me rassasier de larmes, et je m'enfonçais dans mes coussins pour pleurer à mon aise. On a frappé à ma porte, j'ai tressailli d'effroi, j'avais oublié que j'avais recommandé qu'on entrât chez moi à six heures. Que je me suis trouvé petit quand je m'en suis ressouvenu ! Je me suis levé sans prier, ah ! pourquoi n'ai-je pas prié ? Il me semblait que ma douleur, mes larmes, mes tristes imaginations me tenaient lieu de prière, j'aurais bien plus volontiers continué à m'y plonger que de me mettre tout de bon à prier. Je me suis approché de la cheminée, j'ai allumé du feu et passé un bon quart-d'heure occupé à ces minutes. Des images fugitives traversaient seules mon esprit, mais quoiqu'elles avoisinassent les pensées religieuses, elles étaient d'une nature plutôt triste que morale. Sept heures ont sonné, j'ai approché la table du feu, et au lieu de prier, je me suis mis à mon journal. Que je l'avoue ou non, ça a été au



fond le désir de la distraction et une secrète répugnance pour la prière, qui m'ont poussé à écrire. J'écris mes légèretés, mes fautes, mes folies, je les confesse même, pas toutes cependant, plus volontiers que je ne m'en corrige. Mes meilleurs sentimens, mes bonnes résolutions, mes vertus, reposent seulement sur des circonstances extérieures, et aussi la force en dure-t-elle quelques instans seulement. Cependant je le veux, je vais poser la plume et prier, précisément parce que je découvre en moi de la répugnance à le faire.

J'ai commencé à déplorer de bonne foi la dureté et l'inconstance de mon cœur. O Dieu, mon bon Dieu, ai-je dit, pourquoi renvoyé-je tant à m'entretenir avec toi? pourquoi mon cœur demeure-t-il si glacé? pourquoi mon sentiment pour toi est-il si interrompu, si équivoque, si dénué d'œuvres? quand oserai-je une fois me fier à mes sentimens? Ne peux-tu briser ce cœur de pierre? Ne peux-tu allumer en moi un amour sincère, durable, victorieux? pourquoi t'oublié-je et m'oublié-je moi-même aussi presque à chaque moment? Hélas, est-ce le jour même où je suis entouré des plus forts avertissemens, que je suis dans le cas de porter plainte contre mon pauvre cœur? Ah! il me manque encore une conviction vivante qui puisse toujours me guider et m'animer, une force intime qui s'empare de l'ame, qui la rende active par elle-même et indépendante des événemens extérieurs. Montre-moi ce qui me manque, et donne-moi ce qui est nécessaire pour la vraie piété et pour le bonheur éternel.



J'ai continué à prier en me jetant à genoux et en implorant dans ce jour les grâces nécessaires pour pratiquer la vertu et pour consoler avec sagesse la veuve du bienheureux.

J'ai entendu quelqu'un monter l'escalier, et je me suis précipitamment levé au milieu de ma prière, comme si j'avais eu honte ou si j'avais fait quelque chose de mal, ou « pour ne pas faire montre de ma piété, » me disait mon cœur en manière d'excuse.

Un peu d'eau froide m'ayant causé une douleur de dents, je n'ai pu m'empêcher d'être impatienté de ce petit accident, et de me sentir déjà en dehors de mes bons sentimens. J'ai tremblé de nouveau pour moi-même. Je n'ai pas encore appris à supporter une petite douleur passagère, fruit de l'imprévoyance, avec cet acquiescement paisible, digne du sage et indispensable au chrétien.

Je suis descendu, et la veuve, pâle et habillée de noir, s'est présentée à moi au moment où j'ouvrais la porte! Dieu! quelle vue pour moi! Nous avons pleuré en nous embrassant. « Voici, a-t-elle dit, mon premier jour de veuvage. Je ne puis croire qu'il ne soit plus. Quelle nuit j'ai passée! quoique ma sœur fût auprès de moi et qu'elle me fortifiât par des prières et des cantiques. » J'ai cherché à la consoler, mais bientôt je l'ai suivie près du corps de notre ami. Elle s'est penchée sur lui et a pleuré abondamment.



9 janvier.

Il me fut hier impossible de poursuivre mon journal, j'avais à penser à plusieurs choses et à écrire quelques lettres aux parens. Souvent, il est vrai, je l'ai fait avec les larmes d'une tendresse sincère, mais quelquefois une damnable vanité s'est glissée en moi. Mon cœur s'est bouleversé quand j'ai aperçu ce sentiment et que je me suis représenté mon ami mort et ses dernières paroles. Je me suis levé et j'ai commencé à pleurer sur moi-même.

A dîner, la femme du défunt m'a raconté plusieurs traits de lui, et, en particulier, qu'il avait dernièrement vendu en secret un livre précieux et une médaille d'or, pour en payer la pension d'un pauvre enfant échappé à de mauvais parens, qui n'en voulaient faire qu'un mendiant. Une autre fois il avait envoyé, en faisant faire un circuit à son paquet, dix écus et une lettre affectueuse et consolante, à une pauvre et pieuse veuve dont il avait entendu dire beaucoup de bien. « O mon amie, me suis-je alors écrié, combien de grâces viendront sur la veuve d'un tel homme ! Les larmes des veuves, ces larmes que Dieu daigne compter, s'uniront aux vôtres pour vous revenir en bénédictions. »

10 janvier.

Aujourd'hui est le jour de l'enterrement de mon ami. Comment pourrai-je rassembler et diriger mes sentimens et mes pensées ? Combien peu suis-je encore accoutumé à réfléchir sur les objets les plus



importants à l'homme! Déjà la moitié de ma vie est écoulée, et je n'ai pu encore parvenir à réfléchir sur moi-même, sur ma destination, sur mon immortalité, pendant une demi-journée! O soif effrayante de la distraction, ennemie de la raison et de la vraie sagesse, destructive de la paix et de la félicité, quand serai-je débarrassé des entraves que tu mets à mon commerce avec moi-même? Maintenant je veux m'approcher du cercueil de mon ami avant qu'il soit fermé, et là, en présence de Dieu, m'abandonner à mes sentimens. Dieu me fera peut-être la grâce de bénir mes méditations, et de rendre ce jour, si important et si triste pour moi, le premier d'une vie nouvelle et meilleure, un jour dont je me réjouirai dans l'éternité.

J'ai descendu l'escalier là dessus, et je suis entré dans la chambre mortuaire. Les signes de décomposition qui m'ont frappé, m'ont donné un frisson d'effroi, cependant je l'ai surmonté, j'ai fermé la porte derrière moi, puis timidement découvert le cercueil, et enfin levé avec respect le linceul qui couvrait le visage glacé de mon ami. Là, presque à genoux je l'ai contemplé, et mon cœur s'est rempli de pensées de tendresse et de regret. « Te voilà, me disais-je, ami, frère, cher et fidèle, te voilà pâle et muet au terme de ta vie et de la misère humaine. Combien de douleurs et de joies partagées avec toi, combien de douces heures! combien n'ai-je pas appris de toi, combien, hélas, n'aurais-je pas pu en apprendre davantage! Que Dieu veuille m'accorder ton paisible et pieux lit de mort, ton combat héroïque et ta victoire sur ton propre cœur. O mon ami, si tu peux



m'entendre, ne m'oublie pas, que celui qui est maintenant immortel se souvienne du pauvre mortel, prie pour moi si cela est possible, demande que ta sincérité, ton humilité, ton amour des hommes, ta générosité, deviennent mon partage. Hélas ! je n'aurai pas la consolation de te voir auprès de mon lit de mort et d'être fortifié par tes prières ! » On est venu à la porte, je me suis levé précipitamment en ôtant la poussière de mes genoux. Plus tard il m'a été possible de retourner dans cette chambre, j'y suis resté seul une demi-heure, et je ne puis dire combien cette solitude si solennelle m'a fait de bien. Cependant j'ai éprouvé la même impression en retrouvant ces marques de corruption, je n'ai pu même supporter la vue du visage de mon ami. « Oui, me disais-je, en contemplant le cercueil à demi-ouvert, j'en prends l'engagement devant Dieu et devant ton bienheureux esprit, s'il lui est donné de m'entendre, je ne t'oublierai jamais, je vivrai comme si tu étais un témoin perpétuel de ma vie, cette main qui a touché la tienne ne fera que le bien, cette bouche en fait le serment sur ton cercueil, elle ne prononcera plus que de bonnes choses. » J'ai refermé le cercueil avec une larme de tendresse, et, remontant dans ma chambre, j'ai écrit ceci afin de rendre durables les impressions de cette heure. Sois toujours présente à ma pensée, heure sainte de mon serment, sois ineffaçable à mes yeux, chère image de mon bien-aimé endormi ! Puisses-tu, avec le souvenir de ses dernières paroles, repousser loin de moi toutes les attaques du péché et de la folie !



J'ai posé la plume, je me sentais passablement animé; puis en passant ma main sur mon front et mes yeux, cette pensée m'a fait comme un seau d'eau froide : « Ces yeux mêmes se dissoudront, tout indispensables qu'ils me semblent, ils me seront ôtés. Ils ne sont que corruption, ils ne sont rien, *la chair et le sang ne peuvent hériter le royaume des cieux*. Mon ami n'est plus corruption, il est immortalité, mais là bas dans ce cercueil il n'y a que de la corruption et pas une étincelle d'immortalité.

Il se peut donc que ton esprit, ô mon ami, habite au milieu de la corruption, comme Dieu lui-même habita dans la tombe; que celui qu'a aimé mon ame, non pas le vase terrestre, la hutte d'argile, l'image visible de l'invisible, mais toi-même, vie et lumière invisible, repose silencieusement, comme le feu dort sous la cendre, au milieu de ces ruines, hélas, déjà repoussantes; il se peut que la corruption n'ait plus de prise sur toi, et que le visible devienne aussi invisible à tes sens glorifiés, que la nuit pour un habitant du soleil. Tu es peut-être ici, près de moi, mais inaccessible pour moi. Ici est Dieu aussi, et si tu vis en lui, ô bienheureux, tu vis dans le ciel, car où est Dieu, là est le ciel, et quiconque sent et voit Dieu vit dans le ciel. »

J'ai suivi le corps de mon ami, j'espérais le pouvoir faire tranquille et retiré en moi-même, mais j'ai été à tout moment obligé de chasser les distractions qui me survenaient. Cependant la pensée de la joie qu'il goûte maintenant dans la contemplation du Dieu adorable, descendait sereine et pacifiante dans mon ame troublée.



Du même jour, le soir.

Maintenant, j'en prends Dieu à témoin, il faut que je commence à prier avec plus de sérieux et de suite; autrement nul homme au monde ne sera plus malheureux que moi. Dès ce jour si important pour moi je veux prier davantage, et je veux résolument mettre chaque jour à part pour cela un temps particulier. Dieu deviendra mon ami, c'est dans un saint commerce avec lui que je recevrai instruction; c'est auprès de lui, mon Créateur et mon Rédempteur, que je veux chercher tout mon bonheur. Son amour doit remplir mon ame. Une fois par jour au moins, je veux demander à genoux la grâce du Saint-Esprit et le véritable esprit dans lequel Christ a vécu.

11 janvier.

Triste et cependant rempli de consolation et de sentimens pieux, je me suis mis en route pour retourner chez moi. Je suis arrivé à une hôtellerie, le cœur rempli de pensées de mort, et pénétré de l'impression de l'incertitude de ma propre vie. Trois ou quatre hommes se tenaient là. Ames grossières, pensais-je (ils parlaient le grossier langage du peuple), combien vous voilà profondément enfoncés dans la nuit de la stupidité, éloignés de toute méditation, dépourvus de sentiment, et cependant immortels comme moi, comme mon bienheureux ami, mortels aussi comme tous deux! mais quel abîme entre vos pensées et celles de la mort et de l'éternité!



Etres infortunés, qui arrachera le bandeau de vos yeux ? Ainsi pensais-je, et j'allais m'irritant jusqu'à la folie, à chaque attitude, chaque geste, chaque parole de ces pauvres gens. Tantôt je les plaignais, tantôt je les méprisais du fond de l'ame. Je m'imaginai qu'ils devaient sentir ce que je sentais, qu'ils devaient être remplis de pensées aussi sérieuses que s'ils eussent quitté tout à l'heure le cercueil d'un ami chéri. Leurs rires, leurs mines, tout jusqu'à leur pipe de tabac, me semblait si frivole, si peu chrétien, que j'étais presque tenté de leur en faire le sujet d'un sermon de répréhension. Cependant le sérieux de ma situation m'ayant ramené à moi-même, j'ai poussé vers le ciel quelques soupirs dont le principal mérite n'était pas l'humilité. « Ouvre, Seigneur, disais-je, les yeux de ces hommes aveuglés. » M'étant placé dans un coin, je me suis mis à lire tout bas mon Evangile, mais, chagrin de n'être pas assez tranquille, j'ai demandé une chambre particulière. L'hôte, en me l'indiquant, m'a montré aussi le cabinet de son fils. « Mon fils, a-t-il dit, est un chirurgien, et il est très fort en anatomie. » Il m'a engagé à voir ce cabinet plein de squelettes et d'embryons, ce qui ne me plaisait guère d'avance, mais à peine y ai-je mis le pied que je m'en suis réjoui et que j'ai regardé cela comme une direction particulière de la Providence. Dès que j'ai été seul, je me suis mis à dessiner d'après nature une tête de mort. Puis, détachant la tête du squelette, je l'ai prise à la main et je l'ai considérée attentivement. Voilà, pensais-je, le crâne d'un homme qui fut vivant une fois comme je le suis maintenant. Une fois,



peut-être, mon corps sera démembré de même et servira à orner le cabinet d'un anatomiste. Se peut-il que ma tête, le siège de tant de puissance, l'expression vivante de l'ame, une fois semblable à celle-ci, soit maniée et retournée comme elle? Ici, dans ce crâne que je tiens de mes deux mains, a habité quelque chose dont la valeur s'élevait plus haut que celle de la création matérielle tout entière. Ah! mon ami, mon ami, bientôt tu ne seras plus qu'ossements desséchés! » Au moment même, entendant venir quelqu'un, j'ai replacé la tête sur son squelette, et je me suis mis à considérer un des embryons informes conservés dans l'eau-de-vie. Et c'est là aussi ce que j'ai été! O infirme commencement! ô fin étrange de mon être! voilà donc ici rassemblés les deux extrêmes de mon séjour sur la terre. J'ai été d'abord un je ne sais quoi, une chose connue de Dieu seul, puis j'ai crû dans la nuit du sein de ma mère. Elle m'a mis au jour, enfant faible et gémissant; peu à peu j'ai pris des forces, acquis l'usage de mes membres, traversé les alternatives de la santé et de la maladie; me voici vivant ici, et demain, aujourd'hui peut-être, la chaleur et la vie abandonneront mon corps, ma chair sera consumée par les vers ou lacérée par d'autres hommes, et seuls restes visibles de ce qui sera demeuré de moi, mes ossements seront semblables à ceux-ci. Fin et commencement, tout est impénétrable dans mon existence. D'où suis-je sorti? quand ai-je commencé d'être? quels changemens subira mon corps d'ici à peu de jours? Quelle preuve palpable pour tous, de l'existence d'un Esprit invisible, tout puissant, éter-



nel, auquel il faut que je doive mon être, puisqu'il n'y a rien de plus mystérieux pour moi que ce qui concerne ma propre existence. Surmonté par ces pensées, il me semblait toujours plus incroyable que tous les hommes ne partageassent pas mes sentiments, et qu'ils vécussent, qu'ils rêvassent plutôt dans un si prodigieux éloignement d'eux-mêmes. Il m'est venu l'idée de me procurer un crâne humain. Assurément cette vue me rappellera puissamment ma nature mortelle, assurément j'en deviendrai plus sérieux, plus sage, plus capable de garder le serment prêté sur le cercueil de mon ami. J'ai demandé à l'hôte si son fils n'aurait point de crâne de surplus, que je pusse emporter avec moi. Cette demande a été tout-à-fait incompréhensible pour ce brave homme gai et éveillé; il a cru que je plaisantais. Qu'allais-je faire d'une tête de mort, m'a-t-il demandé en souriant? Je n'étais pas chirurgien, je ne voulais pas le devenir; cependant il n'en aurait pas moins une à mon service, il s'arrangerait bien pour cela avec son fils. Là dessus il est allé dans la chambre voisine, il en a rapporté un beau crâne bien blanc, en a soufflé la poussière et me l'a remis avec de grands éloges de l'habileté de son fils, et m'a engagé à le garder sans rien payer.

De toute ma vie jamais présent ne m'a été si précieux, je ne pouvais considérer cette tête que comme une sorte de sanctuaire, demeure passée d'un esprit immortel pour lequel Jésus-Christ a bien voulu devenir homme et souffrir la mort. J'aurais presque embrassé l'hôte dans ma reconnaissance. « C'est étrange, répétait-il, je n'ai rien vu de pareil en ma



vie. Se tant réjouir pour une tête de mort, je devrais pourtant demander pourquoi? » « J'ai, lui répondis-je enfin, j'ai perdu il y a peu de jours un ami, et je voudrais maintenant avoir toujours présente à l'esprit l'idée de la mort qui m'attend une fois; ce crâne que vous venez si généreusement de m'accorder, devra m'en faire ressouvenir. » « Oh! n'est-ce que cela, a-t-il repris, alors les choses changeront bientôt pour vous. *Nullus dolor, quem non longinquitas temporis minuat atque molliat.* » Cette réponse m'a rendu moitié souriant, moitié embarrassé, j'ai enveloppé mon crâne, je suis rentré dans ma chambre où j'ai écrit jusqu'ici, et peu après je suis parti.

Quelques incidens sur la route auxquels se joignait le désir de revoir bientôt ma femme et mes amis, m'ont donné, dois-je dire, quelque distraction, et rendu un peu de sérénité d'esprit. Il était environ quatre heures lorsque je suis arrivé; ma femme est accourue à ma rencontre. « Comment est notre ami, » a-t-elle dit? « Hélas, il est déjà dans la tombe, » mais j'ai répondu ce peu de mots sans larmes, et déjà bien loin des sentimens avec lesquels j'avais quitté ce tombeau.

J'ai trouvé auprès de ma femme les demoiselles N. et leur frère. J'ai raconté d'abord beaucoup de choses de mon bienheureux ami; on a paru m'entendre avec intérêt, cela m'a rendu plus causeur, et.... cela aussi m'a.... distrait. L'attention qu'on mettait à mes récits, la part qu'on y paraissait prendre, l'approbation qui m'était témoignée et quelques autres petites circonstances encore, tout



cela m'éloignait petit à petit des sentimens sérieux dont le matin encore mon cœur paraissait rempli. Et qu'est-il arrivé? que de récits en récits j'en suis venu à mon hôte, à son fils, au cabinet d'anatomie, à la sentence latine, sans cependant faire mention du présent, car j'aurais eu honte de parler de ma joie, hélas déjà bien obscurcie, en recevant le cadeau d'une tête de mort. Enfin, à force de raconter, j'en suis venu à babiller des riens et même à rire.

Ma conscience n'était cependant pas tout-à-fait tranquille. « Me permettez-vous, mesdemoiselles, de fumer une pipe? vous me l'avez déjà permis une fois. » J'ai allumé ma pipe, pris un verre de vin et, au premier moment où l'on a cessé de parler, j'ai à peine osé me regarder moi-même. Bon Dieu! comment as-tu permis que mon cœur en vînt là! Je me suis tû quelques instans. Chacun a remarqué dans ma contenance un abattement qu'on a attribué au sentiment de la perte de mon ami, et chacun a essayé de me consoler, hélas, bien peu à propos. Je me suis en hâte retiré dans ma chambre, et là j'ai dessiné, Dieu soit loué de ce que j'aie pu le faire, pour mon instruction et ma confusion, la compagnie de l'auberge et la compagnie de ce soir. Et où en est donc, me suis-je demandé, la différence entre les deux? Ceux de ce matin riaient à grands éclats, moi je riais doucement. Ils avaient devant eux des pots de bière, moi un flacon de vin; ils se servaient de pipes courtes, moi d'une longue; ils ne parlaient que de choses insignifiantes, ils oubliaient leur nature mortelle d'abord, immortelle ensuite; mais ils ne revenaient pas du lit de mort et de la tombe d'un



ami. Moi j'en reviens, j'en parle, et cependant en quelques instans j'oublie aussi bien qu'eux ma mort et ma vie future, et de plus qu'eux mon ami et mon serment.

12 janvier.

Paresseux, fatigué, triste, chagrin, de mauvaise humeur contre moi-même, je me suis éveillé à huit heures et demie, et j'ai tressailli en trouvant mon journal ouvert sur ma table. Je n'ai pas lu, je n'ai pas prié; toujours la même excuse, je n'y étais pas disposé. De plus, quelques affaires s'y sont jointes, et la matinée entière s'est écoulée sans que j'aie su avoir un moment pour penser à mon bienheureux ami et à moi-même.

A dîner, ma femme a désiré que je lui racontasse en détail toutes les circonstances de la maladie et de la mort de mon ami. Et je dois avouer que je l'ai fait d'abord avec répugnance. O Seigneur Jésus ! que mon cœur est double ! Cependant mes sentimens se sont ranimés et nous avons pleuré ensemble.

Le soir, nous avons lu les chapitres XIV et XV de l'Evangile de saint Matthieu. Puisque Jésus guérissait tous les malades, qu'il nourrissait cinq mille hommes avec cinq pains et deux poissons, qu'il sauvait ses disciples du naufrage, suis-je dans l'erreur si j'en conclus qu'il est encore prêt à me secourir dans mes misères corporelles, et qu'il mérite, sous ce rapport, toute ma foi et ma confiance ? Non seulement il veut rendre mon ame heureuse pour l'éternité, mais il est puissant pour bénir ma foi, et il est



incliné à le faire, quand je cherche mon recours auprès de lui dans les nécessités et les dangers qui menacent mon corps.

....Après souper, j'ai feuilleté les Lettres de la Montagne, de Rousseau. Quelle énigme est pour moi cet homme, quelle contradiction avec lui-même ! Mais qui est sans contradiction avec soi-même ? Il dit tout ce qu'il pense, il met au jour toutes les contradictions de son intelligence et de son cœur, c'est pourquoi il heurte l'opinion de tout le monde. Mais je lui pardonne tout, plutôt que le sophisme manifeste par lequel il réduit les miracles de Jésus-Christ à ses seules vertus, les assimilant ainsi à des tours d'adresse. O Dieu, éclaire cette ame égarée !

15 janvier.

Après m'être levé à temps, j'ai prié avec quelque ferveur, seul d'abord, et ensuite avec ma femme. J'ai lu l'histoire de Corneille (Actes ch. x) avec une grande satisfaction ; ce qui m'a le plus frappé, c'est que chaque action particulière de l'homme soit ainsi remarquée et récompensée par son Père céleste. *Tes prières et tes aumônes sont montées devant Dieu.* Quel encouragement à marcher secrètement avec Dieu, à le prier, à s'exercer à toutes les vertus, même à celles que les hommes méconnaissent ! Quoi ! tout est remarqué, approuvé, récompensé, et par qui ? par Celui-là même qui produit en nous ces vertus.

Je suis allé à mes affaires. On a frappé à ma porte. C'était N., et j'ai vu tout de suite qu'il désirait une



aumône. Par bonheur je me suis rappelé ces mots : *Tes aumônes sont montées devant Dieu.* « Que voulez-vous ? » C'était un prêt de dix écus. Je sais qu'il est un honnête homme, me suis-je dit en moi-même, mais il sera difficilement en état de me les rendre. « Mon ami, ai-je ajouté tout haut, quelle sûreté me donnerez-vous ? » « Ma probité, » a-t-il répondu. Pourquoi désirais-tu davantage, ô mon cœur pauvre et petit ? pourquoi te tourmenter de la crainte secrète de perdre quoi ? dix morceaux de métal que j'ai déjà reçus en don. Et le monde te nomme charitable, et il loue ta générosité... ! Ces pensées traversaient mon esprit avec la rapidité de l'éclair. A la fin j'ai dit avec l'air un peu surpris : « Je verrai ce que je ferai, ce serait bien difficile, je ne sais, c'est beaucoup, » et cependant j'étais déjà dans mon cœur résolu à tout donner, et je savais que je le pouvais. Pourquoi faire mine de trouver la chose si difficile ? quelle petite affectation ? pourquoi gâtais-je ainsi ma bonne action ? pourquoi ne puis-je agir dans le véritable esprit chrétien, dans la simplicité de Jésus-Christ ? Celui qui sait tout ne remarquerait-il pas ces petites et ces détours, aussi bien que mon aumône elle-même ? J'ai compté l'argent, je m'en suis fait donner un reçu et je me suis remis à mes affaires.

Vers onze heures, M. le régent N. est venu me trouver : « Est-il vrai, m'a-t-il dit, que notre ami soit mort, et vous ne m'en disiez rien, et il a fallu que je l'apprisse par d'autres ? » La mine qu'il se donnait pour paraître triste m'a été insupportable. Je me suis excusé et je lui ai répété quelques dis-



cours du bienheureux défunt. Mais que n'ai-je pas souffert lorsque je l'ai entendu, lui qui se pique des plus nobles sentimens, se donner un travail infini pour faire prendre aux fortes expressions de mon ami sur l'ambition, la couleur de ces paroles en l'air, divagations de l'esprit affaibli d'un mourant. « Qu'il est triste, ai-je dit, que nous n'ayons pas assez d'impartialité pour accorder plus de confiance à un honnête homme qui meurt et dont l'humilité et la simplicité sont si fort au dessus du soupçon d'hypocrisie, qu'aux vivans les plus sages, puisque ceux-ci sont encore aveuglés par tant de préjugés et de retours vers les choses du monde. » Il a rougi. « Vous ne devez cependant pas croire que je tienne notre ami pour un hypocrite? » « Non, je ne le crois pas, ai-je dit, mais je désire que vous sentiez la vérité de ce qu'il a gravé dans mon cœur à sa dernière heure avec tant de conviction et de simplicité, autant que, Dieu en soit loué, je l'ai senti moi-même à son lit de mort. »

Après souper, j'ai enfin relu mes *Résolutions*. Hélas! je ne suis qu'au treizième jour de cette nouvelle année, et déjà tant et si souvent je me suis éloigné du sentier de la vraie piété chrétienne. Que de choses bonnes j'ai pu apprendre dans cette importante semaine! Que de bien Dieu ne m'a-t-il pas fait? presque tout le bien qu'un mortel peut recevoir. Ma santé est bonne, mon cœur est tranquille; que de bonnes pensées, que de bons sentimens Dieu ne m'a-t-il pas inspirés sans que je le méritasse! Oui, j'ai beaucoup perdu, mais aussi j'ai beaucoup reçu. Ah! que je n'oublie pas sitôt le lit de mort de mon ami! J'ai



encore relu mon journal de toute la semaine avec larmes, et un mélange de honte, d'actions de grâces et d'une grande crainte de mon propre cœur. Seigneur ! combien cette semaine s'est incroyablement vite écoulée ! Seigneur, enseigne-moi que je dois mourir, afin que je devienne prudent.

Dimanche, 14 janvier.

Eveillée de bonne heure, mes pensées se sont portées vers mon bienheureux ami. Il vivait encore il y a huit jours, et maintenant le corps de celui que j'embrassai est retourné dans la poudre, et son esprit vers Celui qui l'avait donné. O que nous savons peu de choses de la vie au delà du tombeau ! Nul rayon de la félicité de là-haut ne tombe dans notre nuit terrestre ; que penses-tu maintenant, mon bien-aimé ? que sens-tu ? Ce que nul mortel ne peut penser ni sentir. Tu vis d'une nouvelle vie, dont nous ne nous faisons probablement pas plus l'idée qu'une plante ne peut se faire l'idée de la vie d'un animal et qu'un animal ne peut se faire l'idée de la vie d'un homme. Un moment passé dans cette vie de contemplation immédiate, fait peut-être du laboureur le plus ignorant et le plus grossier, un sage à côté duquel Newton aurait voulu se mettre. O Dieu ! qu'est-ce que les grands et les petits, les sages et les insensés de ce monde ! Et pourquoi ne pensé-je pas à moi-même ? ne suis-je pas immortel, ne suis-je pas citoyen du monde de l'invisible lumière, ne suis-je pas destiné à voir Dieu et à devenir semblable à Jésus-Christ ? Et quand



cette transformation arrivera, ô Etre invisible et tout puissant, principe des êtres, toi que je nomme en bégayant Père, Fils et Saint-Esprit ! que deviendra ce *moi* incompréhensible à moi-même ? Ah ! combien soupire mon ame après un seul pressentiment de ce que sera ma future existence ! Ah ! s'il m'était accordé de jeter maintenant un seul regard dans ton cœur, ô mon ami glorifié ! Mais si près l'un de l'autre il y a huit jours, il y a maintenant un abîme infranchissable entre toi et moi ; et cependant bientôt il sera comblé, bientôt abreuvé à la lumière où tu t'abreuves, je verrai le Dieu que tu vois, bientôt je serai arrivé à ce but que mon ame ne peut pas plus contempler maintenant, que mes yeux ne peuvent contempler le soleil. Chaque pas, chaque respiration m'en rapproche, ô Dieu ! fortifie mon regard afin que je puisse supporter cette éblouissante lumière.

Tout occupé de ces pensées, j'ai eu l'idée d'en écrire la partie la plus essentielle. J'ai lutté pour cela, il faisait si froid ; cependant je me suis levé et j'ai écrit. Puis j'ai relu ces pensées, non, hélas ! pour y trouver de l'édification, mais par une secrète complaisance, par....., je veux l'avouer, Seigneur Jésus, des pensées si sérieuses, relues avec une secrète et puérile vanité ! Et même — où en suis-je ? j'en rougis devant moi-même, — dans les larmes que je verse, la vanité paraît se glisser. Et si quelqu'un voyait ce que j'écris ? mais qui le verra ? Mon cœur, mon cœur, il faut que tu l'avoues, quand tu devrais te briser, c'est par vanité que tu crains tant que quelqu'un ne vienne à lire cet aveu.



O cœur trompeur et mesquin, combien est rapide en toi la transition des meilleures dispositions aux plus mauvaises ! N'ai-je pas des motifs pour craindre mes vertus, mes bons sentimens, beaucoup plus que mes vices ? Ceux-là me plaisent trop et trop tôt, ceux-ci me déplaisent toujours. L'orgueil de ce qu'il y a de bien en nous est une folie, oui, ô cœur incorrigible, c'est une folie de s'en vanter, d'en parler, d'y penser devant l'ami le plus intime, devant soi-même, et qu'est-ce donc devant Dieu ? Tout est grâce et don de toi, Père de mon sauveur Jésus-Christ.

Je me promenais en long et en large dans ma chambre, si honteux de moi-même qu'une larme de colère en est tombée sur ma joue. Cette passion maudite doit être déracinée de mon ame, si je veux goûter quelque paix. Comment est-il possible que les meilleurs sentimens qui puissent remplir un cœur, soient, quelques instans après, souillés par une vanité si puérile ? J'en suis plus honteux que si j'avais commis un vol, et cependant il ne se passera peut-être pas un jour que je ne me rende de nouveau coupable d'une faute dont je sens si vivement l'odieux.

Je suis allé à l'église dans la ferme résolution d'apporter la plus sérieuse attention au chant, à la prière, à la prédication, et de tirer de tout ce que j'entendrais de nouveaux moyens d'entretenir ma honte et mon repentir. J'ai réussi avec peine et à demi seulement jusqu'au moment du sermon, mais arrivé là, au lieu de m'appliquer la prédication à moi-même, je l'ai écoutée en artiste, j'admirais



l'effet qu'elle pouvait produire, j'aurais volontiers embrassé le prédicateur; mais je m'étais entièrement oublié moi-même. En y revenant à la fin, je me suis sérieusement proposé de reprendre à la maison les réflexions salutaires que j'avais négligées. Je l'ai fait avec quelques efforts, mais bientôt le temps a commencé à me paraître long, le désir de voir arriver le dîner s'est glissé petit à petit au milieu de mes méditations : alors, murmurai-je confusément au fond de mon cœur, j'oserai me distraire et échapper à la pensée humiliante qui me pèse. Ainsi vas-tu, cœur rusé, quand je prête l'oreille à tes excuses plâtrées et que je ne suis pas tout droit ma conscience.

Aujourd'hui, j'ai appris que M. O. a l'habitude d'assembler toute sa maison le dimanche après le sermon, de répéter le contenu de la prédication, de s'entretenir avec ses gens sur des choses utiles, de leur parler avec le ton amical de la confiance sur ce qui s'est négligé dans la semaine précédente, de ce qui pourrait l'être dans celle où l'on entre, du bien qu'on y pourrait faire, et que ces pieux entretiens se terminent toujours par une prière d'abondance. Je l'avoue, j'ai la plus grande estime pour M. O. Je connais beaucoup de preuves de sa piété sincère, sereine et pure de toute vanité. Tant de bien fait par lui, sans bruit, à peu de frais ! Je me rappelle de lui avoir entendu dire avec une si aimable simplicité : « Celui qui babille de la vertu la pratique d'autant moins. Allons et agissons, et nous parlerons après. O mon Dieu, marchons sérieusement, de bonne foi, et nous ferons tout ce que nous



voudrons. » J'ai souvent désiré être un membre de son heureuse famille, ou l'un de ses intimes amis. Mais comme je m'oublie vite ! *Allons et agissons*, c'est ce que j'oublie toujours. J'ai presque un pressentiment que mon Dieu veut me le donner à la place du bienheureux ami que j'ai perdu. Si ce bonheur m'arrivait, les pages de mon journal dans lequel j'écris avec tant de plaisir les beaux traits des autres, retentiraient toutes de lui ; je témoigne si volontiers le plaisir que me donne la vertu, l'intérêt que je prends à la religion ! Mais hélas, *agir*, tout simplement *agir*, c'est ce que je fais fort peu, tout se borne presque en projets, en résolutions, en causeries sur l'un ou sur l'autre ; mais toujours la chose principale me manque, l'*action* simple et sans bruit. Pourquoi, trouvant le caractère de M. O. si admirable et si digne d'être aimé et imité, ne commencé-je pas d'abord à suivre son exemple et à passer le dimanche comme lui ? Sans doute le manque d'habitude et la crainte du dérangement y sont pour beaucoup. Mais si je veux être véridique, je dois me garder de mettre tout sur leur compte. Il y a encore un mauvais ressort en jeu. Si j'avais pené le premier à agir ainsi, je me serais bientôt mis au dessus du dérangement, mais maintenant j'ai la crainte de m'attirer des reproches désagréables. On dira que je n'agis que par imitation, que je suis le singe de M. O., et cela me sera pénible. Oui, pénible pour mon amour-propre, que je cherche tant à cacher aux autres et à moi-même. Je vois qu'au fond de mon cœur la réputation d'être le premier a encore pour moi quelque chose d'éblouissant. Et mon ami défunt,



et ses regrets amers sur l'amour-propre et l'ambition ! Seigneur Jésus, quand sera arrachée de mon cœur la racine de cette passion misérable, ridicule et terrible !

A souper, j'ai réussi à retenir les miens à table plus que d'ordinaire, en les entretenant, à ce qu'il me semble, d'une manière aisée et naturelle, de beaucoup de bonnes pensées et de doctrines importantes. Nous avons parlé de la prédication d'aujourd'hui. Tous étaient attentifs et satisfaits. « Eh bien ! si nous nous trouvons si bien les uns des autres, pourquoi n'en ferions-nous pas autant chaque dimanche ? »

Dès que j'ai eu prononcé ces mots, je me suis senti le cœur léger, car c'était précisément là que j'en voulais venir. Nous avons chanté ensemble quelques cantiques. Ma femme en particulier était fort contente de moi et de cette soirée. J'ai remercié Dieu expressément de nous l'avoir donnée, et je lui ai demandé le courage et la volonté de continuer. Ah ! cette bénédiction, elle est peut-être un fruit des prières de mon ami.

O délices d'avoir amené une chose bonne, depuis la première et vague idée, jusqu'à l'accomplissement ! Fortifiez-moi, joies célestes, contre la séduction de la paresse et de l'amour de mes aises ; louange humaine, je ne veux plus mendier de la force auprès de toi, tu ne trompes que peu de momens. Combien tu me parais maintenant petite et indigne de mes secrets désirs ! Ah ! si seulement je pouvais conserver ces sentimens ! O mon Dieu, principe de tout bon sentiment, je te rends grâces de la paix



que tu répands maintenant sur mon impuissance ;  
ô que je sens profondément combien tout découle de  
ta bénédiction et non des efforts que nous pouvons  
faire hors de toi ! Je te rends grâces pour chaque  
soupir vers toi que m'inspire ta toute puissante  
Providence.

15 janvier.

J'ai lu ce matin de bonne heure les chap. XVI et  
XVII de l'Evangile de saint Matthieu, et j'ai été par-  
ticulièrement frappé de quelques passages (XVI,  
v. 23). *Retire-toi de moi Satan, tu m'es en scandale,*  
*car tu ne comprends point les choses qui sont de Dieu,*  
*mais seulement celles qui sont des hommes.* Je trouve  
sublimes ces paroles. Ni l'effroi de l'opprobre, ni  
les douleurs qui allaient venir, ni l'affection d'où  
provenait l'avertissement de Pierre, rien ne peut  
obscurcir un instant aux yeux du divin ami des  
hommes, le but de sa mission dans le monde. Lui,  
la plus douce des âmes, s'irrite, et pourquoi ? parce  
qu'on tente de l'empêcher d'accomplir la plus ter-  
rible tâche qui ait jamais pu être le partage d'un  
être sensible, l'empêcher de finir par le supplice  
d'un malfaiteur. O qu'une étincelle de ce zèle pour  
Dieu puisse une fois tomber dans mon âme si timide,  
si paresseuse, si adonnée à l'amour de ce qui est  
commode ! La plupart du temps, c'est aux choses  
qui sont des hommes et non à celles qui sont de  
Dieu que je pense. Si l'esprit de Christ habitait en  
moi, j'aurais les mêmes sentimens que Christ mon  
Seigneur et mon maître.



Ce jour s'est bien passé. J'ai pu rendre différents services importants. Mais l'heure et la fatigue m'empêchent d'inscrire ici les détails de cette journée, et d'ailleurs, n'est-il pas dit que la main gauche ne doit pas savoir ce que fait la main droite? Je ne puis être sûr qu'en dépit de toutes mes précautions, ce journal ne tombe une fois entre des mains étrangères, et ce que j'ai pu faire aujourd'hui ne doit être connu que de toi, mon Dieu et mon Sauveur.

16 janvier.

Je réfléchissais cette nuit pourquoi, depuis dix et même depuis vingt années, je ne me trouve pas plus avancé en fait de christianisme que je l'étais alors, quoique cependant j'aie usé des mêmes moyens de grâce et même de moyens plus actifs, et avec le même désir sincère de devenir complètement bon et vertueux. J'ai cherché la vraie cause de ce triste état avec une sévérité impartiale, et à la fin j'en ai trouvé la raison. J'avais recherché avec grand soin la société des hommes les meilleurs, et même des ecclésiastiques les plus excellents. Je réussis à en connaître quelques-uns des plus distingués. Dans un commerce plus proche, je remarquai qu'ils étaient au fond aussi charnels que moi, et quant aux jouissances, quant à celles du moins qu'on tient pour raffinées, ils y étaient tout autant adonnés que je pouvais l'être. Non pas tout-à-fait de la même manière que la foule, mais cependant à leur manière, ils voulaient aussi plaire au monde, et être, envers chacun, des gens bons et aimables. Quoique



cela m'étonnât d'abord, j'en conçus peu à peu cependant, une bonne opinion de moi-même. Ces hommes, considérés et révéérés de tous comme des exemples, étaient bons et sérieux quand ils se trouvaient dans des compagnies bonnes et sérieuses, comme j'aurais pu l'être moi-même avec ma simplicité. Mais avec des personnes éveillées et spirituelles, ils cherchaient aussi à montrer de l'esprit et de la bonne humeur. Ils devenaient gais, et il me semblait que cette gaieté n'était pas tout-à-fait exempte d'une vanité puérile. Parlait-on de religion, j'entendais faire quelquefois certaines remarques communes, peu senties, froides, comme répétées d'après quelqu'un, tournées à la mode des livres, et qu'il me semblait en effet avoir lues quelque part.

On appelle ce ton du *savoir vivre*; on ne l'appelle pas *se conformer au monde*, mais *se faire tout à tous*, non pas *servir à la fois Dieu et Mammon*, mais *se réjouir avec ceux qui sont dans la joie*. Étais-je rentré chez moi et réfléchissais-je sur ce qui s'était passé, je me félicitais dans mon cœur de ce qu'au moins, je n'avais ni joué, ni dansé, ni tenu des discours inconvenans, et même de ce que ma bonne conscience m'avait fait souffrir dans la société de ces hommes respectés et honorés. Mais qu'avais-je fait, qu'avais-je dit, qu'avais-je entendu de bon? La plupart du temps peu ou rien; j'étais au fond aussi dissipé, aussi vain, aussi peu amélioré qu'auparavant, mais cependant aussi bon que les autres, et même un peu meilleur, parce que je n'étais pas ecclésiastique, et que je m'étais souvent appuyé sur le



préjugé qu'un ecclésiastique, à cause de sa vocation, devait être un peu plus pieux que moi, laïque. Ces idées me rendaient peu-à-peu indifférent quant à la vraie piété chrétienne, paresseux pour le bien et éloigné de la vertu, qui semble demander une vigilance et des efforts plus qu'ordinaires. Ainsi me laissais-je aller à n'avancer dans la vertu qu'autant qu'il est nécessaire pour être heureux dans ce monde, et pour me faire aimer de toute sorte de personnes, et en particulier des gens réputés justes et sages. Je lisais les écrits de morale les plus modernes, je brillais dans la société au moyen de sentimens beaux et raffinés, et en conséquence je négligeais presque entièrement le meilleur moyen d'arriver à une vraie piété, la prière et la lecture de la Bible. Je priais sans doute, mais sans ce vif sentiment, sans ce témoignage qui remplit le cœur de la nécessité et de l'efficacité de la prière. Je lisais dans ma Bible, mais fort souvent c'était pour pouvoir me dire que j'y avais lu ; je ne puis me cacher non plus que cette simplicité biblique qui me semble maintenant si relevée, qui me frappe comme le sceau irrécusable de la vérité, blessait quelquefois la délicatesse de mon goût, et que certains passages qui me paraissent maintenant essentiels et fondamentaux, étaient passés et laissés de côté par moi, uniquement parce que je ne les entendais jamais citer à ces ecclésiastiques, mais qu'il me semblait plutôt remarquer qu'ils les évitaient avec un soin particulier. Dieu seul sait de quelle source venait ce soin. Et ces passages concernaient surtout les doctrines propres au christianisme, comme par exemple celles de la nouvelle



naissance, de la divinité de Christ, de la délivrance du péché (non pas simplement la délivrance morale opérée par l'exemple du Sauveur, mais la délivrance effective qui est intimément liée à son obéissance jusqu'à la mort et à son sacrifice volontaire), de la justification par la foi, de l'assistance propre et immédiate du Saint-Esprit pour la vraie sanctification, du renoncement entier au monde, de l'obligation de faire tout, même les choses les plus indifférentes, au nom de Christ et comme son disciple, etc.

Dans le jour au travers duquel ces amis alors si honorés, m'avaient accoutumés à regarder la Bible, je n'en sentais ni le prix, ni la divinité. Au contraire, tout autre livre avait plus d'effet sur mon cœur, parce que j'en lisais la plupart avec plus d'intérêt. Il ne m'arrivait jamais de penser qu'il y eût dans les saintes Ecritures quelque chose que je ne comprisse pas, ou que j'y pusse rencontrer des vérités nouvelles et sublimes, et que tout ce qui y était dit pût me regarder moi-même directement. En particulier, il s'était glissé dans mon esprit un préjugé funeste (ah ! Seigneur, que de grâces ne te dois-je pas pour m'avoir ouvert les yeux !), et ce préjugé s'était enfin rendu maître de mon cœur ; c'était l'idée que les avertissemens et les promesses les plus sublimes concernaient seulement et exclusivement les premiers chrétiens. J'avais si souvent et en tant d'occasions entendu cela, soit directement, soit d'une manière enveloppée, sortir de la bouche de ces théologiens si intelligens, que, sans m'en rendre compte, j'avais perdu la simplicité de ma foi à l'au-



torité immédiate et à la pleine validité des Ecritures, et que chaque fois que dans nos sociétés on déclamaient contre l'incrédulité et le déisme, je ne pouvais m'empêcher de voir, en dépit de mes efforts pour me le cacher, que mon prétendu christianisme n'était autre chose qu'un déisme très raffiné.

Mes amis d'alors me gâtaient le cœur non moins encore, en me flattant trop. Ils cherchaient le peu de bien qu'ils croyaient remarquer en moi, et y attribuaient une beaucoup trop grande valeur. Ils passaient négligemment sur mes fautes qu'ils excusaient toujours à cause de mon bon cœur; ils croyaient que je n'étais capable d'aucune méchanceté, ma droiture leur arrachait par fois un sourire si flatteur, si doux, si complaisant, que je me laissais souvent aller à exprimer des sentimens de loyauté que je n'avais pas bien réellement dans le cœur. Dès qu'ils apercevaient en moi quelque inquiétude sur toutes ces choses, ils cherchaient à m'en distraire. Ma sécurité, qui n'était au fond que l'étourderie de l'indifférence, ils la donnaient pour du contentement, et ma légèreté pour la gaité de l'âge et de la nature; mes jugemens sur les autres, fort souvent sans charité, et en particulier sur ceux qui n'étaient pas tout-à-fait bien dans leur opinion, qui ne partageaient pas entièrement leurs idées philosophiques et théologiques, passaient à leurs yeux pour des preuves d'esprit. O s'ils eussent donné à toutes ces choses leur vrai nom, je n'aurais pas eu besoin de revenir d'aussi loin!

J'ai écrit jusqu'ici immédiatement après mon lever. Je renvoyais de noter ces réflexions sous toutes



sortes de prétextes. Dieu soit loué de ce qu'elles sont maintenant écrites.

J'ai été tout le jour en occupation ; deux visites, entre autres, sont venues, qui ne m'ont pas laissé grand'chose de bon après elles. Pourquoi ne puis-je toujours diriger la conversation sur des sujets utiles, pourquoi me laissé-je si facilement entraîner par d'autres ? Ah Seigneur ! combien mes devoirs et ma destination s'effacent promptement de ma pensée !

Vers le soir, j'ai lu les satyres de Rabener. Je ne connais aucun satyrique aussi moral que lui ; dans tous les caprices de sa verve, on reconnaît cependant toujours les vues salutaires qui le guident. Combien en cela il me paraît surpasser Swift ! Mais cependant, sa lecture ne m'a pas été utile aujourd'hui, je ne pouvais presque plus la quitter, je suis tombé dans le rire, et les idées sérieuses se sont envolées. J'aurais eu une demi-heure encore pour lire l'Écriture tranquillement ou pour prier ; mais mon cœur n'y était pas disposé. Je n'y tenais pas du tout. Je suis resté distrait et dissipé, et j'ai lu les journaux.

M.... nous a fait inviter à dîner pour demain ; j'ai éprouvé quelque inquiétude à ce sujet, mais il m'a semblé que j'aurais voulu me cacher ce trouble à moi-même, j'aurais voulu passer par dessus ; mauvais signe, mon cœur ! Pourquoi ne veux-tu pas te mettre de bonne volonté à rechercher s'il est bien de dissiper ainsi la meilleure partie du jour de demain ? Pourquoi éprouvé-je une si forte répugnance à me préparer pour un pareil jour, pour une pareille compagnie, à me représenter, à graver fortement dans mon cœur ces principes chrétiens qui me



seront nécessaires demain, et qui peuvent s'appliquer à tout homme, dans quelque situation qu'il se trouve? Puis-je me cacher que la délicatesse du repas où je suis invité a déjà quelque attrait pour mon palais sensuel, me dissimuler qu'un jour si agité et si bruyant n'a jamais été avantageux, mais au contraire, toujours nuisible à mon cœur et à ma conscience?

17 janvier.

Jour perdu, jour dans lequel je n'ai pu, ni rassembler mes pensées de manière à former quelques réflexions raisonnables et chrétiennes, ni bien moins encore inscrire mes idées et mes sentimens dans mon journal. Jour consumé dans la folie et la vanité, jour dont le souvenir me fera toujours rougir. Et c'est là avoir vécu un jour pour l'éternité!

18 janvier.

J'aurais bien pu le penser, que le jour d'hier me donnerait beaucoup à faire. Grâce à Dieu, je suis libre de réfléchir ce matin.

J'ai passé presque toute la matinée à faire quatre dessins qui doivent me rendre d'autant plus ineffaçables quelques situations où je me suis trouvé, et qui sont propres à me donner autant d'instruction que de confusion. Si je voulais consigner, par un semblable travail, tous mes sentimens et toutes mes pensées, je n'aurais pas fini en un jour.



Quelquefois j'avais peine à lever les yeux de honte ; la pensée du lit de mort de mon ami me devenait insupportable ; l'absence complète de tout sentiment pieux , de tout mouvement vertueux , la légèreté générale du jour d'hier, me bourrelaient tellement que je me levais vivement, jetant de côté papier et crayon , et que je me promenais en long et en large dans la chambre , soupirant , pleurant , tremblant de mon inconstance et de mon indigne frivolité. Mais il faut pourtant que ce dessin s'achève, me disais-je , et je me rasseyais , et je ramenaïs de nouveau ma pensée sur le cours de cette journée , et sur les progrès que j'avais faits petit à petit dans le chemin de la légèreté.

Premièrement, contre tous les avertissemens de mon cœur, je n'avais cherché, ni le soir auparavant, ni le matin, à me mettre dans une bonne disposition ; je ne m'étais point posé ces règles expresses qui m'auraient cependant paru indispensables, si après tant de tristes expériences, j'avais réellement voulu demeurer sage, vertueux, maître de moi-même. Et cependant je sentais fort bien que ce jour ne se passerait pas comme il aurait fallu. Le matin, je priai sans dévotion ; j'étais distrait, ma conscience ne se taisait pas entièrement ; mais je raisonnais contre ses secrètes représentations, et je lui disais doucement dans l'oreille : « Quel mal y a-t-il à aller faire un dîner chez un ami ? Jésus a bien été lui-même aux noces de Cana. Et s'il lui est permis d'aller à un repas, il est permis aussi d'y aller avec une mise convenable ; se faire friser ne peut pas non plus être un péché ; se regarder au miroir pour voir



si l'on est arrangé proprement, cela peut bien avoir quelque chose de puéril, mais certainement il ne s'y trouve rien de répréhensible. »

Je partis, et une heure ou une heure et demie fut perdue à s'envisager et à babiller. Mais, me disais-je, il était cependant impossible de dire là quelque chose de bon ; il y aurait eu la plus ridicule, la plus insupportable affectation du monde, à vouloir à toute force faire pénétrer dans ce babil quelque idée morale ou chrétienne. D'ailleurs on ne disait rien qui fût mal.

On se mit à table. On en vint à conter des histoires, on rit, je ris aussi, et la démangeaison déplorable d'entretenir et d'intéresser une compagnie entière par mes récits, vint me réveiller, j'ouvris aussi ma provision d'à-propos, et cela alla si bien qu'il ne me resta plus un seul grain de sérieux dans l'ame. Chaque moment de relâche entre une anecdote et une autre me mettait dans l'embarras. Assez de motifs pour que je ne pensasse pas pouvoir me dispenser de la promenade en traîneau, exercice, me disais-je, innocent et salutaire. C'est une complaisance pour les dames. Quel air étrange aurais-je à prendre une mine contrite et à m'échapper de la compagnie ? Et dans le traîneau où l'on va si vite qu'on doit prendre garde de ne pas verser, et où l'on se laisse aller à un plaisir innocent, mettre des choses de religion sur le tapis ! De quel mauvais goût ne serait-ce pas ?

Sur les lieux et au moment de la distraction, ce raisonnement me semblait parfaitement juste. Mais le résultat de toutes ces pensées et de toutes ces con-



elusions, est la perte d'un jour, pour ne rien dire de l'exemple, qui peut cependant devenir mille fois plus dangereux qu'on ne saurait se le figurer. La perte d'un jour, quelle perte irréparable! qui m'a donné la liberté, le droit de dissiper ainsi un jour qui appartient à mon Dieu? Ne pas vivre pendant un jour comme mon Seigneur et mon maître veut que je vive! Un jour entier de conformité au monde! Un jour sans rien semer pour la moisson de l'éternité! Ah! Seigneur, que de bien n'aurais-je pas pu faire hier, de bien qui n'a pas été fait et qui ne peut plus se faire. Et même, accordé que tout ce que j'ai fait ait été innocent, que tout ce que j'ai négligé ait pu l'être innocemment d'après le jugement de tous les moralistes, ne me restera-t-il pas toujours le chagrin de penser que ce jour aurait pu cependant se passer d'une manière bien plus utile, d'une manière bénie jusque dans l'éternité pour moi et pour d'autres? Un marchand qui, un jour où il aurait pu gagner mille écus, n'en aurait gagné que trois ou quatre, se persuaderait difficilement qu'il a fait une bonne journée; tandis qu'un autre, peut-être, qui ne gagne en plusieurs jours que peu ou rien, trouvera cette somme considérable, tout insignifiante qu'elle est. Celui qui sait quel bien on peut faire dans un jour, celui-là seul peut pleurer assez la perte d'un jour dissipé. Et alors, que je le veuille ou non, le lit de mon bienheureux ami me revient toujours à l'esprit. S'il s'agissait de tout autre homme, que penserais-je d'un jour perdu ainsi? et combien plaindrais-je celui qui l'aurait perdu si je le considérais de l'œil d'un mourant?



Puis-je trop me répéter que les choses auxquelles je ne pourrai penser avec paix et avec joie sur mon lit de mort, ou, ce qui revient au même, les choses que je ne fais pas au nom de Christ, comme son disciple et son imitateur, les choses que Christ à ma place n'aurait pas faites, que je ne ferais pas s'il était visiblement présent devant moi : mon cœur doit les tenir pour méprisables, lors même que le monde les déclarerait tout haut innocentes.

J'ai prié encore, non sans dévotion et repentir, pour le pardon de mes péchés, et en particulier de ceux de la journée d'hier. Ah ! Seigneur, empêche par Jésus-Christ toutes les suites funestes de mon ir-réflexion et de ma légèreté. Tu le peux et tu le veux ; ô inexprimable consolation, combien peu nous savons te goûter !

19 janvier.

Je me suis éveillé avant six heures avec un sentiment inaccoutumé de calme et de sérénité. J'en ai remercié Dieu. Dès que ma femme a été réveillée, je lui ai dit combien je me sentais heureux, mais je n'aurais pas dû m'appuyer trop sur ce bon sentiment, peut-être n'était-il pas aussi avant dans mon cœur qu'il me le semblait. Ce n'est pas un grand secret que d'être paisible lorsque toutes les occasions de trouble manquent. Mais demeurer tranquille quand on se donne toutes sortes de peines pour nous inquiéter, ne pas se laisser emporter hors de son assiette, c'est alors une haute sagesse et une véritable vertu. La conversation est devenue toujours



plus sérieuse. J'ai dit, Dieu soit loué de ce que c'était avec conviction et non sans honte ni tristesse, que je sentais plus vivement tous les jours que je n'étais pas un vrai disciple de Jésus, qu'il me faudrait être cruellement aveuglé si, nonobstant tout le bien qui peut se trouver en moi et qu'une fausse humilité ne m'engageait pas à dissimuler, j'allais m'imaginer que je possédasse même à un degré médiocre, cette foi et cet amour que l'Évangile exige de nous.

« Je portais trop loin les choses, a dit ma femme, je me créais de vaines inquiétudes; j'avais cependant, a-t-elle ajouté, la vertu et le salut à cœur plus que mille autres, je faisais journellement beaucoup de bien, et elle était convaincue que je le faisais du fond du cœur. Devais-je donc être si mécontent de moi-même? qui pourrait être sauvé s'il fallait vivre mieux et faire plus de bien que je n'en faisais?

« Je puis le dire, ce discours, quelque flatteur qu'il ait pu être pour moi dans la bouche de ma plus tendre amie, du témoin fidèle de toute ma vie, je l'ai cependant écouté, non seulement avec froideur, mais avec une honte profonde et presque avec larmes. « Hélas, ai-je répondu, si nous nous comparons avec d'autres hommes et non pas avec notre grand modèle, nous nous abusons d'une manière effrayante. T'imagines-tu, chère amie, que Dieu nous doive juger d'après l'exemple d'hommes plus mauvais que nous, ou d'après la loi de la liberté? Penses-tu qu'il soit possible, d'après la nature des choses, d'avoir part à la félicité de Christ, sans



avoir part à ses sentimens? Le pur amour de Dieu et du prochain n'est-il pas la source naturelle et immédiate de la félicité d'un être moral? Que Dieu soit aussi puissant, aussi miséricordieux qu'on voudra, sans cet amour il ne pourra cependant jamais nous recevoir dans sa communion, et hors de cette communion nous sommes aussi peu capables d'un bonheur vrai, du bonheur approprié à notre nature raisonnable, spirituelle et morale, qu'un homme ignorant et stupide l'est de goûter les plaisirs de la sagesse et de la réflexion. En un mot, sans une communion intime et immédiate avec la Divinité, notre ame n'est pas plus capable d'être heureuse que notre corps de vivre lorsqu'il est privé d'air. *Aime Dieu par dessus toutes choses, et le prochain comme toi-même.* Oh Dieu! quel redoutable espace entre moi et ce but! Point de cet amour universel embrassant toute la race humaine, comme Paul le décrit 1 Cor. 13; point d'amour de Dieu, hélas! et tant de légèreté, de paresse, de mollesse, d'attachement au monde, de vanité, d'ambition, de colère. Je ne puis pas m'assurer de vivre un seul jour, je ne dis pas dans une vertu parfaite, mais même à l'abri d'un penchant volontairement éveillé ou entretenu, à me laisser aller à ces vices.

J'ai lu les chap. XVIII et XIX de saint Matthieu; mon passage du jour a été : *Si vous ne changez et si vous ne devenez comme des enfans, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux. Celui qui s'abaisse comme cet enfant, sera estimé le plus grand dans le royaume des cieux.* Je trouve ces paroles beaucoup plus sublimes que les mots ne peuvent l'exprimer.



Ah! Seigneur, fais que ma conduite et mes sentiments les plus secrets en deviennent le vivant commentaire!

Voici le meilleur jour de cette année. Aujourd'hui, grâces t'en soient éternellement rendues, Dieu de miséricorde, à toi qui est tout en tous, j'ai, autant qu'il m'a été possible, vécu presque fidèle à toutes mes Résolutions.

20 janvier.

Je me suis levé vers six heures. Il faisait froid et j'ai eu la pensée de me remettre au lit, mais j'ai lutté contre la tentation. J'ai lu les chap. xx et xxi de saint Matthieu. Mon passage a été : *Tout ce que vous demanderez en priant, si vous croyez vous le recevrez.* En méditant ces paroles, j'ai éprouvé une paix et une sérénité de cœur inexprimables. Les passages parallèles me sont successivement revenus à l'esprit. Je me suis étonné que ces simples assurances de la puissance d'une prière pieuse, que j'avais si souvent lues et entendues, resplendissent pour moi dans leur force pour la première fois; elles ont réellement pénétré mon cœur comme si j'avais trouvé un trésor.

Je l'ai senti fort bien, il me manque encore la foi, la réelle prise de possession de la vérité; j'ai soupiré après l'accroissement et la vivification de cette foi.

Après midi, M. M... est venu me voir. Mon cœur était plein de la nouvelle vérité que je croyais avoir découverte, je lui en ai parlé. Il m'a écouté avec



attention et un demi-sourire, et m'a répondu à la fin : « Il est remarquable que vous m'avez amené sur ce point. Je vous assure qu'en dépit de tout ce qu'on a coutume de dire pour affaiblir cette parole divine, je suis convaincu dans le fond de mon âme, qu'on fait grand tort à l'Évangile quand on décline de notre temps les sublimes promesses faites à la foi et à la prière. Je confesse, à la vérité, que, jusqu'à cette heure, j'ai gardé cette conviction en moi-même, de crainte de m'exposer à de vaines disputes et aux moqueries d'autrui; mais je remercie Dieu maintenant, de ce qu'il a bien voulu vous donner cette même conviction. »

Il m'a raconté avec une aimable simplicité, avec modestie et chaleur, plusieurs exemples frappants, presque miraculeux, de prières exaucées, dans des occasions importantes de sa vie, mais dont il n'avait jamais rien dit à personne. Je lui ai promis un silence complet, même à l'égard de ma femme; plusieurs fois je me suis senti les larmes aux yeux, j'ai remercié Dieu avec un cœur profondément touché de cette occasion de fortifier ma foi que je lui avais demandée aujourd'hui même. O Seigneur, combien tu es bon! combien au dessus de toute expression tu es meilleur que les hommes ne veulent le croire, en dépit de toutes tes assurances! On se querelle à l'occasion de tes bienfaits, au lieu de faire simplement, d'après les directions de l'Évangile, des efforts pour se les approprier. O donne-moi seulement l'esprit de cette foi simple et enfantine, et j'éprouverai certainement que, lors même que le ciel et la terre passeraient, tes paroles ne passeront point.



Ces pensées m'ont occupé pendant la journée entière, et cependant je n'ai pas pu prier une seule demi-heure de suite. Comment mon cœur est-il si léger, si fort en contradiction avec lui-même? quand sera-t-il une fois fidèle à ses propres sentimens?

21 et 22 janvier.

J'a eu ces deux jours des douleurs de dents qui m'ont empêché de m'occuper comme à mon ordinaire. Elles étaient cependant supportables, et mon ame remarquablement sereine et paisible. J'ai lu pendant les soirées, les chants iv et v de la *Messiede*. Quelle nourriture pour l'esprit et le cœur! Que serait-ce si une fois un poète entreprenait de peindre toute la vie, tous les actes, toutes les paroles de Jésus, sans y rien ajouter de son imagination, et avec la simplicité et la majesté propres au sujet?

25 janvier.

J'ai renvoyé à M. O. un livre qu'il m'avait prêté depuis long-temps. Pour me décider, j'ai eu besoin de me rappeler le souvenir de mon ami mourant, autrement j'aurais eu quelque peine à le faire, non par un sentiment d'injustice ou d'avidité, Dieu le sait, mais par paresse, par amour de mes aises, par une sorte de honte d'avoir si long-temps gardé le livre. Je l'aurais volontiers rendu plus tôt, si j'avais pu surmonter la rougeur de ma négligence.

Après dîner, la servante m'a demandé si elle pouvait balayer ma chambre. Oui, si elle ne touchait



pas mes livres et qu'elle ne renversât pas mes papiers les uns sur les autres. Cela, je ne le lui ai pas dit avec l'accent facile et naturel d'un cœur à l'aise ; non, l'inquiétude et la crainte secrète qu'il n'en résultât quelque accident pour moi, de l'irritation, semblait maîtriser mon esprit. Un moment après son départ, j'ai dit à ma femme : « Pourvu qu'elle ne me jette pas tout sens dessus dessous. » Un instant après, ma femme est sortie doucement pour prévenir les accidens et recommander à la fille de prendre garde. « La chambre n'est-elle pas prête ? » ai-je crié du bas de l'escalier. Mais, au lieu d'attendre la réponse avec patience, je suis monté immédiatement, et, en entrant dans la chambre, j'ai vu la servante pousser avec le manche du balai, un écritoire de dessus la tablette aux livres, et le renverser sur la table. Elle s'est fort effrayée, et je lui ai dit rudement qu'après toutes les recommandations que je lui avais faites, elle n'était qu'une bête brute. Ma femme s'est approchée de moi doucement et d'un pas timide ; mais au lieu d'avoir honte, je me suis emporté à de nouveaux excès, je me suis plaint et lamenté comme si mes papiers les plus importants eussent été perdus, et cependant l'encre n'avait atteint que quelques feuilles blanches et une feuille de maculature. La fille a cherché l'occasion de s'échapper, et ma femme est venue à moi avec une douceur craintive. « Mon cher trésor, » m'a-t-elle dit. Je l'ai regardée d'un air de mauvaise humeur. Elle m'a embrassé. J'ai voulu lui échapper. Elle a pressé quelques momens son visage sur le mien. « Tu nuis à ta précieuse santé, » m'a-t-elle dit avec une ten-



dresse inexprimable. Alors j'ai commencé à être honteux. Je me suis tu, et à la fin j'ai fondu en larmes. « Misérable esclave de mon tempérament, » me suis-je écrié, « je n'ose plus lever les yeux, je ne puis m'arracher à la domination de ce péché. » « Mais il s'est cependant passé des jours et des semaines, a repris ma femme, pendant lesquels tu ne t'es pas laissé une fois entraîner par la colère. Viens avec moi, nous prierons tous deux ensemble. » Elle m'a mené dans son cabinet; elle a prié du cœur si naturellement, avec tant de chaleur d'âme, de sagesse, d'affection, que j'en ai été profondément touché et ranimé, et que j'ai remercié Dieu de tout mon cœur du don de cette heure et de celui de ma femme.

Il m'est venu une visite, nous avons babillé de nouvelles, de livres, fumé une pipe, et je me suis presque entièrement oublié moi-même. La servante a apporté du tabac, j'osais à peine la regarder; je me sentais comme un aiguillon au travers de l'âme, et cependant j'étais secrètement satisfait de n'être pas seul en la revoyant la première fois après ma scène de colère, car je n'aurais su quelle figure lui faire. Par bonheur elle paraissait honteuse et humiliée comme si elle eût voulu me demander pardon. Cela m'a presque arraché une larme. Elle partit; je me suis de nouveau distrait, et, vers les cinq heures, mon ami m'a quitté aussi. Je l'aurais volontiers gardé plus long-temps, car j'étais effrayé de me retrouver avec moi-même. J'ai cherché à lire quelque chose; cependant ma conscience me disait que ce n'était pas le moment de lire. Bientôt après, j'ai



rejeté mon livre, et j'ai voulu m'entretenir avec Dieu et moi-même, mais rien n'allait, mon cœur était dur comme une pierre. Je me suis assis plein d'humeur contre moi, j'ai mis mon journal devant moi, et j'ai écrit jusqu'ici. Mais hélas! je me sens encore le même, si sec, si endurci, si loin des larmes! Non, jusqu'à présent je n'ai pas été humilié de ma honteuse violence comme j'aurais dû l'être, j'ai cherché à me distraire de toutes les manières possibles, cela je m'en aperçois bien.

O Dieu, accorde-moi un cœur sincère et sans artifice; j'ai peur du mien plus que de l'ennemi le plus traître et le plus dangereux. Il ne me trompe et ne m'aveugle jamais mieux qu'après une chute. Je devrais, me dit-il tout bas, me lever, faire quelque chose de bon, écrire une lettre oubliée, donner un bon conseil à quelqu'un, secourir un pauvre, et tout cela il me le dit pour que, sans m'en apercevoir, je me détourne de la méditation de mon péché. Mais tout ce que je pourrais faire de bon, n'est pas si bon que de me tenir maintenant en silence devant Dieu, et là de chercher à me conseiller et à m'aider moi-même. Si, à la lumière de la vérité, je considère l'odieux de mon péché, que trouverai-je? Dieu, le saint des saints, était là présent quand je me suis laissé aller à la colère; Jésus, celui qui est doux de cœur, a été témoin de mon indécence et brutale violence; Jésus à qui j'ai déjà promis mille fois d'être sur mes gardes contre cette passion, Jésus qui m'a déjà pardonné tant de milliers de péchés encore plus grands et plus volontaires, Jésus qui s'écriait au milieu des douleurs les plus amères : *Père, pardonne-*



leur ! il m'a vu, il a entendu mes paroles. Le honteux bouleversement de mon cœur irrité a été exposé à son œil de feu. J'ai troublé et dévasté mon âme immortelle ; immortelle aussi serait l'impression empoisonnée qu'elle a reçue du péché, si Jésus-Christ ne l'effaçait avec la force de son puissant Esprit. Et chaque répétition d'un péché, chaque nouvelle explosion d'une passion, ajoute une nouvelle force à la faculté terrible de pécher sans le sentir. Et que serait-ce s'il me fallait mourir maintenant, ou si c'était dans une semblable disposition que la mort me vint surprendre ? Seigneur, fais-moi profondément sentir l'insupportable effroi d'une telle pensée, la honte et l'horreur dont je serais saisi, s'il fallait étaler à la lumière de ton saint jugement, les abominations de mon cœur. Et, sans compter le chagrin secret que j'ai causé à ma tendre épouse, les impressions que ma colère a faites sur l'âme de ma servante, combien ne peuvent-elles pas être dangereuses, surtout de la part d'un homme qui passe d'ailleurs pour bon et vertueux ? avec combien plus de facilité ne se permettra-t-elle pas de semblables emportemens ?

Mais ce qui m'a causé la douleur la plus amère, a été cette pensée : combien ma conduite n'eût-elle pas été bonne, si j'étais demeuré tout-à-fait doux et calme, si je m'étais préparé d'avance, et que je me fusse bien représenté la facilité qu'il y a à se rendre coupable d'une pareille inattention ; si j'avais commencé par me demander comment mon Maître se serait-il conduit dans une circonstance analogue, ou, comment me conduirais-je si je me trouvais en



sa présence visible dans ce moment ? Si dans cette disposition, j'étais entré dans ma chambre, et que j'eusse dit tranquillement à ma servante : « Il paraît qu'il vous est arrivé un accident ! Eh bien, je ne crois pas qu'il ait des suites bien fâcheuses, et quand il en aurait, je ne vous gronderais cependant pas, Catherine, je sais que vous n'avez pas fait cela à dessein, et qu'à l'avenir vous serez plus prudente. »

O mon Dieu, combien je serais tranquille maintenant, quelles peines je me serais épargnées, avec quelle complaisance les saints anges et Jésus-Christ même, ne m'auraient-ils pas regardé, combien cette unique victoire ne m'eût-elle pas avancé, quelle force pour une autre fois, quel exemple n'aurais-je pas donné !

Ces considérations ont fait sur mon cœur la plus réelle et la plus profonde impression, elles m'ont tout-à-fait rempli d'une salubre tristesse. Dieu en qui je vis, je me meus, je suis, maintiens-les vivantes dans mon âme, fais-moi de ces sentimens des armes contre les attaques des passions !

24 janvier.

Encore plein de l'impression de mon emportement de hier, je me suis éveillé vers six heures, et je me suis retourné dans mon lit avec des sentimens de malaise, de honte, d'angoisse, de crainte. Tantôt je commençais à pleurer tout bas, tantôt je laissais échapper un soupir d'angoisse, enfin j'ai commencé à prier véritablement, et je suis redevenu plus calme et plus serein. Ma femme m'a encouragé et a prié



avec moi en chantant un cantique. J'ai presque fondu en larmes quand nous en sommes arrivés à cette strophe :

« Hélas , te ressemblé-je , ô mon Sauveur ! Je confesse que souvent encore une rapide colère m'embrase , et que devant toi , par un juste retour , elle me rend digne d'être rejeté. »

Je me suis résolu à passer la matinée aussi seul qu'il me sera possible , je me suis promené en long et en large dans ma chambre , en imprimant de mon mieux dans mon cœur l'image de mon Sauveur crucifié lorsqu'il s'écriait : *Père , pardonne-leur , car ils ne savent ce qu'ils font.* J'ai cherché à me représenter aussi vivement que si elles avaient été présentes devant moi , toutes les circonstances de cette situation terrible dans laquelle Jésus donna la preuve de sa générosité sublime et de son amour pour les hommes. Oh ! qu'ai-je alors éprouvé ! Ni les plus horribles douleurs , ni les moqueries les plus outrées , ni la méchanceté sans exemple , ô Amour éternel revêtu d'une forme humaine ! rien de tout cela n'a pu te jeter hors de toi-même , rien ne t'a inspiré la vengeance , mais tout t'a porté à la compassion. J'embrasse ta croix et je t'adore. Donne-moi ton Esprit , afin que je devienne ton disciple.

25 janvier.

N'ayant pas grand'chose à faire aujourd'hui , je me propose de me livrer à quelques méditations qui puissent m'être utiles pour me fortifier dans la vertu , et pour éveiller en moi de pieux sentiments.



J'ai lu avec une attention soutenue et avec beaucoup d'édification, le chap. xxv de saint Matthieu.

Je ne comprends pas entièrement la parabole des dix vierges, et en particulier son but principal. Que veut dire : *Elles s'étaient toutes endormies*, les vierges sages aussi ? *Allez vers ceux qui en vendent*, je ne comprends pas ceci non plus. Je sais que dans une parabole on ne doit pas attacher une importance exclusive à tel ou tel trait particulier ; mais j'attends cependant de la sagesse du Maître céleste, que chaque partie importante de la parabole ait un rapport avec l'ensemble. Ces paraboles ne seraient-elles point une sorte de prophétie dont l'intelligence particulière s'éclaircira au moment de l'accomplissement ?

*C'est pourquoi veillez, car vous ne savez ni le jour ni l'heure à laquelle le Fils de l'homme viendra.* Mon Dieu, puissé-je toujours être ainsi prêt devant toi. Arrête-toi, mon esprit, pense à cet inépuisable devant toi. Devant toi, mon Créateur, mon Père, mon Juge, mon Sauveur ! paraître devant toi, qui habites dans une lumière que nul homme n'a vue ni ne peut voir.

*On donnera à celui qui a, et il aura encore davantage, mais celui qui n'a pas, on lui ôtera même ce qu'il a.* La vérité de cette sentence est dans la nature même de la chose. On ne possède réellement que par l'usage. Si je ne mets pas à profit la faible lumière que Dieu paraît me laisser, elle sera bientôt éteinte. Laisser une chose inutile, c'est la perdre.

*Le Fils de l'homme viendra dans sa gloire, accompagné de tous les saints anges, — et tous les peuples seront rassemblés devant lui, et il les séparera les*



uns des autres, comme un berger sépare les brebis d'avec les boucs.

Quand la félicité future ne serait désirable, et la damnation redoutable sous aucun autre rapport, elles le seraient à cause de cette seule distinction. Quel ciel peuplé de bons seulement ! quel enfer habité par des méchans seuls ! combien seront multipliées les jouissances de l'un et la misère de l'autre, par l'ordre absolu de cette séparation !

*Venez, vous les bénis de mon père, posséder le royaume qui vous a été promis dès la fondation du monde. Quel royaume que celui dont la gloire a été disposée par l'Etre infini, dès les profondeurs de l'Eternité, et que les préparations successives de tant de milliers d'années, amèneront à sa perfection !*

*J'ai eu faim et vous m'avez donné à manger. Ici une larme m'échappe. O Jésus-Christ ! il m'est accordé de te nourrir, à moi ver de terre ! Source de toute nourriture, vie de toute vie ! O si je croyais ces paroles, combien plus de bien je ferais et combien autrement ! Si un roi inconnu allait demandant l'aumône, et que je susse certainement que je vois ce roi devant moi, avec quels sentimens le rencontrerais-je ? Ah ! il faut que je le confesse, je ne crois que rarement, que bien rarement ce que Jésus-Christ a dit : *En vérité, je vous dis que ce que vous aurez fait à l'un de ces plus petits d'entre mes frères, vous me l'aurez fait à moi-même. En vérité, je vous dis que ce que vous n'avez pas fait à l'un de ces petits, vous ne me l'avez pas non plus fait à moi-même. Ne pas faire seulement attirer sur la tête du coupable cette sentence foudroyante : Allez loin de moi, mau-**



*aits, au feu éternel qui est préparé pour le diable et pour ses anges. La société de l'ennemi de Dieu, de la vérité, de la vertu, du bonheur, de la race humaine, qui pourra la supporter? Ah Seigneur, aie pitié de moi!...*

26 janvier.

J'ai eu plusieurs lettres à écrire, et j'ai pu y introduire naturellement les bonnes pensées qui m'arrivaient; j'en ai remercié Dieu en écrivant, et je l'ai prié qu'il voulût les rendre vivantes pour le cœur de mes amis. Deux ou trois fois, quelques mouvemens de vanité ont paru, mais je les ai repoussés avec honte et dédain, et traversé courageusement cette nuée d'ennemis.

Vers le soir j'ai été tout-à-fait seul, et je me suis alors senti un attrait particulier pour la prière. J'ai chanté quelques cantiques, mon cœur était ému intérieurement, et ma joie recueillie s'est élevée peu-à-peu jusqu'au ravissement. Mes larmes coulaient doucement, je me sentais un bonheur si inexprimable, que je suis tombé sur mon visage, j'ai tout oublié autour de moi, et je n'ai plus senti que Dieu seul. Je sentais ma profonde impuissance, mon vide, mon néant et Dieu. Ah! combien me pénétrait le sentiment de ta présence, ô Etre seul vivant! Dieu tout en tous! J'ai prié avec une force si puissante, si pénétrante, qui embrassait Dieu tellement, avec tant d'humilité, de dévotion, d'ardeur, de joie, que je me croyais tout-à-fait transporté dans une vie nouvelle. Quelques vérités, quelques passages, m'é-



taient rendus vivans d'une manière inexprimable; en particulier, j'étais pénétré par ces paroles : *C'est en lui que nous avons la vie, le mouvement et l'être.* L'Infini, mon Créateur (ô que ne sentais-je pas dans ce mot, mon Créateur), il est ici, à la place même où je prie, l'Esprit des esprits, celui qui vit d'éternité en éternité, le Créateur de tous les mondes, celui qui parla avec Moïse, avec Abraham, avec Esaïe, Paul, Jean, le Père de tous! celui dont je suis le souffle, mon Créateur! Hélas, combien de fois t'ai-je oublié, Père qui habites les lieux cachés, présent partout, invisible! Mes demandes étaient animées de la même force. Tous ceux de ma maison, mes amis, mes concitoyens, mes ennemis, tous les chrétiens, tous les hommes y étaient compris; aux mers les plus lointaines, aux abîmes les plus profonds, dans les prisons, j'embrassais dans mon esprit tout ce qui porte le nom d'homme dans les temps présens et futurs, les nations, les enfans dans le sein de leurs mères, les morts, les damnés, oui, Satan lui-même, je les présentais tous devant Dieu avec l'amour le plus ardent, avec un profond sentiment de mon néant et avec un torrent de larmes brûlantes d'amour et de joie. Tu es l'amour, l'amour, l'amour! déploie envers tous ta compassion éternelle, toi qui as eu compassion de moi, le plus indigne des indignes, Créateur de tous, Père de tous, Amour qui seras bientôt tout en tous. Tout cela je le sentais, et plus, bien plus que je ne pouvais l'exprimer. Mais un effroi m'a saisi, un sombre pressentiment : ces délicieuses émotions, hélas! passeront bientôt, et je retomberai dans ma précédente



insensibilité. J'ai ardemment soupiré vers Dieu et je l'ai supplié avec des larmes ardentes de me maintenir en des sentimens tels que je puisse toujours me rappeler cette heure avec joie.

Je sais que si je racontais à quelqu'un quelque chose de cette bienheureuse situation, le premier mot qu'on m'en dirait, la première mine qu'on me ferait, ne me seraient pas trop favorables. Cette mine serait peut-être aussi facile à comprendre que le mot : exaltation. Mais ce que je sais aussi, c'est que mon cœur et ma tête sont également éloignés de toute exaltation, dans le sens ordinaire du mot. Les plus vifs sentimens de la vérité, des sentimens qui, d'après la raison la plus pure et la plus tranquille, sont conformes à cette vérité, quoiqu'il ne soit pas en notre puissance de les faire naître, ne peuvent être ni exaltés, ni équivoques. Il est impossible que je sois, ou trop humble ou trop joyeux, à la pensée de l'amour infini de Dieu. Christ a pour moi une telle affection, il a fait pour moi des choses si infinies, que la plus profonde adoration et le plus brûlant amour n'en approcheront jamais; la raison la plus froide trouvera toujours une disproportion entre l'amour de Christ et le nôtre.

Je conçois aussi peu la nature de mon ame que la manière dont la Divinité peut agir sur les esprits. Si Dieu veut que je regarde un sentiment comme son œuvre immédiate, il saura suffisamment le distinguer de tous ceux qui naissent d'une manière naturelle. Certainement tout sentiment conforme à la vérité, qui me retrace plus vivement mes rapports avec Dieu en Christ, doit, de quelque manière que



ce soit, avoir pour mobile Dieu, la source de tout bien. Je l'en remercie lui seul, et je ne puis me persuader que si je sens avec des larmes de joie et une profonde adoration, mon impuissance, mon néant, la présence de Dieu, les richesses infinies qui sont en lui, la miséricorde sans bornes de Christ, et que je semble prêt à me fondre dans ces sentimens, je doive les regarder comme des fruits de l'exaltation, de l'exagération, des fausses imaginations, ou de quelque autre principe méprisable. Aussi long-temps que durent en moi ces sentimens, je suis dans une situation où il m'est impossible de déplaire à Dieu. Seulement je dois bien me garder de considérer cette heureuse situation comme un signe certain de mon état de grâce, c'est-à-dire de ma capacité personnelle et véritable à une communion céleste avec Dieu. Quelque bonnes, quelque sublimes, quelque dignes que soient ces impressions, elles ne serviront peut-être qu'à ma perdition, si elles ne me rendent plus vertueux, plus intègre, plus actif, plus humble; de même qu'une action vertueuse ne cesse pas de l'être, quoique j'en commette une mauvaise ensuite, et qu'elle soit par elle-même sans valeur quant à ma félicité future, si elle n'est accompagnée d'une suite non interrompue de bonnes actions, découlant toutes d'une source pure.

J'ai remercié Dieu du cœur le plus touché, pour la grâce inexprimable dont il m'a honoré aujourd'hui, moi indigne, et je ne doute pas que ces sentimens, si conformes à la vérité, ne soient de manière ou d'autre son ouvrage; je lui demande encore qu'il les entretienne en moi autant que les circons-



tances le permettent, et qu'il les rende une source nouvelle de vertus plus élevées. Puissé-je ne jamais oublier les pures et célestes délices de cette heure ! Puisse ce souvenir s'imprimer si avant dans mon cœur, que lors même que je ne pourrais sentir ces choses avec la même vivacité, elles me servent cependant toujours de consolation et d'encouragement, et qu'elles étouffent dans sa naissance le plus léger doute sur le prix d'une vraie piété.

27 janvier.

Mon jour de naissance.

Je sais que devant le Dieu éternel tous les jours sont égaux, mais il me semble cependant que les hommes doivent distinguer certains jours et les consacrer à des sentimens et à des méditations particulières. Le jour qui nous rappelle si naturellement celui de notre naissance, mérite sans doute cette solennisation morale et chrétienne. C'est ainsi que je l'envisage depuis plus de douze ans. Dès long-temps il a eu pour moi quelque chose de saisissant et de grave, mais plus j'avance dans ma vie, plus il me devient important et sacré. D'une année à l'autre je sens plus vivement la brièveté de ma vie, d'une année à l'autre j'apprends à me mieux connaître, à mieux apprécier toute ma faiblesse et mes fautes, la profondeur de ma corruption morale ; je sens plus fortement aussi la nécessité d'un plus haut degré de sainteté. Mais en même temps, ô pensée humiliante et trop vraie pourtant, je suis cependant toujours le



même. Je le suis aujourd'hui, à mon 33<sup>e</sup> anniversaire. Trente-deux ans d'une vie qui ne dure tout au plus que 70 ou 80 ans, qui peut-être prendra fin aujourd'hui même, les voilà enfuis avec cette journée, et envolés avec une si inexprimable rapidité ! Seront-ils moins rapides les jours ou les années que j'ai encore à passer ici-bas ? D'après tous mes sentimens, toutes mes expériences, ils passeront bien plus vite encore. Plus d'affaires, de relations, de liens, ne feront que rendre mes jours à venir plus courts que mes jours passés. A chaque voyage, à chaque travail, à chaque nouvelle circonstance, j'ai éprouvé que le second tiers paraissait plus court que le premier, et le troisième plus court que le second. J'ai interrogé les vieillards, ils m'ont tous répondu que chaque année leur paraissait plus courte que la précédente.

Voilà donc passés trente-deux ans d'une vie qui ne m'a pas tant été accordée pour elle-même, que par rapport à une autre vie plus longue et plus haute, d'une vie qui n'est au fond qu'une école, qu'une heure d'éducation et de préparation, une semence pour une vie sans fin. Trente-deux années écoulées qui devaient être consacrées à Toi, mon Créateur, mon Père, mon Sauveur, et par conséquent au bonheur véritable et éternel des autres créatures et au mien propre ; et à la fin, que je le veuille ou non et que les autres en pensent ce que bon leur semblera, je suis réduit à avouer avec confusion que je suis toujours le même, corrompu et éloigné de Dieu, tel que je me suis senti au commencement de ma vie raisonnable, l'être dont la vue



m'a tant humilié à mon précédent anniversaire, qui m'a déjà tant coûté de larmes amères, tant de soupirs profonds et, j'ose le croire, sincères.

Je ne le cacherais pas : sous beaucoup de rapports, mon caractère s'est remarquablement amélioré. Mes vues se sont étendues sur plusieurs points ; ma conduite extérieure peut avoir pris une apparence plus sérieuse, plus régulière, plus sage. Je ne me dissimule pas non plus que ces neuf ou dix dernières années, j'ai fait beaucoup de bien avec une intention droite, fréquemment avec humilité et simplicité, avec joie et zèle devant Dieu en Christ. Les larmes qui coulent ici témoignent de ma gratitude, ô mon Dieu, pour chaque bon mouvement, chaque sentiment pieux que tu as fait naître en moi ; mais tout cela est bien loin de me cacher que je suis toujours au fond le vieil homme pécheur, corrompu, impie ; mes péchés particuliers, mes péchés de tempérament, la mollesse, la paresse, la sensualité, sont encore là dans toute leur force, et leurs manifestations grossières sont surtout contenues par des motifs extérieurs et humains. L'avarice, la vanité, la colère, la fausse honte, et même (qui le croirait) un penchant secret, mais bien marqué, pour un certain manque de droiture, une révolte contre la voix de la conscience, tout cela s'agite encore fortement en moi.

Amour de Dieu et de Christ par dessus toutes choses, amour du prochain comme de moi-même, non vous ne remplissez pas, vous ne vivifiez pas mon cœur ! Des jours, des semaines se passent sans qu'au milieu d'occupations qui tendent à avancer la gloire de Dieu et la félicité des hommes, j'éprouve une



heure de suite un amour aussi réel pour Dieu et mon prochain, que celui que je sens souvent durant des journées entières pour ma femme et pour mon ami défunt. Je vois, je sens, autant que je suis capable de sentir et de voir quelque chose, que ces dispositions sont bien loin d'être dominantes dans mon ame, et quand le monde entier dirait qu'elles le sont, mon cœur serait forcé de dire le contraire. Mon cœur me condamne, et, s'il me condamne, que m'importe la louange de tout un monde. Je vois aussi, je sais, je sens que l'amélioration de mon cœur n'est pas l'œuvre d'un moment, d'un jour, d'une semaine. J'éprouve à fond de quelle inexprimable difficulté il est de se rendre maître de ses passions, de ses habitudes, de ses penchans ou de ses répugnances, en un mot de se rendre maître de soi-même. Et cependant c'est là la grande affaire qui m'est imposée, celle qui doit être accomplie pour que mes espérances de félicité ne soient pas fondées sur le sable. Si je veux appartenir à Christ, il faut que ma chair soit crucifiée avec ses convoitises et ses mauvais desirs.

O Dieu mon Créateur ! moteur de toutes mes forces ! source de toute vie du corps et de l'ame ! Père de Jésus-Christ, mon Père, je me jette sur ma face en ta présence et je te supplie ardemment. Eveille mon cœur paresseux dans ce jour si important, dans ce jour pour moi d'éternelle mémoire, que je veille sur moi-même avec un nouveau zèle, qu'en toi je me mette à travailler à l'amélioration de mon cœur et à mon bonheur éternel. Eveille mon ame à t'aimer, à t'aimer plus que tout ce que j'aime



dans le monde, à n'aimer ce que j'aime qu'en toi et pour l'amour de toi, à croire en toi plus qu'à tous les hommes ensemble, à m'unir saintement et intimement avec toi par Jésus-Christ ton Fils et dans la force vivante de l'Esprit présent partout, ô source éternelle, unique, inépuisable, de lumière, de vérité, de vertu et de vie ! Pourrais-tu, ô bienfaisant Etre des êtres, m'avoir accordé sans prières la vie temporelle, et refuser à mes ardentes supplications la connaissance de la vérité, l'exercice de la vertu, la vie de l'ame ?

Hélas ! si souvent déjà, à mes précédens anniversaires, j'ai prié pour ces choses. Toutes les chambres de cette maison, cette place même en particulier, témoignent contre moi ; quels sermens n'y ai-je pas faits, et je suis toujours le même ! Qui me délivrera de ce corps de mort ?... Je sens profondément que je ne puis pas m'aider, et cependant il faut que je sois aidé ! Qui m'aidera si ce n'est toi, Père de ma vie ? Qui me délivrera du péché et de la mort, si ce n'est toi par Jésus-Christ ?

Même jour, six heures du soir.

Plus je me considère, plus je réfléchis sur ma vie, plus je vois combien je suis éloigné des vrais sentimens d'un chrétien ; et ce jour est déjà bientôt passé, et je n'ai pas encore bien réussi à venir à bout de moi-même ! Mon Dieu, ne permets pas qu'il s'écoule un jour entier sans que je me sente réveillé et poussé à une vraie et intime communion avec toi ; mais, Seigneur, que ce ne soit pas une émotion du sang



et de l'imagination, mais un sentiment qui pénètre au fond de mon âme et qui dure jusqu'à la vie éternelle. Ce que je sentis hier pour la première fois, avec une inexprimable adoration pour ta majesté divine et ta nature toute d'amour, ce sentiment infini de véritable amour né de l'Esprit qui embrasse en lui toute la race humaine : ne permets pas qu'il traverse seulement mon âme comme un éclair. Fais que je sois toujours vivant à la grande œuvre de la bienfaisance et du renoncement à moi-même ! Je sens que ma vie s'envole, ô mon Père, je te rends grâce de cette impression salutaire, mais elle me crie d'autant plus que je ne tarde pas à implorer ta grâce et à l'obtenir réellement. O mon Dieu présent partout, je voudrais mieux te connaître, t'honorer plus dignement, t'aimer d'un amour plus filial, je voudrais être éternellement heureux en toi seul ; accorde-moi aujourd'hui encore, ô Père de miséricorde, le sentiment de ta communion divine ! que ce jour anniversaire de ma naissance devienne le jour de ma renaissance spirituelle, le premier jour d'une vie toute céleste ! Ah pourquoi ne puis-je pas me donner l'humilité d'hier, les délices de l'adoration ! Cependant je les implore de tout mon pouvoir : *à celui qui a, il lui sera encore donné.* O Père, qui es par dessus tous en tous, qui verses dans l'infini de la création la vie et la félicité, qui abreuves de joie tant de millions d'anges et de bienheureux, qui regardes d'un œil de grâce des milliers d'hommes qui voient pour la première fois la lumière de ce monde, qui en appuies et en ranimes par ta force des millions qui abandonnent ce monde, toi qui as mis aussi le



ver dans la poussière comme un témoin de ta gloire !  
Père de tous les esprits, Eternel père de mon esprit,  
accorde-moi aujourd'hui encore un regard de ton  
amour paternel, que je le sente et que j'en goûte la  
joie ! donne-toi toi-même à connaître à moi, laisse-  
moi faire l'expérience de ce bonheur sublime, laisse-  
moi posséder comme mon bien propre et perpétuel,  
la félicité de *t'adorer en esprit et en vérité*.

Même jour, 11 heures du soir.

Maintenant, ô mon Dieu, je termine ce jour,  
mais je ne le finirai pas sans te rendre grâces avec  
une profonde adoration, pour le don de mon exis-  
tence. Je te remercie de ce bienfait, le premier et  
le plus grand de tous, de cette existence que tu m'as  
accordée par Jésus-Christ, que tu m'as conservée  
jusqu'à ce moment et que tu as promis de me con-  
server éternellement comme ta propre existence.  
Fais que je puisse toujours en jouir avec joie et dans  
le sentiment de ta communion. Il y a des instans où  
je ressens le bonheur d'exister avec des larmes de  
joie, fais que cette bienheureuse impression soit tou-  
jours vivante en moi. Cela aussi est en ta puissance.  
O Père, ouvre mon cœur à ce bon sentiment et à  
tous les autres. Conduis-moi par ta vérité à la vertu,  
et par la vertu à la félicité ; que je n'oublie jamais  
que c'est par toi que je suis, et qu'en toi je dois être  
éternellement heureux par Jésus-Christ. Amen.



28 janvier.

Beaucoup d'affaires, beaucoup de grâces! J'ai à peine eu le temps d'écrire quelques mots ici. Une visite de N...; il me rapportait dix écus que je lui avais prêtés, et oubliés ensuite. Je voulais lui en faire présent, mais je n'ai pu les lui faire accepter. « Je pouvais, disait-il, en faire un meilleur usage. » De là une tentation en moi de les garder, parce que j'en avais donné autant aujourd'hui. J'ai rougi. Un nuage s'est levé de dessus mes yeux. Seigneur Jésus, garde-moi de l'avarice. Je n'ai pas tardé davantage, les dix écus sont partis, Dieu soit loué; mais qu'il me pardonne.

29 janvier.

J'ai été plus paresseux qu'il n'aurait fallu. Cependant j'ai fini par me réveiller tout-à-fait, et j'ai prié, mais s'il faut dire vrai, non sans résistance de cœur. J'ai tremblé devant cette résistance; le sentiment m'en a traversé le cœur, mes larmes ont coulé. Des larmes sur ma répugnance à prier, — à prier! Bon Créateur, qui a donc ainsi empoisonné ta créature, qui a pu lui inspirer de la répugnance contre toi, Amour si digne d'être aimé?

J'ai lu avec ma chère femme le xxvi<sup>e</sup> chapitre de saint Matthieu; nous avons choisi pour notre passage d'aujourd'hui : *Veillez et priez, afin que vous ne tombiez pas dans la tentation, car l'esprit est prompt, mais la chair est faible. Veillez!* je ne dois être ni paresseux, ni dormeur. Le sommeil de la paresse em-



pêche la prière et précipite dans la tentation. Je dois *veiller* dans tous les sens possibles, afin que nul ennemi ne s'approche de moi, nul ange de Satan sous la forme d'un ange de lumière.

*Alors ils lui crachèrent au visage et ils lui donnèrent des coups de poing, et les autres le frappèrent avec leurs bâtons. Telle est la vérité, mon ame, Celui qui est assis à la droite de Dieu, Celui que tous les anges de Dieu adorent, Celui qui a pu dire : Voici je fais tarir la mer quand je la menace, je revêts les cieux de noirceur et je mets un sac pour leur couverture, Celui-là même a accompli la parole d'une ancienne prophétie : J'ai présenté mon dos à ceux qui me frappaient, et mes joues à ceux qui me donnaient des soufflets, je n'ai point détourné mon visage de l'opprobre et des crachats. Celui dont le nom est inexprimable s'est laissé traiter par des misérables de la manière la plus honteuse, la plus douloureuse, la plus dégoûtante, et il s'est tû ! nul éclair de sa toute-puissance n'est venu réduire ces créatures en poudre ! Par quels sentimens, par quels transports adorera-t-on jamais dignement la sublimité de cette vertu divine ? Il faudrait que j'écrivisse jour et nuit, si je voulais dé mêler mes sentimens à la lecture de cette scène, et que sont mes sentimens ! Seigneur Jésus, Seigneur Jésus, laisse-moi t'embrasser dans l'adoration de mon esprit quand je sentirai ma colère près d'être excitée par quelque événement que ce puisse être ! Quel sublime, quel simple commentaire de cette parole : Je vous dis de ne point rendre le mal pour le mal, mais si quelqu'un te frappe sur la joue droite, présente-lui aussi l'autre. Combien petits, combien*



étrangers au sentiment de la vraie grandeur, me paraissent tous ceux qui peuvent disputer sur la longueur et la largeur de ce commandement, et s'il doit ou non être pris à la lettre ! Mais de quelle effrayante petitesse ne dois-je pas me paraître à moi-même, moi qui pense ainsi, et cependant.... Seigneur Jésus, quelle honte devant toi ! moi qui me laisse si facilement emporter, qui suis si enclin à la vengeance !

Trois heures après midi.

J'ai eu de nouveau le désir de relire les *Sentimens d'un chrétien*.<sup>(1)</sup> Je les ai lus de la dédicace jusqu'à la fin. Combien je tremble pour l'auteur ou plutôt pour la nature humaine ! Si ces choses arrivent au bois vert, que n'arrivera-t-il pas au bois mort ? Ne te confie pas trop en toi-même, mon cœur ! Ne sois pas orgueilleux ; *veille et prie*. Rappelle-toi ton passage d'aujourd'hui, *afin que tu ne tombes pas dans la tentation*. Il y a douze ans que cet auteur célèbre s'exprimait si fortement sur les licences que se permettent les poètes en fait de morale ; il les blâmait de s'être rabaissés par une servile complaisance, jusqu'à flatter les préjugés vulgaires de la beauté, de la fortune, du pouvoir. Il leur préférerait de beaucoup Pindare, qui, par attachement à la religion de son pays, avait tourné son grand esprit vers ce qui pourrait embellir l'histoire de ses dieux ; Pindare, selon lui, était un exemple

(1) Ouvrage de Wieland.



fait pour rendre honteux un grand nombre de poètes chrétiens qui repoussaient les sujets d'intérêts mille fois plus vifs et plus sublimes que leur présentait la révélation divine. Et maintenant, ce prédicateur si sévère écrit *Agathon, les Contes plaisans, Musarion*. Puissé-je, de la chute d'un si grand esprit, apprendre à me tenir debout. O Dieu qui es son Créateur et le mien, je ne puis pas te déplaire en me prosternant devant toi pour un frère en mortalité et en immortalité, et en implorant de toi miséricorde pour une ame qui s'est éloignée de toi et qui m'avertit ainsi de te demeurer fidèle. Père, toutes choses te sont possibles, il t'est donc possible de rappeler à toi celui qu'une fois déjà tu as appelé.

La journée d'aujourd'hui a été, Dieu en soit loué, une des meilleures de ce mois.

30 janvier.

Levé à une heure convenable; j'ai prié avec une vraie dévotion, et lu avec attrait mes Résolutions d'abord, ensuite le chap. xxvii de saint Matthieu. Qu'il est court le temps que nous consacrons à nous arrêter auprès de la croix de Jésus! Là, entre tant d'autres choses, nous apprendrons à supporter les moqueries et à les mépriser. Je le confesse, c'est la plus difficile offrande pour mon amour-propre, mais je veux la porter à *Celui qui n'a point ouvert sa bouche*. J'ai choisi pour mon passage d'aujourd'hui ces mots insondables : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné?*



G. est venu me demander une recommandation pour N. « Je ne recommande pas volontiers, je donne plutôt, » et au fait il en est ainsi. Il est fort désagréable pour celui qu'on recommande, de se présenter avec des recommandations devant des gens qui ne sont pas assez généreux pour faire du bien sans recommandation. J'avais compassion de cet homme, j'étais bien plus convaincu de sa droiture que je ne pouvais espérer d'en convaincre les autres. Pourquoi donc s'élevait-il un tel combat dans mon ame, une lutte secrète pour essayer de me cacher que moi, moi-même, je pouvais et je devais le secourir. Il est vrai que je n'avais pas assez d'argent prêt pour le faire sur la minute. Mais différens moyens de faciliter la chose se sont tout d'un coup présentés à mon esprit. Des livres, des tabatières, quelque argenterie, des choses que d'année en année je conserve sans m'en servir, dont je me sers une fois à peine : combien d'objets dont la vente me fournirait le moyen de tirer ce brave homme hors de peine, *si seulement je le voulais bien !* Ainsi pensais-je, et Dieu m'a inspiré la volonté et l'accomplissement. « Revenez demain matin, on vous aidera. » Certes alors j'ai été encore plus content que lui, quoique sa joie parût grande lorsqu'il s'en est allé. J'ai cherché mon argent en y ajoutant, pour compléter la somme, quelques anciens écus que j'ai fait changer, j'ai fait un paquet du tout, et l'ai envoyé à son adresse.

---



31 janvier, cinq heures du soir.

Maintenant j'ai atteint le dernier jour de ce premier mois. Je veux employer cette heure silencieuse du soir à faire le compte des pensées de mon cœur. Je veux relire mon journal, depuis le premier jour de cette année jusqu'à cette heure. — O mon Dieu ! combien de choses passées dans ce mois ! Mon ami, mon ami, je t'ai perdu, et des demi-journées, des journées entières se sont passées, cela est-il bien possible ? pendant lesquelles je n'ai que peu ou point pensé à toi. J'ai honte de moi-même. Ah ! que celui qui est maintenant immortel, ignore que dans un temps si court, j'ai pu l'oublier un jour entier !

En vérité, je ne sais par où commencer à m'accuser. Combien inconstant et léger j'ai été, combien peu conséquent avec moi-même ! Combien d'heures bonnes, belles, douces, bienheureuses, mais hélas, combien d'autres consumées dans le babil, la paresse, le sommeil, la légèreté. Si j'avais devant moi le dessin fidèle de toutes ces différentes situations, comment oserais-je les considérer ? comment les comparer les unes avec les autres ? Ah ! qu'elles puissent cependant se représenter souvent à mon esprit sous leur vraie forme, comme un avertissement salutaire ! Puissé-je aussi toujours écouter cet avertissement. Non, rien ne peut m'humilier plus profondément que cette lamentable inconséquence d'avec moi-même ! Ici, prosterné devant Dieu ; là ronflant entre mes draps, tandis que j'aurais dû veiller, prier, travail-



ler. Ici, près du lit de mort d'un ami sublime, là une heure entière devant le miroir, à un dîner, dans un traîneau. Ici, près du cercueil d'un ami défunt, et de pieux sermons sur les lèvres; là, emporté pour une bagatelle, insensé, devrais-je dire. V A T H — non, il faut que cela soit écrit clairement et sans chiffre, il faut que je puisse le lire même en feuilletant d'un regard. *Brute* ! ai-je pu, moi, être humain, appliquer ce mot à un autre être humain ! chrétien, à une chrétienne ! Oh odieux ! la langue qui a prié le matin, le soir, auprès d'un lit de mort, cette langue a nommé du nom de *bête brute*, une créature humaine faite à l'image de Dieu ! Je n'ose plus me regarder, je n'ose ni ouvrir la bouche, ni lever les yeux.

Il est vrai que dans ce mois, j'ai appris, j'ai enseigné, j'ai fait assez de bien ; j'ai éprouvé beaucoup de sentimens pieux, droits, pleins d'amour des hommes, je les ai en général exprimés avec simplicité. Je les ai presque tous consignés ici, mais non pas tous ceux dont j'ai eu honte devant Dieu et ma conscience. Beaucoup de pensées m'ont traversé l'ame, telles peut-être que mon ennemi le plus acharné n'y ajouterait pas foi ; il est vrai que je les ai bientôt eues en horreur, mais elles m'ont cependant fait sentir avec effroi combien le fond de mon cœur est encore impur et bourbeux.

Mes Résolutions ! Hélas, combien peu les ai-je lues, et combien peu y ai-je réfléchi comme je m'étais proposé de le faire ! Combien les ai-je oubliées, que d'échappatoires je me suis cherchées quand l'obligation de les remplir se présentait devant moi !



Combien rarement j'ai marqué à la fin de la journée, celles que je n'avais pas consciencieusement observées !

Combien aurais-je pu prier plus que je ne l'ai fait ? et en particulier dans la journée, que de fois n'aurais-je pas pu et dû m'entretenir familièrement avec mon Dieu ?

Quant aux œuvres de charité et de bienfaisance, il est vrai que j'en ai fait plusieurs, plus qu'auparavant en deux mois entiers ; mais j'aurais dû en faire quelques-unes avec un cœur plus pur et plus généreux, j'aurais surtout dû en faire davantage. Envers ma femme, j'ai été tendre, mais, Dieu le sait, combien n'aurais-je pas pu l'être avec plus d'utilité ? Je ne sais pourquoi, lorsque je suis auprès d'elle, qui est cependant si avide de chaque bonne parole, je l'entretiens rarement avec quelque développement, de notre grande affaire commune. Je crains qu'un damnable amour de mes aises n'en soit la cause. Il me semble surtout que je ne suis pas avec elle sur le vrai ton d'un époux chrétien. Il est des momens où je le suis, ou plutôt elle avec moi ; mais cette vraie confiance, cette commune participation à la même grande chose, ne nous est pas encore assez courante et facile. Le devoir, mais ce mot est trop raide dans la bouche d'un ami, quand il s'agit de sa plus intime amie ; le plaisir de l'entretenir, de l'éclairer, de rasséréner ses pensées, de les coordonner, de lui communiquer une certaine fermeté d'esprit, m'a paru souvent trop pénible. Maudit amour de mes aises, je le répète en-



core, maudit amour de la dissipation, c'est toi qui es l'ennemi de ma vertu et du repos de mon âme.

Mais qu'est-ce que la dissipation? Hélas, tout ce qui dérobe ou obscurcit à mes yeux la grande fin de mon existence, tout ce qui m'empêche d'agir, de parler, de penser d'une manière conforme à ma destination, d'exercer mon devoir le premier et le plus proche. La chose la plus sérieuse peut devenir pour moi une dissipation, celle qui semble la plus indifférente peut, au contraire, ne l'être pas. O mon cœur, sois droit dans la distinction de ce qui dérobe à tes yeux le but final de ta vie. Apprends à diriger vers ce but les choses de tous les jours, les plus indifférentes, celles même qui ne concernent que ton corps et ton bien-être extérieur, apprends à en user pour ce but; mais que la lecture des écrits les plus sérieux, des actions les plus vertueuses, ne t'en éloigne pas, qu'elle ne te détourne pas de faire attention à toi-même; car tu ne peux considérer ce but de ta vie d'un regard simple et persévérant, qu'aussi long-temps que tu te considéreras toi-même et tes pensées, que tu jouiras de toi dans le silence, que tu rentreras en toi, que tu y habiteras. O mon cœur, je sais que tu comprends ce discours, si tu le veux; ne pense donc pas aux détours, mais pense à obéir.

Ah Seigneur! veuille tenir mon esprit en bride. Que mes désirs soient soumis à la raison, et mes actions à la conscience éclairée de ta Parole et de ton Esprit! que ta Providence toujours agissante, me présente tous les jours et de tous les côtés, cette



grande vérité en pleine lumière devant les yeux, que je ne dois pas tant vivre dans ce monde pour moi-même, que pour l'amour des autres et l'accomplissement volontaire de tes vues; fais que je n'appartienne à moi-même ni peu, ni beaucoup, mais que j'appartienne à toi seul, que toutes mes forces, tous mes moyens, tout mon avoir, tous mes momens soient à toi, que je ne me sente tranquille, que je n'espère être heureux dans l'éternité que par toi seul, avec toi et en toi. Tant que tu demeures mon Créateur et moi ta créature, il sera conforme à l'invariable nature des choses, que je ne puisse être heureux qu'en toi.

Dix heures du soir.

Avant de me livrer au repos le dernier jour de ce mois, je ne dois pas oublier, ô mon Dieu fidèle, de me représenter vivement les bienfaits grands et spéciaux que Tu m'as accordés pendant ce premier mois de l'année, et d'ouvrir mon cœur aux sentimens de joie et de gratitude qui en sont la suite. Je feuillette mon journal, et outre les grâces communes et innombrables dont je suis redevable à ta bonté paternelle, j'y trouve encore chaque jour des marques particulières de ta tendre et infatigable miséricorde. Que d'éveils, que de bons sentimens, que d'occasions de faire le bien, que d'enseignemens si utiles, si indispensables, que d'indulgence pour mes faux pas, que de lumières et d'encouragemens dans les tentations et les cas particuliers, que d'occasions d'apprendre à me mieux connaître, quelle épuration



de mes vues en religion ! Et toi, lit de mort de mon ami, quel bienfait n'es-tu pas ? quel bienfait durable pour mon cœur, si je sais en faire un véritable emploi ! Et même, ô mon Dieu, mes précipitations, mes fautes, tu les as tournées en bienfaits. Satan ou moi, nous avons pensé en mal pour moi ; mais tu l'as tourné en bien. Combien me sont salutaires les humiliations, les réflexions, les prières, les larmes qu'elles ont amenées par la direction de ta grâce ! Et quel sentiment divin tu m'as accordé pour la première fois il y a quinze jours !

Grâces, grâces sincères te soient rendues pour ces biens et pour tous les autres, visibles ou imperçus, que j'ai reçus de toi, dans ma personne, dans celle des miens, dans mes amis ! Tu fais plus que ce que nous pouvons demander et comprendre.

Accorde-moi encore que je n'oublie pas tes bienfaits plus que ma propre existence, que mon cœur soit puissamment attiré vers toi, que ma confiance et ma joie en toi, deviennent chaque jour plus solides, plus vivantes, plus dominantes.

Je ne puis me coucher jusqu'à ce que j'aie senti en moi une nouvelle et vivante résolution de sanctifier le mois suivant encore mieux, de vivre avec toi dans une communion plus intime, de veiller de plus près sur moi-même, de m'exercer plus fidèlement à un courageux renoncement, de sentir plus vivement la mortalité et l'immortalité de ma nature, de me tenir plus fortement, plus sincèrement à l'Évangile seul, et de peser tout à la balance de l'Écriture sainte et de la mort, comme le crâne que je possède, posé sur ma Bible, est là pour m'en faire sou-



venir. Oui, dès maintenant (sois de nouveau loué de cette résolution, dans cette heure silencieuse, mon Père si proche quoique invisible), dès maintenant je veux m'appliquer assiduellement à ce que mes actions, mes paroles, mes pensées, mes désirs, soient tous pesés à la balance de la mort et de l'Ecriture sainte. Entends mon serment et exauce mon désir sincère de l'accomplir.



## SECONDE PARTIE.

---

Mardi 10 novembre 1772.

En prenant le thé avec ma femme, je me plaignais de la multitude de mes affaires et de mes correspondances, je prenais la résolution de n'en plus former de nouvelles sans une pressante nécessité. Une seule cependant exceptée, ajoutais-je, une seule pour laquelle mon cœur a battu bien des fois, avec un homme que tu ne connais pas, à qui j'aurais écrit si je savais où il est, et s'il n'avait laissé depuis quatre ans ma lettre sans réponse, N. enfin. Un instant après, une lettre est arrivée de la poste. « Une main inconnue, une correspondance nouvelle, » me suis-je écrié, « et moi qui viens de prendre la résolution de n'en plus recommencer ! » J'ai rompu le cachet, regardé la signature, N. lui-même. Est-il possible ? O tendre et paternelle Providence de mon Dieu ! Tu m'accordes les plus secrets désirs de mon cœur, avant même que je les aie exprimés. Avant de m'endormir, j'ai écrit à N., non pas une réponse,



mais l'effusion de la sincère joie de mon cœur. Voici quelques passages de sa lettre, ils me semblent si riches en instructions, qu'il y aurait injustice et ingratitude envers la Providence de mon Dieu, si ma vanité personnelle m'empêchait de les transcrire.

« Il est vrai, un ton froid, sans vigueur, s'est répandu sur le christianisme, comme sur le reste. La morale, surtout celle des philosophes anglais dans la théologie, est plutôt devenue une certaine politique raisonnable quant aux choses extérieures, et un calme vide et plat pour celles du dedans, qu'une nourriture proportionnée, je ne dis pas à l'esprit de la religion, mais à la nature même et aux besoins de l'humanité. Et cependant elle ne devrait pas être une vaine abstraction, mais un tout composé de forces agissantes.....

Quant à votre livre <sup>(1)</sup> et à son but principal, je me permets de demander, non pas la liberté de vous dire ce que j'en pense, mais pour vous-même le renoncement et la résignation, quoique j'aperçoive dans votre écrit bien des choses qui y soient contraires... On voit que vous parlez toujours (voyez par exemple, la préface de la seconde partie) de l'éternité comme si c'était votre propre œuvre et non pas l'œuvre de Dieu. En général, la longue préoccupation de ces choses vous a fort égaré dans votre seconde partie; on voit que vous n'êtes plus le simple contemplateur des secrets divins, mais l'architecte arbitraire de vos propres idées, souvent subalternes, peu essentielles, petites, et que vous vous com-

(1) *Vues sur l'Eternité.*



» plaisez à bâtir des échafaudages qui n'appartiennent pas à l'édifice. Cher Lavater, cet attachement à son sens propre est déjà un châtiment en soi-même, et vous savez ce qui en résulte quand on s'y abandonne. L'éternité est une grande chose, la plus grande chose de Dieu, cher Lavater, nous devons honorer Dieu en elle, renoncer à y porter nos propres inventions, baisser les yeux quand il convient, et ne pas vouloir *savoir*. Ceci est l'adoration réelle, vis-à-vis de quoi toutes les paroles ne sont rien. Que ne peut faire Dieu dans un de ses mondes, dans le plus petit, dans tous? et qu'en peut deviner Lavater?

» Vous voyez que sous ce jour si simple, tout le travail de votre seconde partie s'écroule comme ferait une taupinière. Quelque innocent qu'il puisse être, il ne sera jamais que la sagesse d'un enfant..... La fin de mon papier et de mon temps arrive sans que j'aie proprement dit ce que je voulais dire. Nous devons avant toutes choses être unis dans ce point de vue fondamental : Eveiller en nous l'ange futur, et apprendre à sacrifier tout le reste à Dieu avec une pleine résignation. »

Je puis rendre témoignage devant Dieu, que malgré tout ce que cette lettre contient d'humiliant pour moi, je n'ai pas éprouvé la moindre mauvaise volonté, la plus secrète répulsion, même pour les passages qui me semblent injustes, mais que j'ai profondément remercié Dieu de cette lettre si propre à m'instruire. Rien ne m'humilie, rien ne me rehausse, rien ne me donne plus de force et d'élévation morale, que ces tendres preuves de la bonté divine à



mon égard. Ah! si j'avais plus de temps, que je pusse écrire tout ce que Dieu fait pour moi, combien de motifs ensuite pour m'étonner et pour adorer!

Dimanche, 15 novembre.

Grâces t'en soient rendues, mon bon Père, j'ai eu une nuit bonne et tranquille, ma toux ne m'a pas le moins du monde incommodé. A huit heures, je me suis levé, ma toux est revenue forte et étourdissante. Les cloches ont sonné pour l'église. Demeurer à la maison tranquille et solitaire, tandis que les cloches sonnent, est pour moi quelque chose d'inaccoutumé, et toute situation neuve et inaccoutumée a tant d'influence sur moi. Un sentiment de douce mélancolie a vibré dans mon ame, le prédicateur, les auditeurs, ont passé devant mes yeux. Tant de bonnes choses entendues, tant d'impressions salutaires reçues, tant de cœurs altérés rafraîchis! Que de bien opéré, que de mal empêché par le seul établissement d'une prédication chrétienne! Comment, moi prédicateur, ne suis-je pas plus sensible au bien que je puis faire? comment, moi auditeur, ne suis-je pas plus reconnaissant de celui qui m'est fait?

Je suis resté seul avec mon petit garçon. J'ai lu les chap. xv et xvi du premier livre des Chroniques, dans la nouvelle édition de la Bible de Zurich. Il me semble que j'aime David tout de nouveau. Que je sens bien la vérité de sa ferveur : *Le cœur de ceux qui cherchent le Seigneur se réjouit. Cherchez le Seigneur et sa force. Cherchez sa face continuellement.*



J'aurais voulu l'embrasser, ce roi consacré par le Seigneur, quand il s'écrie : *Qui suis-je Seigneur Dieu, et qu'est ma maison, que tu m'aies amené jusqu'ici? Et tu as encore estimé cela trop peu, ô Dieu, mais tu as prophétisé sur la maison de ton serviteur. Que peut te dire de plus David, à toi qui as fait si grand ton serviteur? Voici, tu connais ton serviteur.* Et que te dirai-je, Seigneur mon Dieu, en ce jour, mon 55<sup>e</sup> anniversaire, que ne m'as-tu pas fait dès ma jeunesse et jusqu'à cette heure? Mille et mille fois tu m'as béni d'une manière toute particulière. Quel n'est pas le nombre de tes bienfaits, avec quelle sagesse tu m'as conduit par la main au travers des amis, des ennemis, des livres, du commerce des hommes, combien ne m'as-tu pas enseigné, éclairé, avancé par ton Evangile, combien ne suis-je pas plus serein, plus libre, plus calme! Il est vrai que mon cœur n'est pas toujours ici tout à toi. Mais cependant je cherche à te trouver avec plus de confiance et de sûreté; tu as exaucé mes prières pour recevoir plus de lumières, je te vois mieux en toutes choses, mon œil et mon cœur sont plus ouverts pour te discerner même dans les choses extérieures, dans les plus petites, dans leurs moindres changemens, pour t'y vénérer, pour t'y aimer. Quelque éloigné que je sois du but, quoique je sente journellement encore en moi des mobiles étrangers à l'amour de Christ et à l'amour de ces hommes qu'il a tant aimés, mobiles qui empoisonnent mes bons sentimens, malgré mon insurmontable paresse, ma paresse à prier entre autres, cependant je remarque, à tout prendre, en moi un accroissement de foi, d'amour,



d'espérance ; il m'est plus facile d'abandonner ma volonté à l'adorable volonté de la Providence , de croire où je ne vois pas , d'aimer ce que je n'avais pas encore aimé. Quelle joie intime me donnent les paroles pleines de vérité de Jésus : *Mon père, émonde tout sarment qui porte du fruit , afin qu'il porte encore plus de fruit.*

Et cependant, sous plusieurs rapports, je suis bien loin d'être aussi bon que les hommes le croient et que mes amis le disent. Et c'est là une pensée qui m'est insupportable. Il est si précieux pour un homme d'être réellement ce qu'il paraît, d'être meilleur devant Dieu qu'il ne l'est devant les hommes ! Jamais je ne serai content que lorsque je vaudrai mieux en effet à l'œil de Dieu qu'à celui des hommes. Mais jamais je ne séparerai de ce mécontentement si juste et si naturel, la foi au secours de Dieu, l'espérance que je deviendrai une fois tout ce qu'il veut que je sois. Ah ! si je pouvais seulement prier plus souvent et plus long-temps !

Mon petit garçon m'a interrompu par des questions. J'avais d'abord un peu envie de m'impatienter, mais je ne lui en ai rien laissé voir, je lui ai toujours répondu, et à la fin nous avons été plus contents l'un et l'autre.

Pendant l'après-midi , mon petit garçon s'est échappé. Nous l'avons cherché, appelé, tout en vain. L'angoisse m'a saisi. J'ai senti, j'ai senti combien il me serait difficile de l'offrir en sacrifice à la volonté de Dieu... On l'a trouvé auprès de sa mère qu'il n'avait pas vue de la matinée entière et auprès de laquelle il s'était sauvé sans chapeau.



Pendant le service du soir, j'ai lu l'Épître aux Ephésiens. Combien les idées dominantes y sont riches et compréhensives : *Dieu nous a élus en Christ avant la fondation du monde, afin que nous soyons saints et irrépréhensibles devant lui par la charité. Du levant au couchant trouve-t-on un sage qui ait jamais parlé ce langage ! Trouve-t-on des idées, des expressions, des conclusions pareilles à ceci, par exemple : Connaissez les richesses de la gloire de Dieu et de son héritage dans les saints. — Connaissez l'infinie grandeur de sa puissance envers ceux qui croient. — L'Eglise est le corps de Christ, l'accomplissement de Celui qui accomplit tout en tous. — Dieu qui est riche en miséricorde, par la grande charité dont il nous a aimés lorsque nous étions morts dans nos fautes, nous a vivifiés ensemble avec Christ ; il nous a ressuscités ensemble et nous a fait asseoir ensemble dans les lieux célestes par Jésus-Christ. Nous sommes son ouvrage ayant été créés en Jésus-Christ pour les bonnes œuvres, pour lesquelles Dieu nous a préparés, afin que nous y marchions.... — Nous ne sommes plus étrangers, ni des gens du dehors, mais concitoyens des Saints et domestiques de Dieu... — Dieu peut faire en nous infiniment plus que ce que nous demandons et que nous pensons.*

O mon cœur, comment as-tu pu jamais lire ces paroles sans sentir qu'elles sont le langage de la plus sublime vérité, la voix de Celui dont tu es l'ouvrage ! Et tu ne sens jamais cela avec plus de douceur et de félicité, que lorsque tu aimes simplement et sans retour sur toi-même Celui qui vivifie tout, quand tu l'aimes dans tes frères. Celui qui est de la vérité,



celui-là entend la parole de Dieu et la met en pratique.

Quelques amis sont venus nous voir, nous avons parlé de l'amour-propre, de la mauvaise humeur des enfans. Le commerce avec les grands et les petits leur est fort utile, parce qu'ils s'accoutument à regarder les autres hommes, grands et petits, comme ayant les mêmes droits qu'eux-mêmes. C'est presque uniquement pour cela que j'envoie mon fils à l'école publique; je veux qu'il devienne sociable et qu'il s'accoutume aux hommes, lors même qu'il n'y apprendrait rien de plus, et même quoique je ne doute pas qu'il n'y apprenne bien de l'impolitesse et des choses mauvaises. Mais ce mal me paraît peu de chose en comparaison du mal effrayant causé par une humeur insociable, farouche, tournée au mépris des hommes. Quelques grossièretés, quelques défauts, qu'ils rapportent à la maison et qui se feront remarquer presque à leur naissance, seront bien plus aisés à corriger petit à petit, que l'ensemble d'un caractère où domine la haine des hommes, l'humeur sombre et une bizarrerie fantastique et sournoise. D'ailleurs, il me semble qu'il ne faut pas oublier que le but constant de tous ceux qui écrivent sur l'éducation ou qui s'en occupent, et le but aussi de tous les prédicateurs, de tous les moralistes, doit être de nous apprendre à accepter le monde comme il est. Nous ne pouvons en changer l'ordre et la tendance; les circonstances, les relations où nous nous trouvons, bonnes ou mauvaises, resteront telles qu'elles sont. Il y aurait donc de la folie à vouloir les bouleverser, et quand on n'y a pas



réussi, à s'en arracher violemment. Il faut enseigner aux hommes et aux enfans, à demeurer sages et à faire bien au milieu des circonstances qu'ils ne peuvent modifier; il faut accoutumer les enfans à être disciplinés et vertueux, toujours et non pas seulement quand ils sont seuls à la maison. On ne doit pas se flatter de les élever quand on les retient loin de la société et du bruit des autres enfans. Il faut qu'ils apprennent à être bons parmi les mauvais, et qu'ils s'y exercent, parce qu'il est impossible d'éviter qu'ils ne finissent par s'y trouver. Pour être sages et heureux, ils doivent avoir une fermeté morale, libre, indépendante, qui leur appartienne en propre, et c'est ce que ne leur donnera jamais une éducation artistement combinée.

J'ai parcouru la *Sacrificature de Christ*, d'OEttinger (*OEttinger, von Hohenpriesterthume Christi*). Excepté quelques grandes idées, mais pas assez développées, j'ai trouvé peu de chose dans ce livre, moins que ne me l'avait fait espérer Hasencamp, si droit, si sain d'esprit et de cœur.

Mais dis-le moi, mon cœur, pourquoi suis-je si peu réjoui d'être cité par OEttinger comme un homme qu'il aime? pourquoi ne puis-je pas me défendre d'un secret éloignement, d'un malaise, d'un mécontentement dont j'ai honte, mais qui passe vite il est vrai, quand je vois mon nom imprimé à côté de ceux d'OEttinger et de Bengel? <sup>(1)</sup> N'est-ce pas là de la vanité? n'est-ce pas une inquiétude puérile qu'on ne se moque de moi comme d'un de leurs adhérens?

<sup>(1)</sup> OEttinger et Bengel sont des auteurs piétistes.



Et pourtant mon cœur me dit qu'ils sont tous deux pieux, loyaux, et, sous beaucoup de rapports, des hommes pleins de mérite et même de vues profondes; il me répète tout haut que nonobstant toute ma réputation littéraire, je ne les égale ni en piété, ni en sérénité d'ame; que quelque faiblesses, quelque vues approchant de la bizarrerie, quelque obscurité qui se puissent mêler à leur caractère et à leurs écrits, ils ont cependant la cause de Dieu et du règne de Christ, encore plus avant que moi dans le cœur. Je me répète que je dois, comme me le rappelle fraternellement mon cher Hasencamp, me purifier bien mieux de *toute souillure de la chair et de l'esprit*, si je veux me trouver à leurs côtés, et me réjouir éternellement avec eux en notre Dieu, dans ce monde où les appellera bientôt et les entourera de lumière Celui qui sonde les cœurs et les reins.

Ah! Seigneur, purifie mon cœur de toutes les ruses de la vanité, de l'égoïsme, de l'envie qui empoisonne l'ame. Ceux-là seuls qui ont le cœur pur te verront.

Pfenninger m'a dit que la première fois qu'il prêcherait, ce serait sur ces paroles : *Qu'as-tu, ô homme, que tu ne l'aies reçu?* Nous ne pouvons trop méditer cette pensée : que nous avons tout reçu; c'est proprement dérober à Dieu, que de nous attribuer à nous-mêmes la moindre chose. Dans le sens le plus étendu, il est littéralement vrai que nous ne sommes pas capables de penser quelque chose de bon comme de nous-mêmes, mais que toute notre capacité vient de Dieu. Un caractère de notre siècle, si peu philosophique sous tant de rapports, est cette interpréta-



tion cacochyme qui s'efforce d'employer la science et l'étude des tournures des anciens langages, à restreindre à un cas particulier ces vérités générales que Christ et les Apôtres prononcèrent dans des circonstances spéciales, et de les rabaisser ainsi dans notre estime, au rang de préceptes locaux, malgré la signification universelle qui leur appartient réellement.

J'ai été seul un moment avant le souper. Ma toux était très forte, j'avais un goût de sang à la bouche. Des pensées de mort me sont venues. Je luttais entre une douce, une enfantine soumission, et un désir secret de vivre plus long-temps, je voulais finir ceci ou cela sur la terre. Je ne voulais pas voir ce que j'étais, ce que je faisais, mais ce que j'aurais pu faire, ce que j'aurais dû être. O Dieu ! combien j'aurais besoin d'être humble ! J'ai soupé avec mes parens, j'étais tranquille dans mon esprit, cependant quelques larmes se sont presque mêlées à cette pensée : — Quoi, verrai-je s'épuiser dans cette toux toutes les forces de ma vie ?

Lundi 16 novembre 1772.

Ma femme est venue à moi avec ma petite fille. La petite était tout amour et innocence. Qui lui a donné cette innocence et cet amour ? Combien d'enfans le Père de tous n'a-t-il pas abondamment pourvus de grâce, d'innocence, d'amour ! Seigneur ! qui a jamais tenu un enfant entre ses bras et pu supporter l'odieuse pensée que j'ai entendue dans un sermon : « Les enfans sont l'habitation du diable. »



Si notre Sauveur avait voulu cela, nous aurait-il dit : *Devenez semblables à des enfans.*

J'ai lu l'épître aux Philippiens. Je voudrais toujours marquer les passages, les pensées, les expressions qui me touchent le plus et me semblent dignes qu'on s'y arrête particulièrement. Nous sautons beaucoup trop à pieds joints sur des choses d'une grande importance. Notre goût moral, notre goût chrétien se formerait davantage si nous ne laissions pas glisser tant de passages remarquables : *Soyez sans reproche et sans tache pour le jour de Christ. Soyez remplis par Jésus-Christ des fruits de la justice, qui servent à la gloire et à la louange de Dieu.—Que Christ soit toujours annoncé.—Christ a toujours été glorifié dans mon corps, il le sera encore à présent, soit par ma vie, soit par ma mort.—Christ est ma vie et la mort m'est un gain.* Ah ! Seigneur, Seigneur ! remplis toutes serviteurs de cet esprit, de cette simplicité, de ce pur et charitable zèle ! Que ton esprit habite en moi quand j'agis, je parle, j'écris, je prie, je souffre, j'honore, je suis honoré.... Il y a des momens où je m'imagine qu'il m'est permis de répéter, quoique de loin, les paroles de l'apôtre, mais mille fois je m'effraie en élevant mes yeux vers la gloire et l'amour de Christ. « Où je suis, dit la Vérité céleste, là mon serviteur, mon imitateur, y sera aussi. »

Quand nous entendons l'apôtre dire : *Christ a puissance sur toutes choses ; Dieu lui a donné un nom qui est au dessus de tout nom, afin qu'au nom de Jésus, tout ce qui est au ciel, sur la terre et sous la terre, fléchisse le genou, et que toute langue confesse qu'il est le Seigneur à la gloire de Dieu le Père, comment osons-*



nous alors, nous docteurs vides de Christ, nous pour lesquels Christ n'est pas le premier et le dernier, lever les yeux devant cet homme qui n'était animé que de l'Esprit de Christ ! Oui, vainement les têtes légères, vainement le monde entier aurait honte du nom de Christ et oserait parler d'exaltation et de fanatisme, au moment où Christ s'avancerait sur les nuées, je veux le répéter avant que mon œil ne se ferme et que ma main ne s'engourdisse : Jésus-Christ sera glorifié dans mon corps, soit par ma vie, soit par ma mort.

Mardi 17 novembre.

Aujourd'hui j'ai été bien injuste avec quelques amis, parce qu'ils ont blâmé devant moi une couple de personnes, je les ai tenus pour injustes eux-mêmes, et j'ai été tout-à-fait indisposé contre eux dans mon cœur. Je me figurais vouloir défendre l'innocence, et par là je faisais tort à fond à mes amis bien plus innocents, au moins dans le secret de mon cœur irrité....

Une lettre d'Hebebrand de Büdingen. Il fait sur la troisième partie de mes *Vues sur l'Eternité*, et en particulier sur ce qu'il appelle les *châtiments arbitraires*, quelques remarques excellentes auxquelles je souscris de tout mon cœur. Nous sommes un dans la chose principale. Ce qui peut nous paraître maintenant peine arbitraire, est au fond pour un être placé plus haut et qui embrasse mieux l'ensemble des choses, une peine toute naturelle. La séparation entre l'impie et l'homme religieux, la translation



de celui-là dans un lieu de tourmens ; la chaleur et le froid, toutes ces choses se présentent maintenant à nous comme des châtimens arbitraires. Et cependant elles peuvent avoir leur source dans la nature morale de l'homme, et par conséquent dans la nature physique, si étroitement liée avec la première. La parenté de notre corps avec certaines parties analogues de la matière, peut naturellement amener l'habitation de celui-ci dans les plus mauvaises régions de la création ; et cette parenté peut provenir en grande partie de notre être moral, et dépendre des impressions que nos passions et nos actes ont imprimé à ce qui en nous est destiné à l'immortalité.

Je n'ai pu me défendre d'un peu d'humeur de ce que ce cher ami ne paraît pas avoir compris mes aperçus sur les peines des impies. Du moins il n'en laisse rien voir, et pourtant ils méritaient qu'on en dit un mot. Rien ne me dispose si mal que ces malentendus sur des opinions aussi simples, aussi clairement exposées que les miennes.

Pfenniger est venu me voir. La conversation est tombée sur la désharmonie morale qu'on rencontre chez le même homme. « Pfenniger, lui ai-je dit avec émotion, je veux le dire et le redire au monde, le plus haut que je pourrai. J'en appelle à vous, héros de vertus, moralistes, écrivains, prédicateurs, juges, orateurs et puissans dans l'empire de la vertu, vous les plus dignes, les plus chers, les meilleurs des hommes, n'y a-t-il pas en vous des momens, des minutes, des quarts-d'heure, où vous êtes forcés de vous détester vous-mêmes, où le monde vous détes-



terait s'il pouvait pénétrer alors au fond de votre cœur et ne rien savoir de vous d'ailleurs? S'il n'en est pas ainsi, rejetez-moi de votre cercle sacré. Je ne vous appartiens pas. Je suis, ou le plus malheureux, ou le plus scélérat de tous les hommes qui foulent la terre, car je n'ai pas encore passé une semaine sans avoir de ces minutes, de ces quarts-d'heure. » — « J'ajouterai mon nom au tien, » m'a dit Pfenninger en souriant, « il faudra bien aussi qu'ils m'excluent s'ils ne remarquent en eux rien de semblable. »

J'ai trop peu pensé à Dieu aujourd'hui. Il est vrai que, sans qu'il y eût de ma faute, j'ai passé la journée dans une distraction continuelle, et que je n'ai d'injustice à me reprocher envers aucun homme. D'ailleurs, cette distraction a été utile et bénie. Mais ne l'aurait-elle pas été plus encore, si j'avais regardé les affaires de V. un peu plus comme celles de Dieu. Que je n'aie rien pu lire dans l'Ecriture, je ne m'en chagrine point. Ce n'est pas moi, c'est la Providence qui a voulu qu'aujourd'hui j'aie agi et non pas lu. Mais j'aurais pu éviter quelques promptitudes d'humeur. La servante m'est venue dire qu'aussitôt arrivée à la maison, ma femme s'était jetée sur son lit; le mécontentement de ce qu'elle n'avait pas commencé par venir à moi quelques instans, a visiblement précédé la compassion, ça a été mon premier, mon plus fort sentiment, mais je l'ai bientôt réprimé à l'aide de ma foi à l'amour de ma femme. Et quel était le motif de cette chère amie? Elle avait de vives douleurs d'estomac, je n'étais pas seul, elle craignait de me donner de l'inquiétude et



d'être retenue. A peine a-t-elle été soulagée qu'elle est venue à moi, quoiqu'elle souffrît encore. Oh que j'ai été honteux et réjoui de sa bonté !

Mercredi, 18 novembre 1772.

En m'éveillant je me sentais froid et mal disposé à prier ; tout-à-coup cette pensée a rayonné dans mon ame comme un éclair : Créature ! avoir de la répugnance pour son Créateur ! J'ai poussé un soupir vers la foi et l'amour. Ma femme m'a souhaité un jour heureux et plus tranquille que le précédent. « Comme il plaira à la Providence, lui ai-je dit. Croître dans la foi, dans l'amour, dans l'espérance, dans la patience, c'est ce que je désire pour nous aujourd'hui, mon cher cœur. »

M. C. est venu et m'a raconté des circonstances qui sont dignes de pitié. O Dieu ! pourquoi m'as-tu donné tant de sentimens de compassion, un si fort penchant à aider les autres, et si peu de moyens pour le faire ? Je ne puis pas me figurer un plus grand, un plus divin plaisir dans le sens propre du mot, que celui de la proportion, de l'harmonie entre le vouloir et le pouvoir de faire le bien. Si l'avenir ne m'accorde pas ce bonheur, tout l'amour qui est dans mon cœur ne sera pour moi qu'un trésor de colère. L'amour sans la puissance n'est qu'un tourment d'enfer.

M. Jacob Hess, l'auteur de l'*Histoire de Jésus*, m'est venu voir. Nous le disions : avant d'instruire un homme dans la religion, il faut lui faire sentir



qu'il a besoin de cette instruction. Le sentiment du besoin est le premier ressort de tous les actes humains, puis vient la foi ou la confiance à ce qui peut nous aider dans ce besoin. Jésus a sagement résumé toute l'instruction religieuse dans ces deux paroles : *Amendez-vous et croyez à l'Évangile*. Sentez la chute que vous avez faite, et ayez la confiance que Dieu vous retirera de là par son Messie.

Une femme de F. est venue auprès de moi se plaindre de sa pauvreté et d'une mélancolie qui revient à son mari tous les printemps et les automnes. Le principal de sa visite était l'emprunt d'une somme de 7 à 8 écus. Sincèrement je ne la possède pas, et je n'ai pas su à qui la demander, parce que je n'ai déjà que trop fatigué la bienfaisance de mes intimes amis. O que de serremens de cœur ne m'a déjà pas causés le peu de confiance que je me permets d'avoir en mes chers auditeurs ! Pourvu que je le fisse avec réserve et convenance, je voudrais oser leur indiquer tantôt celui-ci, tantôt celui-là de leurs frères en Christ quand il est pressé du besoin. Mais peut-être leur fais-je tort, peut-être n'est-ce pas sur leur répugnance à faire cette sorte de bien, que je dois soupirer, mais sur ma timidité, ma fausse honte, ma méfiance en leur bonne volonté.

M... est venu ; nous avons parlé du pauvre Z. O Seigneur Dieu ! donne-moi de la patience avec les hommes qui ne comprennent pas les hommes ! L'honnête voisin m'a dit en s'en allant : « Remerciez Dieu de ce que vous n'avez pas si près de vous, comme moi, l'exemple de tant de mauvais hommes et de mauvaises actions. » — « J'en vois autant que



qui que ce soit, ai-je repris, mais aussi, grâce à Dieu, des choses bonnes comme peu ont la possibilité d'en voir, j'en vois même tous les jours de si bonnes, qu'elles m'empêchent de devenir l'ennemi des hommes. »

J'ai continué mon journal. Pfenninger est venu. « Comment va, » m'a-t-il dit. « Je suis fatigué et mécontent, lui ai-je répondu, fatigué parce que j'ai trop parlé, mécontent parce que j'ai parlé en vain. »

A M<sup>me</sup> F.

La patience sans bornes, la longue attente que Dieu me montre, me donne beaucoup de courage et de liberté, pour encourager les plus faibles ames, et pour glorifier sa grande miséricorde. J'ai déjà dit quelquefois à mes amis que tous les péchés que j'avais commis étaient devenus des bienfaits pour moi et des bénédictions pour les autres, et que j'en devais remercier Dieu dans un sens. Tout nous pousse vers Celui dans lequel resplendissent la sagesse, la force, l'amour de Dieu, vers Celui dont le nom est Secours et Salut. O regardons à lui, réjouissons-nous en lui, éveillons son esprit en nous par la foi. Il est en moi, il est en vous, il est en tous, même dans les plus terribles pécheurs. Mais ceux-là seuls qui ont foi à sa présence en eux, le possèdent, le reconnaissent, jouissent de sa force vivifiante. Celui qui croit complètement est vivant, il est capable de devenir semblable à Christ et de montrer à la terre l'image du Père....



P. S. Que Dieu nous éclaire tous pour voir sa gloire adorable dans la personne de Jésus-Christ, telle qu'elle est. Que Christ devienne *en nous* ce qu'il a été *pour nous* hors de nous, le sacrifice de l'amour. Rien pour soi, tout pour Dieu pour l'amour des hommes.

Au professeur Sp..., 9 décembre 1772.

Mon digne M. le professeur,

Véritablement vous me rendez honteux par votre trop favorable lettre. Il faut que je vous dise sans détours que vous vous formez de moi des idées tout-à-fait fausses. Je suis une pauvre et faible créature comme vous. Mais surtout, cher ami, les hommes ne doivent pas admirer les hommes, encore moins les chrétiens admirer les chrétiens. Nous sommes tous sur la même ligne devant Dieu. L'Esprit qui est en moi est aussi en vous. Vous êtes un temple du Tout-puissant : je suis un souffle du Tout-puissant. Deux insectes l'un à côté de l'autre rampant sur un tas de poussière, doivent-ils s'élever et s'admirer l'un l'autre ?

...Vous êtes, dites-vous, trop souvent entraîné par les objets du monde ? Peut-être vous chagrinez-vous de choses qui sont innocentes ou nécessaires dans votre position. Mais quand il faudrait entendre vos paroles dans le plus mauvais sens, ma réponse est courte : *Ne crains point, crois seulement.* Vous êtes déjà pardonné, croyez-le seulement. Vos péchés sont déjà engloutis, le Saint Esprit de Dieu est déjà dans votre cœur, croyez-le seulement. Vous êtes



plus cher à Dieu que vous ne pouvez vous l'imaginer, croyez-le seulement. Si vous ne pouvez penser trop peu de votre mérite, vous ne pouvez penser trop de votre dignité. Vous ne méritez rien et vous avez tout. De même que le prince le plus malade est toujours un prince, le plus grand pécheur (et qu'est-ce que le péché, sinon la maladie et le dépérissement de la nature humaine?) est toujours la créature de Dieu. Dieu ne peut haïr sa créature, il ne hait que ce qui ruine son bel ouvrage; déraciner cela de la nature humaine, c'est l'œuvre de Christ. Croyons et réjouissons-nous, et lors même que nous sommes contraints de nous mépriser mille et dix mille fois. Ce sentiment de pénitence est salutaire, seulement vous n'y devez pas demeurer. A la foi! A la foi! Un homme pour qui le Fils de Dieu a proféré une seule syllabe de prière, un homme pour qui il s'est laissé attacher à la croix, a plus de valeur aux yeux de Dieu que dix mille mondes sans ames, et que doit être un monde à l'œil de Celui dont le pouvoir et la sagesse s'occupent d'un seul cheveu qui tombe? *Ne crains donc point, crois seulement.*

A M. G., 23 décembre 1772.

Mon cher M. G., faites-moi sentir que dans ces temps de Noël vous demandez pour moi la sagesse, la force, l'onction. Ce que vous demandez pour moi, je le demande pour vous. Ce que je reçois, je le rends.

...Ma chère femme est toujours très malade, mais un agneau de patience et de douceur, pleine de



tranquillité d'ame, sans volonté propre, prenant son repos au sein de l'amour céleste.

A M. E. Sp..., 23 décembre 1772.

Deux lignes seulement. Ma chère femme vient aujourd'hui de passer le plus mauvais jour de sa vie et de sa maladie. Réellement une patience divine peut seule endurer ce qu'elle endure... En général, je fais toujours de plus fréquentes remarques sur ce que les meilleures ames sont encore si attachées à leur sens. Le *pourquoi* est une chose effrayante; et c'est une chose divine que la simplicité sans volonté d'un enfant. Certainement, nous ne dominons que dans la mesure où nous servons. Nous ne sommes libres qu'en proportion que nous nous rendons mieux serviteurs des autres. Celui qui veut posséder tout, doit ne rien vouloir. Croire, mon cher Monsieur, est une chose si inexprimablement simple, que la plupart des ames n'y parviennent pas, uniquement parce qu'elles s'imaginent que *croire* est quelque chose de plus que *croire*. Celui qui croit bien sait à peine qu'il croit.

Maintenant, comme je suis accablé d'affaires, de peines, de soucis, je sens d'autant mieux la main fortifiante de Dieu. Je ne veux rien et je suis tranquille; je crois et ma foi vaincra.

---



Vendredi 1<sup>er</sup> janvier 1773.

Ecrire un journal complet, c'est ce que je n'ai pas le temps de faire ; je me contenterai donc d'y inscrire de mon mieux les principaux incidens qui m'arriveront, et tant que je le pourrai, mes occupations, les diverses situations où je me trouverai, mes sentimens, mes faiblesses, mes impatiences, mes fautes. Quand je ne pourrai le faire, je ne m'en inquiéterai pas, je veux, sur ce point aussi, me soumettre simplement et comme un enfant, à la direction de la Providence. Sans doute j'aurais voulu être moins négligent dans l'année, si remarquable pour moi, qui vient de s'écouler. Mais la chose est faite maintenant. Je veux toujours moins m'inquiéter de pareilles choses, je veux à l'avenir m'affranchir toujours mieux de cette disposition légale.

Que ce soit faiblesse, enfantillage, regret confus et mélancolique de la perte d'une année, appréhension de voir recommencer une nouvelle portion de ma vie, qu'il en soit ce qu'on voudra enfin, je ne puis jamais dormir pendant ce premier minuit de l'année. Je n'ai pu me mettre au lit avant onze heures ; de onze à douze j'ai eu assez à penser, doucement éveillé par le son adouci des cloches lointaines. Je voulais rendre grâces, je ne le pouvais pas ; je voulais prier et je priais surtout avec des larmes et des saisissemens de cœur qui n'étaient pas sans douceur, je souhaitais la lumière et la sagesse à tous, aux grands comme aux petits. Ma mère



souffrante, ma femme et mes enfans y avaient le plus de part, ensuite quelques amis.

Un peu avant sept heures je me suis éveillé. Après m'être représenté la bonté paternelle de Dieu avec un désir ardent de posséder la sagesse, j'ai entendu la voix de ma chère femme. Nous nous sommes bénis réciproquement avec une douce et sainte tendresse. J'ai lu avec émotion le cantique de la nouvelle année.

En m'habillant, je n'ai pas trouvé tout ce dont j'avais besoin; on avait oublié de me préparer une partie de mes vêtemens. J'ai été tenté de m'impatienter; mais cette pensée : Je ne veux pas commencer l'année dans le trouble, m'a retenu et apaisé.

Il m'en a coûté quelque effort pour être prêt à répondre à tous les souhaits qu'on peut me faire.

Hélas, que souhaiterai-je à ma pauvre mère, accablée de tant de souffrances corporelles? Autant de patience que de douleurs! Autant de foi que de mauvais jours!

Ma foi à la Providence m'a consolé de ce que je n'ai pas pu dire une seule parole chrétienne à une amie chrétienne.

Une lettre pleine de bonté de M. G.; je l'ai lue à ma femme. « L'humilité, dit-il, n'est que la connaissance de la vérité, rien de plus, cher ami. »

Après le souper nous avons fait notre lecture dans le second livre de Samuel. David me devient toujours plus cher à mesure que je l'étudie; combien il est homme! et comme je suis forcé de me répéter : Il n'y a pas dans le monde un livre d'histoire plus intéressant que la Bible! quels caractères! toujours



en action, toujours si humains, si vrais, vrais dans toutes les situations, soit du vice, soit de la vertu.

Mon frère est venu; nous avons parlé des souffrances de notre mère, de la patience et des douleurs qu'ont endurées d'autres personnes cruellement éprouvées, et qui pourtant au moment de leur délivrance, n'auraient pas voulu avoir à supporter un seul mauvais moment de moins.

Samedi 2 janvier.

Une lettre de Schlosser. J'ai répondu. Quelques idées sur la Bible. Toutes les doctrines de la foi sont historiques. La foi à l'immortalité est la foi à la résurrection de Christ; la foi que Dieu veut nous accorder l'immortalité par Jésus, est la foi que Dieu communique déjà maintenant par lui la force de la vie.

Vers trois heures, j'ai visité une fille malade, qui m'avait demandé. Je lui ai exposé de la manière la plus simple la méthode évangélique pour tranquilliser et pour améliorer l'homme pécheur. Sans confiance, sans affection, aucun homme ne peut être amélioré moralement. Ce que ne peut ni loi ni commandement, la confiance le peut. C'est pourquoi l'Évangile roule toujours, avant toutes choses, sur la confiance, c'est-à-dire sur la foi. Ce principe simple, si efficace dans tous les autres cas, ne devrait pas tant être négligé et ignoré des moralistes d'aujourd'hui, qui se vantent de si bien posséder la connaissance de l'homme, et qui cependant confondent absolument avec cette foi, l'obéissance qui en découle.



J'ai lu un sermon de Pfenninger, sur 2 Pierre, III, 13, 14, et j'en ai transcrit ce passage : « Pour-  
» quoi ne nous faisons-nous pas des représentations  
» naturelles de ce que la Sainte Ecriture nous dit  
» des joies du Ciel, d'après tout ce qui nous donne  
» ici-bas des joies innocentes, en les portant à un  
» degré mille fois supérieur? A l'aspect d'une belle  
» créature, à celui d'un beau point de vue, devant  
» la sérénité du ciel, à chaque harmonie qui ravit  
» notre oreille et élève notre cœur, à chaque pro-  
» grès d'une connaissance utile, toutes les fois que  
» nous voyons un homme heureux, à chaque doux  
» sentiment d'affection, nous devrions nous dire :  
» Nous jouirons une fois des mêmes joies, mais beau-  
» coup plus abondantes, plus vives, plus grandes,  
» plus libres, pures surtout, et dépouillées de tout  
» mélange. »

Samedi 9 janvier 1773.

Ouvre mes yeux, Père des lumières ! Donne-moi la sagesse pour connaître, pour prier, pour agir ! Ainsi a soupiré mon cœur en ouvrant les yeux ce matin.

J'ai envisagé toutes mes occupations d'aujourd'hui avec quelque inquiétude ; j'avais de la répugnance à remplir ma promesse d'hier envers mon petit garçon, et à lui expliquer *Notre Père*. Je l'ai fait pourtant avec calme et avec joie ; ensuite je me suis remis au travail de mon sermon avec quelques douleurs de dents, mais j'ai été fort chagrin de ce que,



sans nécessité, on avait laissé deux fois ouverte la porte de mon cabinet; cette mauvaise humeur pouvait aussi tenir à une indiscretion que j'avais été forcé d'endurer. Mais comment poursuivre avec un pareil cœur une prédication sur les joies de la religion ! cela ne peut, cela ne doit pas être.

En écrivant mon journal je me suis un peu rassisi. J'ai entendu ma femme jouer avec notre petite fille, et cela a achevé de me remettre. J'ai vu aussi que cette prétendue indiscretion tenait à un malentendu. A l'instant j'ai repris mon sermon, et j'y ai écrit ces paroles : « L'ignorance et les malentendus sont une source inépuisable de trouble, de tristesse, de mécontentement. » Quel motif pour demander un œil sain et simple, une sagesse paisible et céleste !

M. H. est venu. Nous avons parlé des différentes écritures, de la figure des lettres, des caractères lisibles, du devoir et de l'humanité qu'il y a à écrire lisiblement.

J'ai reçu de Francfort quelques feuilles imprimées de mes sermons. J'ai été obligé de me contraindre pour ne pas les lire. Quel est donc cet attrait, cet attrait redoutable qui entraîne un auteur, quand il voit pour la première fois son manuscrit en lettres moulées ?

« Mon cher ami, écrivais-je à M. Iselin, quelque considération que j'aie pour tous les esprits sains, penseurs, lumineux, de l'Allemagne, il ne me plaît cependant point de les voir, soit par leurs paroles, soit par leur silence, presque unanimes à ravir l'honneur à la personne sacrée de Jésus-Christ. Lui ! lui-même, la grande fin de toute la révélation



de Dieu, est de plus en plus rejeté dans l'ombre. Sa doctrine, quelques points de sa doctrine, c'est-à-dire, sont rehaussés aux dépens de sa personne. Mais sa doctrine, cher ami, n'est pas lui-même. *Lui* nous donne l'immortalité, non pas sa doctrine. La résurrection, l'éternelle vie dans un corps glorifié, c'est une chose physique, qui nous est conférée par sa force créatrice, physique aussi, et non par un précepte moral. »

L'influence des plus petites choses sur mes sentimens, est remarquable. Pour retenir une application d'herbes chaudes sur ma joue enflée, mon bonnet s'est trouvé attaché, et par conséquent mes deux mains, ordinairement employées à le tenir, ont été libres pendant la prière. D'abord je ne savais ce qui me manquait; mais ensuite je me suis senti beaucoup plus libre, mon attitude a été plus naturelle, ma dévotion plus intime et plus franche.

En me tâtant j'ai trouvé ma joue beaucoup plus grosse. Combien un pareil accident dénature la physionomie, comme il répand sur le visage quelque chose de gauche et d'ignoble! Et combien je dois être réservé et prudent dans mes jugemens sur des physionomies ainsi défigurées!

Dimanche 10 janvier.

Après le dîner, on a parlé du douloureux état de ma tante. Elle a demandé des prières pour sa délivrance. Ah! quand mon cœur sera-t-il assez plein d'amour, assez large pour présenter au Seigneur les nécessités d'autrui comme les miennes propres!



Je tremble quand quelqu'un se recommande à mes prières, tant il me manque d'amour et de foi.

Mon oncle est venu. Il a raconté une histoire de ville. Je l'ai écoutée avec la même attention que si je n'avais rien eu d'autre dans le monde à écouter, ni à faire, et cela m'a fourni plusieurs réflexions utiles. En général, je remarque et j'en fais l'expérience sur moi-même, de manière à ne point me laisser de doute, que cette attention simple aux discours les plus vulgaires, cette soumission à toutes les directions de la Providence divine dans les événemens plus journaliers, est une chose incomparable, une excellente école d'humilité et d'amour pour les hommes, un moyen parfait d'être utile aux autres et d'en recevoir de l'utilité.

Lundi 11 janvier.

M. Bürki m'a envoyé à parcourir une liste de tous mes ouvrages. Je me suis réellement effrayé de leur nombre, et j'ai rougi plusieurs fois en me rappelant la précipitation avec laquelle j'en avais livré plusieurs au public, surtout dans le commencement. Je me suis aussi chagriné de voir que par la faute, involontaire il est vrai, de mon éditeur, mes écrits les plus utiles, en particulier ceux que j'ai faits pour les enfans, sont si peu connus en Allemagne. J'ai honte qu'on n'ait rien de moi que des poésies et des écrits pour les savans, et cela d'autant plus que je sais que beaucoup de gens me regardent seulement comme un écrivain qui cherche à plaire aux savans.



J'ai trouvé sur ma table un billet de M<sup>me</sup> B., qui a perdu sa fille, il accompagnait mon écrit *sur Abraham*. « Oh ! dit-elle, qu'une étincelle allumât dans mon ame la foi d'Abraham ! Mais sur quoi fonderais-je mes espérances ? Mon sacrifice est accompli, je ne vois que des cendres à la place de mon unique enfant. Dieu a reçu en sacrifice plus que mon cœur, plus que ma vie. Je puis seulement adorer dans la poussière et pleurer. »

Je lui ai répondu : « Il est vrai, vous ne voyez que des cendres ; mais la foi voit l'immortalité. Vous n'avez pas égorgé vous-même votre unique.. Si le sacrifice eût été accompli dans la foi, votre enfant demeurât-il dans le sépulcre, vous verriez cependant la gloire de Dieu. Mais vous voudriez moissonner avant d'avoir semé, vous voudriez voir Dieu avant d'avoir cru en lui. D'après ce que vous voyez dans la nature, dans votre cœur, dans l'Ecriture, vous auriez assez de raisons pour croire en lui lors même que vous ne le voyez pas. »

Pfenninger est venu. A propos de M. O..., nous avons parlé du fanatisme (*Schwärmerei*). L'exaltation fanatique rejète toutes les causes secondes, elle a une horreur de l'opération de la nature ; et cependant la nature tout entière montre que Dieu agit par elle, comme notre esprit par notre corps. Où l'Ecriture rejète-t-elle les causes secondes ? « Quand l'Ecriture enseigne une doctrine importante, » a dit Pfenninger avec beaucoup de justesse, « elle a tant de clarté, de force, d'images pour l'exprimer, que tout lecteur sincèrement attentif est contraint de la comprendre. Et si ce rejet des causes secondes, qui est



» la suprême sagesse d'après le sens du fanatisme,  
» était réellement fondé, combien l'Ecriture ne se-  
» rait-elle pas clairement exprimée là dessus ! Mais  
» de toutes parts elle fait précisément le contraire. »  
Nous avons peine à comprendre comment la per-  
sonne qui a donné lieu à notre observation, est en-  
core si attachée à l'Ecriture sainte, tellement qu'elle  
ne veut rien du tout lire à côté. Nous avons pensé  
que le temps viendrait où peu à peu elle la rejèterait  
aussi, ou du moins la regarderait comme une chose  
de seconde importance, et dont on pourrait se dis-  
penser. « Mais cependant, ai-je ajouté, la connais-  
» sance vivante de Dieu est d'une telle valeur sous  
» le rapport de l'amour et de la charité, que ceux  
» qui y sont parvenus deviennent tout humilité, pa-  
» tience, abandon, tendresse, dévouement, et cela  
» d'une manière absolument naturelle, facile, simple,  
» harmonieuse, ensorte que là même où ils ne doi-  
» vent pas être imités, où ils sont même intolérables,  
» ils ne deviennent jamais ridicules. »

On m'a appelé pour souper. Ma mère dormait ;  
elle s'est éveillée et a eu d'horribles douleurs. Ma  
pensée n'osait sonder ces douleurs, j'en étais comme  
étourdi. Une misère vue de trop près m'étourdit.  
Quand j'entends seulement raconter les souffrances  
de ma mère sans les voir, je suis beaucoup plus ca-  
pable de pleurer et de prier pour elle.

Dans une lettre d'un cultivateur de vignes du  
Wurtemberg, j'ai été frappé de ce passage : « Quand  
» toute notre vie brillerait de vertus, que chacun  
» nous louerait et dirait du bien de nous, et que  
» notre propre imagination nous porterait à nous



» dire que cela ne peut pas être autrement, et que je  
» serai nécessairement sauvé, c'est précisément alors  
» que le Sauveur ne loue ni n'approuve une telle ame,  
» et qu'une telle ame est placée dans une fort dan-  
» gereuse position. Le Sauveur connaît toujours  
» quelque raison qui l'empêche de louer une ame,  
» quoique tous les hommes la louent. Et il connaît  
» aussi quelque motif d'en glorifier une, quoique  
» tous les hommes la blâment. »

Mardi 12 janvier.

Je me suis éveillé à six heures et demie. Les douleurs de ma mère ont été ma première pensée. Encore une nuit de misère ! Ma sœur est venue me le dire. Je n'ai pas eu la force de l'écouter jusqu'au bout. J'ai lu avec ma femme le premier chapitre de l'Epître à Timothée. Non, je ne puis exprimer combien je sens la divinité de l'Evangile quand je lis le Nouveau-Testament, et en particulier ces Epîtres à Tite et à Timothée. Quelle impossibilité qu'un visionnaire ou un imposteur eût pu les écrire ! Je me sens de l'irritation, de l'effroi, devant la nature humaine, quand je pense à ceux qui peuvent parler d'imposture ou de fanatisme, en entendant des hommes s'adresser ainsi à des hommes. Serait-ce un levain d'intolérance qui, dans ce moment où je me réjouis d'une joie divine à l'ouïe de cette voix si simple et si compréhensible de la sagesse céleste, me porte à mépriser des êtres qui osent se moquer ou parler cavalièrement de ces choses ?



....On a l'air bien ami des hommes, et il est bien facile sur le papier de supprimer la verge. Personne ne peut être plus grand ennemi de la verge que moi. Je n'ai encore jamais fouetté mon fils, de crainte de me laisser emporter; j'ai toujours laissé faire ma femme, beaucoup plus douce que moi. Mon fils a le meilleur cœur du monde, et cependant, pour les quatre premières années, je ne pourrais pas plus être père sans la verge, qu'un médecin d'aujourd'hui ne peut être médecin sans le kina. On peut très bien dire sur le papier qu'il faut laisser punir les enfans par les suites de leurs actions. Bon Dieu! quiconque est entouré d'enfans saura bientôt que la chose est possible une fois sur mille tout au plus. C'est précisément ce qui a l'air si naturel d'après les règles, qui rend l'éducation artificielle. Jusqu'à présent, je suis de l'avis de Salomon : *Celui qui épargne la verge, hait son fils*. Par exemple, je laisse sur ma table des rasoirs et des canifs. Il est impossible de l'éviter toujours, et quand je le pourrais, je ne le ferais pas. Et pourquoi? Parce que les circonstances extérieures ne s'accommoderont pas à mes enfans, mais que mes enfans seront obligés de s'accommoder aux circonstances. Ils n'apprendront pas à ne point toucher de canif où il n'y en a point, mais ils l'apprendront quand il y en aura dix. Et je les exposerais de bon cœur aux suites de leur désobéissance, si j'étais sûr qu'ils n'en recevront qu'un petit mal. Mais s'ils se crevaient l'œil ou se coupaient la main! O trop sages amis des enfans, où en serions-nous alors? Les châtimens qui viennent de ma volonté, je les modère autant que je le veux, mais le



puis-je quant aux châtimens naturels? Alors que fais-je? Je défends qu'on touche le canif, et si on y met la main, je le reprends en donnant un coup. Quelque sensible que soit un coup sur la main, c'est cependant un châtiment bien plus doux que la plus légère coupure.

Par rapport aux menaces, je ne suis pas tout-à-fait de l'avis de M. Brechter, que je viens de lire sur ce sujet de l'éducation. La psychologie de Dieu, celle qu'il suit dans l'éducation de la race humaine, est un indice de celle que je dois suivre dans l'éducation de mes enfans. Mon fils sait qu'on ne doit point toucher de couteau aiguisé. L'autre jour, je trouvais mon canif tout ébrêché. J'allais m'emporter, mais je me suis retenu aussitôt. « Est-ce toi qui as gâté ce canif, » ai-je demandé d'un ton sérieux. — « Oui, papa. » — « Eh bien, » puisque tu dis la vérité, tu ne seras pas puni. Vois, » combien tu aurais pu être malheureux, tu as » manqué de te couper tout un doigt ou la moitié. » Si je l'avais pris sur le fait, je l'aurais fait châtier sans miséricorde. Mais comme ce qu'il y a de plus important pour moi, c'est que mon fils ne mente pas, ou en d'autres termes, comme la sincérité, l'amour de la vérité est la vertu des vertus, j'ai supprimé la punition dont j'avais menacé une pareille désobéissance. Les enfans ne mentent sans doute pas pour autre chose que pour s'éviter le châtiment. <sup>(1)</sup>

(<sup>1</sup>) Hélas ! les enfans mentent par d'autres causes que par crainte. Ils mentent par sympathie, par vanité, par désir de posséder les objets de leurs petites convoitises.



Epargner le châtiment vaut mieux que de les exposer à une tentation trop forte. Et je ne crains pas que les enfans en deviennent plus mauvais pour cela. On les attrape assez souvent à désobéir dans des cas où l'on a la triste occasion de mettre les menaces à exécution. Une punition sans menace préalable me semble une véritable cruauté. Et ne pas punir du tout ou punir arbitrairement, cela est, ou inutile ou dangereux.

J'ai reçu un billet, et, en le lisant, j'ai laissé voir que j'étais mécontent, je me suis levé à l'instant, je voulais répondre. « Tu te modéreras, mon trésor; » tu ferais mieux de ne pas répondre immédiatement, » m'a dit ma chère femme. Je me suis calmé tout de suite, et dans la réponse je n'ai rien laissé paraître de ma mauvaise humeur.

Une lettre de l'honnête Hebebrand, qui m'apprend la mort de Kramer. Voilà un poids qui m'est ôté de dessus le corps. Souvent l'étourdissement que me fait éprouver l'infortune d'une personne que j'aime, me rend inquiet de savoir si ce n'est pas de ma part, froideur, dureté, insensibilité. Mais je puis dire, sans me flatter, qu'un malheur léger, une petite incommodité d'un homme me fait déjà de la peine, et que lorsqu'une misère plus grande, qui m'opprime plus qu'elle ne m'attendrit, prend fin, un grand poids est levé de dessus mon cœur, et je remercie Dieu de la délivrance avec larmes, tandis que le spectacle même de cette misère n'avait pu m'en faire

Toutes les choses qui font mentir les hommes font aussi mentir les enfans.

(Note du Trad.)



verser. C'est ce que j'éprouve dans les maux de ma pauvre mère; quand on me les raconte, je puis pleurer et prier pour elle; quand je les vois moi-même, je demeure étourdi et muet.

Ma joue était enflammée et brûlante. Ma femme l'a tâtée et a trouvé le mal dangereux. Le docteur m'a visité, il craint pour moi une fistule de la gencive. Quelque sensible à la douleur que je sois, quelque répugnance que j'aie pour toute opération, au point que je n'ai jamais pu me résoudre à me faire arracher une dent, je puis pourtant le dire, je ne me suis point senti de crainte contre ce mal probable. Cette force me vient peut-être des douleurs que souffre ma mère. D'ailleurs, tout porté que je sois à l'impatience dans les commencemens d'une maladie, lorsque celle-ci est décidée et que je dois rester au lit ou à la maison, je deviens tranquille. Mes jours de maladie ont toujours été pour moi les plus paisibles et les plus heureux, mes véritables jours de repos, où j'ai joui mieux que jamais de moi-même et de mes amis, où j'ai même toujours été capable de faire quelque chose. J'attendrai donc ce que Dieu voudra de moi. Je ne m'inquiéterai pas du jour d'après. D'ailleurs moi et mes amis, nous aurions dû plutôt faire cette réflexion : que si j'étais plus chrétien que je ne suis, il ne devrait pas m'être difficile d'être malade, parce que je suis entouré de joies et de satisfactions de toutes les sortes, que ce que j'ai à souffrir ne peut nullement entrer en comparaison avec ces douceurs, et que de plus cela est bien loin d'être mesuré à ma capacité de souffrir. Je ne veux donc rien demander, ni rien repousser.



Ce dont j'ai le plus peur, c'est des maux de gorge et des opérations chirurgicales. Ce que j'ai souffert au temps de l'opération faite à Zimmermann, à Berlin, je ne puis le rendre. Au moment où j'écris ceci, je me souviens tout-à-coup de la prière d'une amie, qui me presse de demander à Dieu de la patience pour une pauvre affligée. Pourquoi m'est-il beaucoup plus aisé de prier pour celle-là, quoique ce ne soit pas avec toute la chaleur d'une ame fraternelle, que de prier pour ma pauvre mère ? Et cependant elle nous a dit ce soir, à mon frère et à moi : « Ah ! priez pour moi ! »

Mercredi et jeudi 13 et 14 janvier.

Je parlais avec ma femme de nos enfans. « J'ai » comme un pressentiment, lui ai-je dit, qu'ils ne » deviendront pas âgés, quoiqu'ils se portent si bien » maintenant. » J'ai été fort tranquillisé quand elle m'a répondu avec une résignation parfaite : « Qu'il » en soit ce que Dieu voudra. Dieu soit loué de ce » qu'ils existent maintenant. Ils n'ont pas reçu l'exis- » tence en vain. Ils sont à nous et à Dieu, ils peu- » vent vivre et mourir comme il le voudra. »

Ma mère était hors de son lit, tremblante d'angoisse, lorsque je lui ai souhaité le bonjour. Je n'ai rien pu lui dire, sinon ce verset de Klopstock :

Voici la droite de mon Libérateur,  
Quoique mon œil ne le voie pas !  
Loin, dans la vallée ténébreuse,  
Est mon Sauveur et sa lumière !



Oui, là haut Dieu me rencontrera,  
Là haut sa face me bénira.

Maintenant, maintenant, c'est le jour de l'épreuve,  
Maintenant, mon ame, sois ferme dans le combat.

J'ai attendu qu'on eût remplacé ma mère dans son lit. Quoique mon propre mal m'empêchât d'aider ce transport, et quoique ce triste spectacle oppressât mon cœur d'une douloureuse impatience, cependant je n'ai pas voulu m'en aller. C'est déjà une sorte de rafraîchissement pour les personnes souffrantes, que d'avoir un témoin de leur angoisse, quand même il ne leur donne ni secours, ni consolation directe.

Z. est venu. Nous avons eu une demi-heure bien douce. Nous avons parlé de la simplicité du christianisme pratique. Tout est amour. Une sage piété, un renoncement sage, ne sont qu'amour. Dieu n'est, l'homme doit n'être qu'amour. Tout renoncement dont le but n'est pas la bonté envers les autres, qui ne se rapporte pas à cette bonté, n'est que la pédanterie de la vertu, un cadavre sans esprit. « Quand je livrerais mon corps pour être brûlé, si je n'avais pas la charité, je ne serais rien. » C'est là mon idée favorite, celle que je voudrais rendre tout-à-fait pratique et palpable pour moi-même, pour tous mes auditeurs, pour tous les lecteurs de mes écrits, pour tous mes amis, ensorte qu'il devînt impossible de disputer là dessus. Ceci à l'occasion de quelques bonnes ames inquiètes, qui s'imaginent honorer Dieu et le réjouir, en s'imposant des abstinences et des austérités corporelles, sans que l'amour les vivifie et sans les accomplir dans le but raisonnable de pui-



ser des forces afin de devenir capable de se sacrifier soi-même pour l'amour d'autrui. On les voit quelquefois pleurer des heures et se tourmenter, et supplier avec tremblement et gémissement, la miséricorde divine de leur pardonner, parce qu'ils n'ont pas absolument observé ces préceptes fabriqués. Est-ce là le véritable esprit filial et évangélique? la libre connaissance de la vérité? Il y a eu un temps, un temps court il est vrai, où je pensais aussi servilement, mais à présent je sais quelque chose de cette parole : « Où est l'Esprit du Seigneur, là est la liberté. »

Pfenninger est venu, ma joue était considérablement désenflée, et la douleur passée. La joie brillait dans ses yeux quand je la lui ai fait tâter en appuyant sa main dessus. Le moment qui suit la douleur est pour moi, non seulement un soulagement, mais aussi une volupté. Nous avons parlé de la manière d'instruire les enfans en religion. Il faut, sans les contraindre, de l'air le plus serein et le plus naturel, leur raconter de Dieu et de Christ, tout ce qui peut éveiller l'amour et la confiance, leur peindre le Sauveur, le leur rendre sensible, le leur montrer tantôt sur les chemins, tantôt entouré des malheureux qu'il avait secourus, tantôt avec ses disciples dans leurs doux et intimes entretiens, tantôt condescendant à converser avec une femme vulgaire, tantôt multipliant le pain à ceux qui avaient faim, tantôt recevant et bénissant les petits enfans. Peu de leçons, beaucoup d'histoires, beaucoup de ce qui éveille, attire le sentiment moral, le fait sympathiser avec le nôtre. Bon Dieu! combien cela vau-



drait mieux qu'une sèche dogmatique ! Nous en sommes venus à une humeur presque intolérante contre tous les catéchismes, il y manque toujours ce qu'il y a de plus essentiel, l'attrait moral des histoires sensibles.

Ma sœur m'est venue dire qu'elle remarquait un notable changement dans l'état de notre mère. J'y ai été, je l'ai trouvé aussi. Je lui ai demandé si elle sentait de la douleur. « Non, plus, » a-t-elle dit. Je me suis senti comme vivifié à cette parole. Elle nous a paru si décomposée que tout nous fait présumer une délivrance prochaine. Alors mon cœur s'est trouvé ouvert à la prière. Que Dieu veuille, par les douleurs de ces derniers jours, purifier son ame de tout ce qu'il y peut rester de choses mondaines, et qu'il veuille la remplir d'un amour céleste pour la simplicité de la foi. Elle nous a tous engagés à nous reposer. Nous devions la laisser dormir. « Que Dieu vous garde et vous bénisse. Je me tiendrai seule auprès de lui. » Un peu plus tard elle s'est éveillée. Je lui ai récité lentement quelques passages de l'Ecriture. Elle n'a pas paru y faire grande attention. Elle respirait péniblement. Elle s'est écriée : « De l'air, de l'air ! » J'ai vu sa fin proche, je l'ai annoncé à mon père, à mes frères et sœurs. J'ai prié. Elle a voulu se lever. « Ce n'est pas encore la mort, » a-t-elle dit. Mon pauvre vieux père pleurait tout haut comme un enfant. Nous l'avons remise dans son lit très enflée. J'ai renvoyé les autres et passé une partie de la nuit auprès d'elle avec mon frère.



Vendredi 15 janvier.

Hélas, probablement le dernier jour de ma mère. Avec cette pensée je me suis levé du lit où je m'étais jeté, et j'ai commencé à prier tout haut, mais elle n'a pas paru y prendre garde.

Dans la journée elle disait quelquefois : « N'abandonnez pas H. Oubliez toutes ses fautes, toutes, ne lui reprochez rien ! »

Vers midi nous avons cru voir arriver le dernier moment de notre mère bien-aimée. J'ai prié avec larmes, non pas cependant comme je l'ai fait dans des occasions bien moins pressantes. Mon frère a prié en disant la prière pour un mourant. Alors j'ai prié un peu plus cordialement, bien loin, hélas ! cependant, de la prière filiale de la foi...

Je suis retourné vers ma mère ; elle était hors de son lit, demi-vivante, demi-morte. Elle n'a pas reconnu Pfenninger. Nous avons tous deux senti l'impossibilité d'une action morale sur un être arrivé à un tel degré de maladie et de souffrance. Ce qu'il voit, ce qu'il entend, ne lui fait guère plus d'impression qu'à un mort.

A souper, j'ai raconté un entretien que j'ai eu avec un honnête Wurtembergeois. « J'ai tant eu d'épreuves, m'a-t-il dit. Un de mes enfans s'est tué en tombant du poêle, un autre s'est coupé profondément avec une hache, à moi-même un chariot m'est passé dessus. » Il a ajouté (ô combien a battu, combien s'est humilié mon cœur si incrédule, si paresseux à la prière) : « J'ai eu un



» fils si méchant qu'il était plus dur que ce poêle,  
» et qu'il ne m'avait jamais souhaité le bonjour,  
» mais j'ai ardemment supplié Dieu de m'accorder  
» sa conversion, et maintenant c'est l'être le meilleur,  
» le plus obéissant, le plus doux, le plus affectueux  
» qu'on puisse trouver, un cœur et une  
» ame avec moi. »

J'ai reçu un billet de la pieuse veuve G. Elle demande la continuation du Journal secret (*Geheimes Tagebuch*). J'avoue que depuis que j'écris un journal, quoique fort interrompu, il m'est déjà plusieurs fois venu à la pensée que ce n'était pas un travail tout-à-fait infructueux. Je me le suis dit, je suis assuré pour ma part que je n'ai point en ceci de tentation de déloyauté, et que j'y consignerai, tant qu'elles pourront être utiles aux autres, mes fautes et mes faiblesses, sans répugnance, et même, je puis le dire, plus volontiers que le bien. Cependant je veux encore réfléchir là dessus.

Nous lûmes le cantique pour les malades. Mon père parla encore chrétiennement et du fond du cœur, avec ma mère; il versa d'abondantes larmes. Je demeurai seul un peu après les autres. Il semblait que nous n'eussions pas de changement à attendre avant vingt-quatre heures. Un peu après, ma mère a appelé dans l'angoisse de ses douleurs, mais sans être bien à elle-même. Elle ne paraissait rien entendre des prières qu'on faisait pour elle. Elle a voulu qu'on la levât, hélas! plaise à Dieu que ce soit pour la dernière fois, puis elle a eu une demi-heure de sommeil tranquille, et j'ai pu prier pour elle avec un cœur moins serré.



Samedi 16 janvier.

Jour de la mort de ma mère.

Hélas, que de choses à penser, et combien peu je suis capable de penser ! Le dernier des hommes pourrait me faire honte. Mais je ne suis pourtant pas coupable de la confusion qui m'entoure.

A quatre heures, la servante est venue. Elle pensait qu'un changement s'approchait. Je me suis levé précipitamment, ma femme était bouleversée ; j'ai vu celle par qui Dieu m'a mis au monde, respirant péniblement, les yeux obscurcis, et j'ai appelé sur elle la miséricorde divine. Ma sœur aînée priait ; j'ai été appeler mon père, j'ai prié, j'ai pensé à ce que j'aurais pu être de plus pour elle, ... j'ai prié plus ardemment, ... je me suis penché sur elle, j'ai articulé lentement, aussi distinctement que mes larmes me le permettaient, les promesses si consolantes de Dieu à son âme qui s'envolait, et, ... vers cinq heures et demie, le corps est demeuré sans vie devant nous. Ce que j'ai dit à ceux qui nous entouraient, je n'en sais rien, je crois seulement que j'ai cherché à imprimer puissamment en eux le sentiment de leur mortalité et de leur immortalité. J'ai lu ce qui pouvait s'appliquer à nous des Cantiques d'adieu d'un mourant... Nous nous sommes séparés. On l'a revêtue de son linceul. J'ai été à ma femme, puis à mon père. Je n'avais pas le temps de penser à moi. Mon bien-aimé père était ma première occupation.



Nous étions ma femme et moi auprès de notre petit garçon malade. « Oui, nous sommes-nous répété, dans chaque moment particulier, nous voulons agir comme nous désirerions d'avoir agi au moment de la mort; nous voulons faire chaque chose aussi bien que si nous n'en avions point d'autre à faire, et aussi bien que si c'était la dernière que nous fissions. »

Au moment où j'allais dîner, ma femme m'a dit que notre petit garçon commençait à être malade tout de bon. Il était réellement fort pâle. Mais je puis dire que je me sens si reconnaissant de ce que Dieu a ôté de dessus mon cœur le fardeau des souffrances de ma pauvre mère, que je n'ai pas été fort affecté. Notre enfant est entre les mains de Dieu.

En allant vers le peintre qui faisait le portrait de ma mère, endormie dans son cercueil avec la tranquille paix d'un racheté qui a vaincu, je n'ai pu m'empêcher de lui dire : « Si je ne croyais pas à la résurrection de Jésus, je ne pourrais pas croire à l'immortalité. Le premier homme qui ait annoncé et promis à la race humaine la résurrection, une vie physique dans un corps renouvelé, celui-là a été mort aussi certainement que ma mère l'est maintenant dans son cercueil, et celui-là est ressuscité. Par là sont tranchés une fois pour toutes ces raisonnemens métaphysiques, qui, contre toute expérience, parlent d'une vie sans un corps, d'une ame uniquement comme d'une ame, et qui séparent toujours ce que Dieu a uni pour toujours. Par là est présenté aux yeux le fait, l'expérience, la résurrection d'un mort. Aussi quand on ne con-



sidérerait que ce seul côté, quelle reconnaissance ne mérite pas celui qui fut le premier héraut, la première preuve de l'immortalité, non de l'ame seulement, mais de l'homme, de l'homme ! »

Mon petit garçon m'a prié de lui faire voir sa grand maman ; je l'y ai porté, il l'a observée attentivement, sans dire un mot.... Je craignais de lui parler, de peur qu'il ne répétât mes paroles sans les comprendre, enfin je lui ai dit : « Voilà un corps » sans esprit, c'est pourquoi on dit qu'il est mort. » Ce qui animait ce corps, quoiqu'on ne le voie pas avec les yeux, c'est l'esprit. » — « Et où est l'esprit, » a-t-il demandé ? — « Auprès du bon Dieu, d'où il était venu. »

Je me croyais délivré de l'impression douloureuse de toute souffrance, et assez fort pour porter les misères des autres et les miennes, puisque Dieu a bien voulu guérir la misère de ma pauvre mère. Mais hélas ! les maux de M<sup>me</sup> S. réclament la compassion de tout le monde, ils sont encore plus intenses que ceux de ma mère. Ah ! mon Dieu, mon Père, dont la bonté est inexprimable, donne-moi un cœur vraiment noble, pur, humain, plein d'amour, qui soit aussi touché des misères d'autrui que des siennes propres, et qui soit aussi porté à demander aide et soulagement pour les autres que pour soi ! Il y a encore dans mon cœur un levain qui comprime si souvent la félicité d'un amour pur et fraternel. Est-ce paresse, vanité, trop hautes imaginations de moi-même ? qu'est-ce en un mot, qui retient si souvent mon amour dans des liens ?



Nous avons parlé de l'heureuse simplicité qu'il y a à se soumettre à la volonté de Dieu, manifestée par toutes les choses qui nous arrivent, et à s'y accommoder par amour pour lui. Plus nous obéissons, plus nous régnons, non seulement là haut, mais déjà ici-bas. Nulle vie n'est plus tranquille, plus visiblement bénie, que cette vie enfantine, simple, active, empressée, qui se dirige d'après tous les signes de la Providence divine. C'est ce qu'avec l'aide de Dieu, je me propose de mieux exposer une autre fois.

Pfenninger est venu. Nous avons parlé de la santé que l'amour rend à l'ame. La miséricorde est moins que l'amour. Les miséricordieux obtiendront miséricorde. Ceux qui aiment seront aimés. Ce dont je suis le plus sûr dans ce monde, c'est que l'amour est ce qu'il y a de plus essentiel dans la nature humaine. L'amour ne peut jamais nous lasser, jamais éveiller la répugnance et le dégoût. Aimer, c'est vouloir la joie des autres; et la vouloir, c'est posséder pour soi le moyen immédiat de la plus pure des joies. Tout amour dont on peut se repentir, doit avoir été mêlé d'amour-propre et d'égoïsme, lors même que nous ne nous en sommes pas rendu compte. Toute connaissance qui se rapporte à des paroles, toute prière de paroles, toute image, tout symbole, ne sont que des échafaudages jetés sur l'ame, des choses de temps et de lieu. L'amour est sentiment et vie, non pas mot et image. Tous les échafaudages, tous les signes doivent périr. L'amour seul demeure. Autant nous emporterons d'amour dans l'éternité, autant nous y emporterons de féli-



citée; la foi n'a de valeur qu'autant qu'elle produit moralement l'amour, comme moyen seulement et non comme but. La foi n'agit que d'une manière morale, et qu'est-ce que la foi que l'Évangile demande? La représentation de l'amour de Dieu. « Nous avons cru et nous avons connu l'amour que Dieu a pour nous. Comme Dieu nous a aimés, nous devons aussi nous aimer les uns les autres. » *Dieu est amour*, c'est ce que nous devons croire, et alors nous pourrions devenir, nous deviendrons amour comme lui; nous pourrions donner comme il donne, pardonner comme il a pardonné.

Puis nous avons parlé de notre chère mère.

Dimanche 17 janvier.

Je m'éveillais à peine qu'on m'a fait appeler auprès de ma tante. Je l'ai trouvée faible et désolée. J'ai prié avec elle en disant la *Confession des péchés*, que j'avais préparée hier. Quand on ne peut pas parler à cœur tout ouvert aux malades, liberté extrêmement rare, je trouve un grand avantage à se servir de cantiques ou de prières. Sans s'exposer à perdre leur confiance, on leur dit ainsi ce qu'on n'oserait dire autrement, si l'on a seulement la précaution de commencer par le général, pour arriver ensuite aux circonstances spéciales.

Pfenninger est venu, il m'a demandé comment je me sentais le cœur disposé. Je ne le sais pas bien moi-même. Fort tranquille par rapport aux souffrances dont ma mère est maintenant délivrée, mais



pas sans inquiétude d'ailleurs. Nous sommes allés dans la chambre de ma mère. Nous avons soulevé le linceul, j'ai touché.... le front glacé. Nous avons déploré le peu d'influence qu'ont les pensées et les sentimens les plus graves, comparés à ce que produit une vue pareille. Ce corps, dans lequel le mien a commencé de vivre, le voilà maintenant raide, froid, inanimé, devant mes yeux. Qu'est-ce que mon œil qui le contemple, qu'est-ce que cet œil immobile qui ne voit plus, qu'est-ce que la vie et la mort? Toutes ces choses m'ont pénétré, je suis retourné dans la chambre de ma femme, je me suis assis près d'elle, plein de méditation et de sentimens de douce prière. Mon père m'a fait appeler pour lire un sermon à lui et à mon beau-frère. Quelque jouissance que je trouvasse à cette heure paisible, quelque près de Dieu que je me sentisse dans cette prière de cœur et ce bienheureux ravissement, je me suis pourtant levé au bout de peu de momens. C'est depuis quelque temps mon étude, je cherche à suivre chaque appel de la Providence, aussi volontiers, aussi enfantinement que si c'était la voix même de Dieu. J'ai cherché dans mes sermons ce qui pourrait nous convenir, et je suis tombé sur ce texte : *Veillez, car vous ne savez ni le jour ni l'heure où le Fils de l'homme viendra*. J'ai lu le sermon, et mon cœur battait... Combien peu je veille, combien je suis endormi! Combien j'ai à trembler devant mon Dieu! combien de fois ne me trouve-t-il pas hors des affaires de son royaume!

Une amie est venue voir ma femme. Nous avons parlé de ce que j'ai senti pendant la maladie de ma



mère et auprès de son lit de mort. Elle ne pouvait comprendre comment j'ai supporté la vue de cette mort et celle de mes meilleurs amis. J'ai dit : « Bien plus facilement la vue de la mort que la mort sans la vue. L'imagination fait toujours les choses plus terribles que la nature. Celle-ci présente toujours tant de circonstances qui occupent, qui modèrent, qui distraient la sensibilité, que j'ai toujours pu me retenir de pleurer, et que bien souvent je ne pouvais pas pleurer du tout, quand même tout fondait en larmes autour de moi. Mais quand je suis seul, tous les regrets de l'affection, toute la mélancolie des souvenirs s'éveillent en moi. Si je m'assieds solitaire avec ces impressions, elles me remplissent le cœur, et bientôt je ne puis plus supporter les pensées de la mort de ma mère, de son absence, de ce qu'elle demeure invisible pour moi... A la mort de Félix Hess, il me semblait que mon cœur se fondait, et cependant il me restait son frère... Il me manquait à droite et à gauche ; sa perte m'était presque insupportable. Mais quand j'ai perdu son frère aussi, je suis demeuré étourdi. Nos sentimens même ne sont pas en notre puissance.

A souper il ne s'est rien dit de supportable. Mes pensées étaient avec ma mère. N'a-t-elle pas à se plaindre de moi devant le souverain juge ou devant les saints anges ? me demandais-je...

En me couchant, mon petit garçon qui était éveillé, m'a dit : « Papa, savez-vous à quoi je pense ? Je pensais à tout le bien que ma grand-maman m'a fait. » Je me suis réjoui et je l'ai béni.



Lundi 18 janvier.

Jour de l'enterrement de ma mère.

En m'éveillant, j'ai été saisi de la pensée de mon frère absent, qui seulement à cette heure recevait la nouvelle de cette mort. J'ai pensé aux larmes amères qu'il verse, ma faculté de sentir s'est ranimée et j'ai prié pour lui et pour moi.

J'ai été à mon père. Quel jour cruel pour lui ! J'ai voulu lui persuader de rester à la maison, le temps a si mauvaise apparence. Il n'a pas voulu en entendre parler. Nous avons prié ensemble ; ensuite j'ai été voir le cercueil. J'ai soulevé le linceul et versé une larme filiale.

Un moment après je suis rentré dans ma chambre. Que j'ai été attendri du joli groupe qui s'est montré à moi ! Ma femme était dans son lit, d'un côté le petit Henri, de l'autre, dans son fauteuil d'enfant, la petite Annette. Elle leur donnait la soupe à tous deux. Vite j'ai pris mon crayon, et en deux traits j'ai esquisé cette scène de famille. « Tu en oublies un », a dit ma femme en souriant. Il nous appartient pourtant, et il a part à nos joies. » Dieu vous bénisse, mes bien-aimés, que le Dieu qui donne toutes les joies vous bénisse ! De pareilles scènes sont presque trop douces pour en garder le souvenir, surtout quand elles tombent sur des jours marqués dans notre vie par de telles circonstances.

J'aurais voulu recommander un livre à ma tante malade. Qu'il est difficile de trouver ce qui convient



aux malades. Il faudrait prendre tout ce qu'on veut leur dire sur le fait, se l'essayer à soi-même sur un lit de douleur !

Un billet d'un relieur m'a donné un mouvement d'impatience. Ne pouvait-il attendre à un autre jour ? disais-je en l'ouvrant. J'ai été bien honteux, ce n'était qu'une excuse de ne pouvoir assister aux funérailles.

On a ouvert le cercueil. Je suis descendu. Elle n'était point décomposée, les traits de son visage plus beaux, plus distincts que je ne les avais jamais remarqués. J'ai encore posé ma main sur ce front refroidi. Mon frère était à côté de moi, les yeux mouillés, ma sœur aînée pleurait. On a fermé le cercueil, les autres s'en sont allés ; on a enfoncé les clous ; je me suis penché dessus, et j'ai remercié Dieu avec larmes pour tout le bien qu'il m'a fait par cette mère qui se repose maintenant. Ah ! combien mieux j'aurais pu le lui rendre !... Pardonne, Dieu de miséricorde, et fais ce que je ne puis plus faire. Pardonne, elle a aussi pardonné. Voilà ma première pensée ; la seconde a été : Quand vissera-t-on mon cercueil ? quand ma femme, mes amis, mes frères et sœurs l'entoureront-ils ? que serai-je, et où serai-je alors ?

Je me suis rendu dans la réunion des amis de deuil, mais on y parlait des choses les plus indifférentes. Triste, j'ai descendu l'escalier et je me suis tenu devant la maison. On a apporté le corps, j'aurais pleuré de regret de ne pouvoir pleurer d'attendrissement. Mais l'étourdissement en était la cause.



J'ai cherché à me distraire le moins possible. A l'église et au retour, j'ai prié de mon mieux.

A souper, on a parlé de la maladie de ma mère, de la mort, du jugement. La même pensée me revenait toujours. Nous mourrons tous, les uns subitement, les autres d'une maladie, les uns avant, les autres après moi... J'allais d'un œil à l'autre : celui-ci ne verra plus, celui-là ne sera plus vu. O Dieu ! ouvre mes yeux pour voir ce que je suis et ce que je deviendrai.

Mardi 19 janvier.

Premier matin depuis que ma mère n'est plus dans la maison. Des pensées de tendresse pour celle qui n'est plus là, des reproches envers moi-même qui ai tant manqué à son égard, de bonnes résolutions envers ce qui me reste d'elle, mes frères et sœurs, mon bon vieux père, un recours à la miséricorde divine, à Jésus-Christ le Seigneur des vivans, pour qu'au dernier jour il fasse retrouver dans l'assemblée de ses créatures son esprit sans tache : voilà ce que le public, ce que mes amis du moins, étaient en droit d'attendre d'un homme qui prêche au monde et à sa patrie en prose et en vers, et qui n'est jamais fatigué de moraliser. Mais s'ils l'ont attendu, ils ont été cruellement trompés.

Ce premier matin sans mère, je me suis trouvé sans aucun sentiment, fatigué, comme un morceau de chair sans ame, dur comme une pierre, ne pouvant m'arracher au sommeil. Petit à petit je me suis un peu remis, et je suis allé à mon travail. Presque



tout le jour, des affaires d'économie domestique, qui ne m'ont pas laissé le temps de penser.

Mercredi 20 janvier.

Une pensée sur la vie et la mort de ma mère.... J'ai senti combien ma vie ne tient qu'à un cheveu. J'ai cherché à élever mon cœur à Dieu, mais ce cœur trop oppressé, trop distrait, ne l'a pas trouvé. Il a fallu me lever et poursuivre mon travail avec répugnance, mais il le faut.

J'ai lu un billet d'une amie. Dieu sait combien mon cœur souffre quand je suis loué de mes mérites, même avec la meilleure intention, car si tout le bien qu'on dit de moi était vrai, pourquoi ne dirait-on pas aussi le mal, quand mon caractère ouvert doit rendre mes défauts frappants pour tous mes amis? Si l'on ne veut pas le dire, pourquoi la conscience que l'on en a, ne modifie-t-elle pas la belle description qu'on fait de mon caractère?

J'ai cherché à mettre de l'ordre autour de moi, parmi mes livres et mes papiers. Combien de fois n'ai-je pas dû m'exciter par cette pensée : Il faut que cela soit fait. Je ne puis faire de plus grande œuvre de charité que celle-là, non seulement par le plaisir que je fais à ma femme, si soigneuse, ni même par l'obligation de ne pas rendre désobligeance pour leur obligeance, ou négligence pour leur oubli, à ceux qui ne me redemandent pas les livres qu'ils m'ont prêtés, mais à cause de la perte de temps et de la mauvaise humeur qu'il y a à chercher continuellement. La mauvaise humeur est le plus dange-



reux poison de la charité... Mais la vue de ces tiroirs renversés, de ces fauteuils, de ces commodes chargées, appelait bien vite la mauvaise humeur. Mon aide chérie m'a encouragée.

L. Z. est venu. J'ai été un peu embarrassé d'abord, parce que j'étais occupé à mettre de l'ordre parmi mes livres et mes papiers, et que je ne savais où lui trouver une chaise, mais je me suis remis et nous avons passé une demi-heure bienheureuse. Nous avons parlé de la religion mêlée à tout. Je voudrais bien qu'on me montrât une occasion quelconque où l'amour ne sût s'insinuer ! Qu'elle serait sèche, sans ame, morte, l'affaire à laquelle la toute puissante charité ne pourrait donner la chaleur et la vie ! Je voudrais pouvoir conserver les idées qui me viennent dans une conversation paisible avec des amis qui aiment la vérité, elles m'arrivent bien plus heureusement que dans une méditation solitaire.... Une pensée qui m'est apparue ce soir en pleine lumière, est celle-ci (chaque homme ne devrait-il pas consigner le jour de naissance de ses meilleures pensées ?) : La bonté, la salubrité, l'intégrité d'un système de christianisme, doit pouvoir se déterminer de trois manières. Premièrement, le système entier doit être parfaitement approprié à l'esprit entier de la révélation divine. L'ensemble et chaque détail de cette révélation doivent naturellement se rapporter à l'ensemble des notions qu'on nomme la religion. Cette religion doit être non seulement absolue et exclusive, mais de plus proportionnée aux représentations les plus diversifiées en apparence des auteurs différens que Dieu avait choisis. La parole et l'es-



prit, l'exemple et la vie de Christ, doivent à l'envi trouver leur place dans ces idées. En second lieu, elle doit marcher parallèlement aux mobiles et aux sentimens les plus nobles, les plus purs, les plus élevés qui puissent animer un cœur d'homme; une ame en état de santé, le meilleur cœur d'homme sur la terre doit être son type. Enfin, elle doit être susceptible de s'approprier à toutes les circonstances dans lesquelles nous pourrions nous rencontrer. Elle ne doit pas vouloir changer la nature des choses, mais nous rendre capables d'être paisibles, satisfaits, heureux, avec les choses comme elles sont. Elle doit s'appliquer à tous les hommes, à tous les lieux, à tous les temps, sous toutes les faces; elle doit pouvoir se montrer efficace, qu'il soit question d'agir ou de souffrir. Rien ne doit être exclu de son cercle. Cette pensée n'est pas encore mûrie, mais elle me ravit; ma religion a cela.

Le *Miroir d'or*, de Wieland, était sur le pupitre. Pfenninger était à moitié ensorcelé du but idéal d'un peuple heureux, qu'il y a trouvé. Il m'a fait part de plusieurs des idées qui s'y trouvent; elles m'ont beaucoup plu. Je le lirai dès que j'en aurai le temps. De tels ouvrages écrits avec ce goût, cette connaissance du cœur et des hommes, cette naïveté, sont certainement une excellente pâture pour l'ame humaine. Quelque peu que je sois content de Wieland, non parce qu'il est gai, mais parce qu'il est quelquefois trop libre et qu'il offense les bonnes mœurs, je ne lis pourtant rien de lui sans utilité. Oui, je l'avouerai, et même je le dirais publiquement, si je ne prévoyais que les uns par faiblesse, les autres par



un mouvement de fausse dévotion, ceux entre autres qui nomment Wieland un fils illégitime de l'hypocrisie et de l'exaltation, n'en fissent un mauvais usage : je l'avouerai, j'ai retiré moins de profit moral de beaucoup de livres appelés livres d'édification que de quelques passages de ses écrits. Et cela sans rien dire de la formation du goût, qui a une si grande influence sur la moralité. Il est vrai qu'il est bien choquant pour un cœur non perverti, d'en venir à des passages qu'on ne peut lire haut, ni entendre lire sans rougir. Ce qui sert de véhicule du bien, est souvent d'une influence plus active que le remède lui-même. C'est précisément comme si l'on enveloppait une médecine amère d'un doux poison. Cependant Pfenninger m'a dit que dans ce dernier morceau, sa manière était incomparablement meilleure et plus utile qu'ailleurs.

Jeudi 28 janvier.

Il m'a été presque impossible de poursuivre mon journal ces jours-ci. En le reprenant, je trouve que la seule interruption me l'a rendu plus difficile. Que de choses bonnes nous finissons par délaissier, seulement parce que nous les avons négligées quelque temps !

M<sup>me</sup> N. est venue pour me parler de son fils. Elle était craintive, du moins elle s'en donnait l'air. Je ne me sens jamais plus offensé que lorsqu'on a peur de moi. Plus on met de confiance en moi, moins on me supplie, plus j'aide vite et volontiers. Je voudrais pouvoir une fois me bien expliquer là dessus. Ceci



est fort essentiel sous le rapport de la religion. Toute méfiance, toute crainte est une offense pour mon cœur. Dieu est plus grand que mon cœur. Cette observation devrait me rendre impossible la moindre défiance envers Dieu, le créateur, le père de mon cœur. Cette vérité est pour moi la plus certaine, la plus consolante, la plus claire que je puisse embrasser. Il me semble que je ne puis pas offenser Dieu par un sentiment plus en désaccord avec la manière dont sa parole s'exprime, que par la méfiance. Notre foi en Dieu croîtra en proportion de notre foi en notre propre cœur.

Samedi 30 janvier 1772.

Je m'étais éveillé le jour d'auparavant avec quelques bonnes pensées sur ce qui me manque et que je voudrais acquérir, moi qui dois montrer le chemin à tant d'ames. Mais dans la suite de la journée, que d'occasions de rougir ! Je l'ai déjà dit, je voudrais pouvoir faire une collection de dessins qui me rappelassent d'un trait les situations les plus importantes de ma vie, ces positions compliquées que la parole a peine à reproduire. Ce serait pour moi le plus efficace des moyens d'amélioration.

En me levant ce matin, ma petite Annette voulait s'élancer pour venir à moi. Je me suis fait violence pour ne pas la prendre dans son lit, je voulais écrire dans ce journal. Mais bientôt je n'ai plus pu y tenir, je l'ai prise dans mes bras et portée à sa mère. Ma femme souffrait. Nous avons parlé un moment, puis quelques bagatelles m'ayant impa-



tienté, elle l'a remarqué et m'a tendu la main en silence : « Je veux être bon, » lui ai-je dit, et aussitôt je me suis calmé.

J'ai été voir M<sup>me</sup>... Elle a pleuré de ce qui lui manque en foi agissante, en sentiment d'amour, en impression de la présence de Dieu, elle s'est plaint de sa langueur dans la prière, elle avait autrefois prié avec plus de cœur. Cependant elle a fait des progrès dans le sentiment de la liberté filiale, elle a déposé bien des préjugés et des petitesse. Sûrement cette ame est bien meilleure qu'elle ne pense l'être ; pourtant, si elle pouvait tout rapporter à un seul point, l'amour des hommes par la foi en Dieu, et ne pas faire de la religion et de la vertu comme deux choses séparées, elle serait bien plus tranquille, plus simple, plus joyeuse. Je le lui disais : « Quelque nombreuses, quelque humiliantes que soient mes transgressions de tous les jours, je crois pourtant avoir quelque peu appris à simplifier tous mes devoirs, je me crois mieux disposé à m'offrir à Dieu dans les hommes, avec une pleine confiance qu'il ne m'abandonnera pas à la fin, à mesurer Dieu d'après mon propre cœur, à diriger mes pensées d'après les preuves innombrables de la bonté divine, surtout envers moi, et, d'après ce que j'ai devant les yeux, à conclure ce que je puis attendre d'un Dieu tel que le mien, à éloigner comme un préjugé l'idée que mille et dix mille fautes m'en feront moins aimer, à me le représenter toujours comme disposé à pardonner, et comme assez puissant pour le faire, lui qui nous a mis devant les yeux par Jésus-Christ, cette puissance et cette volonté d'effacer toutes les mau-



vaies suites du péché, et de remettre parfaitement en ordre ce que nos passions ont mis en désordre. Puis donc que M<sup>me</sup>... peut pardonner à ceux qui l'ont offensée, ne peut-elle sentir que Celui qui l'en a rendue capable, et qui lui a donné l'amour qu'elle possède, est capable aussi de lui pardonner?

...Nous avons parlé de M. S... Je ne veux rien dire ici sur son cœur. Il y a une différence entre l'hypocrisie, et l'habitude de parler religion sans y mettre un vrai sentiment. Mais ceci est déjà mauvais, et c'est le chemin qui touche à celui de l'hypocrisie.

Je me suis remis au travail de mon sermon. Mon texte est II Corint. v, 1-9. Comme il parlerait, comme il toucherait, comme il élèverait l'ame, celui qui connaîtrait et qui sentirait la portée de ces paroles : » Nous savons que si notre demeure terrestre » dans cette tente est détruite, nous avons dans le » Ciel un édifice qui vient de Dieu, une maison éternelle qui n'a point été bâtie par la main des » hommes. »

Dimanche.

Mon imagination m'a inquiété de songes pénibles. Il me semblait que je venais d'expirer, mais que cependant j'entendais encore confusément les assistans dire autour de moi : Il est mort. Alors un violent frisson a secoué les fibres de mon cœur, il m'a semblé que je voulais encore joindre mes mains et que je ne le pouvais plus. Je me suis éveillé avec un battement de cœur, et j'ai cherché à me calmer. Je



ne voulais pas bouger, je voulais me rendormir afin d'avoir le retour de mon rêve ou sa continuation, comme j'ai souvent observé qu'il m'arrive, quand je ne me suis pas remué. Mais je désirais trop vivement un mot qui me tranquillisât de la part de ma chère femme. Le sommeil est revenu, et je me suis remis à rêver, mais de microscope. A mon réveil, je ne pouvais chasser ces deux songes de ma tête, je rassemblais des verres en pensée, et je me serais perdu dans ces idées d'expériences, si la pensée de ma mort ne m'avait pas toujours serré de près. Et quand j'en serai là, me disais-je, quand ce dernier frisson pénétrera mon corps et mon cœur, quand je viendrai à me souvenir de ce que j'ai négligé, soit des dons de ma nature, soit des nombreux appels de Dieu ! Je me suis comme de nouveau réveillé devant Dieu, résolu à préférer sa cause et celle de la religion à toute autre, à la laisser avant toute autre pénétrer mon cœur, j'ai demandé à Dieu de nouvelles forces, un sérieux plus entier, une pleine droiture, la sagesse, le courage, la bénédiction.

J'ai été à l'église. Ces paroles prononcées avec force : « Il n'y a rien de caché qui ne doive venir à la lumière, » n'ont pas été sans action sur mon âme. J'ai d'ailleurs été passablement attentif.

Fin du mois.

Voilà donc ce mois, si important pour moi, passé ! Que de douleurs ! que de délivrances ! que de faiblesses ! que de grâces ! Qu'ai-je récolté de tout cela ? Une impression plus présente de la mort, dont chaque



jour me rapproche , plus de repos, de liberté d'ame, une disposition plus filiale envers Dieu. Mais je suis encore trop sensuel, trop paresseux, trop attaché à mon sens, trop adonné au commode. Je m'abandonne trop souvent à l'humeur et aux boutades; souvent par complaisance, par faiblesse, par vanité, par amour de mes aises, je laisse mon caractère et mes principes dans une ombre douteuse. Je suis bien loin de ce qu'avec mes circonstances, mes facultés et mes forces, je pourrais réellement devenir. Le moi est encore trop vivant, ou en d'autres termes, ma charité n'est pas encore assez pure, assez cordiale, assez active, assez patiente, assez universelle; je n'oserais ni laisser voir toutes mes pensées et mes sentimens, ni laisser entendre toutes mes paroles; presque toutes les nuits je tremble encore devant moi et mon cœur, quand, loin du bruit étourdissant du jour, je me juge devant Celui qui sait tout. Je ne suis parfaitement content d'aucun jour de cette année; et cependant ce que je demande de moi, ce n'est point une perfection idéale et impossible. Je sais ce que je puis attendre de la nature humaine et de moi entre autres. Ce n'est pas des livres que je l'ai appris, mais de ma propre expérience, Dieu soit loué! Si je connais la vraie charité, je connais aussi la charité *cadavre*, le mécanisme de la vertu. Je sais que nos sentimens ne peuvent toujours avoir le même degré de vie et de force. Mais ne pas vouloir faire place aux sentimens plus forts, plus nobles, plus humains, chercher à les éconduire de son cœur, s'efforcer de penser plus selon la chair, de prendre une allure qui lui soit plus agréable, quand nous



sommes sollicités à agir plus noblement, — hélas ! comment puis-je me cacher que cela n'est pas droit, et qu'il n'y a rien à répondre là dessus ?

Non ! je ne puis pas trop me le répéter. Je dois m'appliquer à m'approcher de Dieu, à me tenir à lui plus immédiatement. Je dois chercher à fortifier et à vivifier ma foi en lui et en sa Providence, par une attention redoublée à ses œuvres, à ses directions, à sa parole révélée. Mais l'attention exige le calme, et par la prière le calme est rendu solennel, il excite l'attention. Je dois devenir plus calme, plus paisible. Je le suis déjà un peu plus, par la grâce de Dieu, mais pas encore assez. Plus je croirai en Dieu, plus je verrai l'invisible par la raison et par le sens de la vérité, plus je le connaîtrai par le sentiment moral, et plus je m'approcherai du plus aimable de tous les êtres, de l'image empreinte de Dieu, de l'idée intime de toute perfection humaine et divine, de Jésus-Christ. Et plus il sera présent à mon cœur, plus j'aimerai ce qu'il veut, ce qui lui est semblable, ce qui est de son esprit.

Mes amis ! s'ils ont été contents de moi durant ce mois, c'est ce que je ne sais pas ; ou plutôt je sais qu'ils l'ont été, mais que je ne le mérite pas. Au moins j'ai des raisons de le croire, mais je vois très évidemment qu'ils sont trop indulgens à mon égard. Je m'abandonne trop facilement à leur bonté, je suis trop commode, trop nonchalant pour être envers eux ce que je devrais et pourrais être. J'aurais souvent à leur raconter, à leur dire des choses qui pourraient leur être intéressantes, agréables, utiles ; mais je suis trop à l'aise, trop paresseux, et quand



je le leur avoue, ils me répondent toujours avec ce compliment : « Tu appelles ta fatigue, paresse; repose-toi, ne parle pas, nous sommes contents, » reste seulement auprès de nous. » Qui ne se laisserait séduire à cela? Mais qui ne s'en sentirait plus animé du désir de répondre à leur amitié par une amitié pareille? et ne suis-je pas au pied de la lettre ingrat et sordide, quand je me laisse ainsi endormir par leur indulgence? Ce mois-ci et le mois dernier, nos amis et amies ont soigné ma femme malade à un point presque inoui. Je sais qu'ils ne veulent point de retour, pas même un remerciement, mais avec combien peu de peine ne pourrais-je pas leur faire réellement plaisir, plus que je ne le fais? O pardonnez-moi, chères ames! et si une fois après ma mort vous rencontrez ce journal, veuillez accepter cette confession de ma froideur apparente que je vous ai déjà faite souvent, et que je renouvelle ici devant Dieu, avec une grande honte de cœur, comme vous êtes accoutumés à accepter tout ce qui vient de moi, même les plus petites choses.

Une observation que je ne dois pas passer, c'est que pendant ce mois-ci, je n'ai pas écrit une ligne pour le public, sauf une préface et une petite feuille, et cependant j'ai devant moi tant d'ouvrages inachevés fort importants à mon sens. Si je me levais seulement tous les jours une heure plus tôt, ma santé s'en trouverait fort bien, et j'aurais le temps de rassembler des idées qui me traversent la tête, me distraient et m'inquiètent. La seule résolution que j'en prends me rend déjà plus tranquille, que serait-ce donc de la fermeté à la suivre? Je dois ne



rien commencer de nouveau avant de m'y sentir tout particulièrement appelé. Je dois me *limiter* et non pas m'étendre, par là je deviendrai plus direct, plus incisif, j'agirai d'autant plus que j'aurai l'air de moins agir. Il vaut mieux abandonner mon journal, ou n'y mettre que quelques lignes, que manquer à une chose que j'aurai promise ou pour laquelle je recevrai un appel spécial. Ces choses nécessaires et inachevées me donnent le même sentiment qu'éprouve le débiteur à la vue de son créancier. Et la même impression de trouble, destructive de ma vertu, de mon énergie, de mon repos, de ma liberté d'esprit, s'attache au désordre de mes manuscrits et de mes lettres. Il faut que sans retard je cherche à y établir un arrangement commode.

C'est dans ce mois que ma chère femme a achevé de se rétablir de sa grave et douloureuse maladie, c'est aussi dans ce mois que s'est dissipé mon mal à la joue qui aurait pu me devenir bien pénible. Je t'en remercie, Père de bénédiction, et je te remercie encore plus du paisible acquiescement dont tu as rempli mon cœur pendant mes rudes épreuves à la fin de l'année dernière et au commencement de celle-ci. Il me semblait réellement que j'étais prêt à me résigner à tout. Je n'en suis pas orgueilleux, mais une larme de joie a silencieusement coulé de ce que ma foi s'était si bien fortifiée, de ce que, dans cette occasion, je n'ai point eu d'autre volonté que la tienne.

Ce mois a été marqué pour moi, surtout par la mort de ma mère. Voir mourir un être humain ! qui peut rester indifférent à ce spectacle ? Et quand



cet être est, sur cette terre, celui de tous avec lequel on s'est trouvé dans le rapport le plus intime, un être qui, au milieu de ses infirmités, possédait tant de qualités bonnes et aimables, un être qui nous a communiqué une part de sa vie, quelle profonde impression sa fin ne doit-elle pas nous faire!... J'ai un cœur disposé à la tendresse, à la sensibilité, et cependant la mort de ma mère, qui avait pour moi une affection si particulière, ne m'a pas atteint très profondément. J'ai cherché à me tranquilliser là dessus en me disant que les angoisses, les douleurs presque intolérables dont j'ai vu la mort délivrer ma pauvre mère, étaient la cause de cette froideur pour sa perte; mais quoique cette impression soit vraie, un événement pareil, unique pour moi, aurait dû me porter à plus de réflexion, plus de retours sur tout le bien que la bonté paternelle de mon Dieu m'a accordé par ma mère, pendant plus de trente ans. J'aurais dû faire plus souvent remarquer aux miens ses bonnes qualités, ses soins pour nous tous, dont la pensée me revient si fréquemment; je l'aurais pu bien aisément, et sans prendre pour cela le temps employé à autre chose. Je me suis trop abandonné au repos plein de délices que je trouvais à être délivré de la pensée oppressante de ses douleurs, et cependant ce que je souffrais semblait venir encore plus de sensibilité nerveuse que de véritable tendresse pour elle. Peut-être s'y glissait-il aussi le pressentiment secret d'une plus grande liberté. Enfin dans tout ceci, mon *moi* a été aussi trop vivant. Je suis trop pour moi-même, le but, le point central. Là est incontestablement la source principale



de mon inquiétude. Moins je vivrai pour moi, plus je vivrai pour les autres, plus la charité, plus la divinité vivra en moi.... Ce n'est pas d'après autrui que je dis ceci. J'en ai fait l'expérience. Je le sais aussi certainement que je sais que je me porte mieux quand je ne mange pas trop.

Ces secrètes méditations, Père de vérité, puissent-elles m'amener à une pleine liberté à l'égard du péché qui m'environne de toutes parts. Puissé-je regarder plus à toi et moins aux hommes, plus écouter et moins parler, plus apprendre et moins enseigner, plus croire et plus aimer. Amen!

4 février.

Lettre à M. N. <sup>(1)</sup>...

Mon cher ami, quand je crois à un ami, je ne calcule plus, je crois. Il peut n'être pas N., je puis n'être pas L., il est seulement un homme animé par l'esprit de Dieu. Je suis un homme animé par l'esprit de Dieu, je ne demande, je ne remercie, je n'excuse, je ne pardonne, je ne recherche rien; je crois seulement à lui comme lui à moi, peut-être plus encore que lui à moi. Et maintenant, cher frère, laissez-moi vous dire que je vous donne raison en beaucoup de choses. Les *Vues* peuvent être utiles comme livre, comme instruction fort peu, assez ce-

(<sup>1</sup>) Probablement l'auteur de la lettre citée au commencement de cette seconde partie, au sujet des *Vues sur l'Eternité*.



pendant, puisqu'elles m'ont rapproché de vous de cent pas.

Je n'ai encore rien écrit dans le vrai sens du mot, mais j'ai seulement appris que je ne sais rien, que je suis un insensé, et cependant je continue à écrire ce que la Providence divine et mon propre mouvement me poussent à écrire, parce que Dieu bénit mon travail.

Un moment de contemplation libre, de contemplation silencieuse, dont le frisson saisit l'ame dans la solitude de minuit, qui consume les faiblesses, les folies, qui n'éveille que l'être humain, qui le pénètre en se fondant en lui, c'est ce que je crois, ce que j'attends, ce qui peut me rendre heureux. Mais je n'en parle pas, la plume et l'encre ne peuvent le communiquer....

Pas un mot sur mon poème, ce n'est qu'un simple essai d'iambes. En général, écrire pour le public agit sur moi infiniment moins qu'on ne le pense. Vingt fois je me réjouis de mon éternité, de l'image de Dieu que je porte en moi, de l'immortalité qui m'est commune avec mes semblables, sans penser à mon poème. Souvent aussi j'éprouve un profond dégoût pour écrire quoique ce soit...

8 février.

Lettre à M. S.

....Il faut que je parle une fois; quand aurez-vous des yeux pour voir et des oreilles pour entendre, que vous calomniez les ennemis du Seigneur?...



O esprit céleste, esprit évangélique des enfans, quand auras-tu englouti l'esprit dur et inexorable de ces ames légales ! O divin amour des hommes, rayon de la gloire de Christ, quand reluiras-tu de ton œil sur nous !...

26 février.

Enfin me voici de nouveau à mon journal. Sauf quelques copies de lettres, je n'ai rien écrit de tout le mois, et cependant que de choses instructives pour moi et dont le souvenir pourrait l'être pour mes enfans et mes amis ! Une preuve visible du paternel et inexprimable amour de Dieu, de sa tendresse à mon égard, c'est qu'il me retire à main forte du danger de tomber dans le fanatisme religieux. L'amour-propre, une imagination vive, un cœur crédule et sensible ! combien ces trois choses réunies ne nous poussent-elles pas vers le fanatisme ! Combien ne m'ont-elles pas souvent amené au bord de cet effrayant abîme d'où aucune main humaine n'eût pu me sauver ! Mais depuis ma jeunesse la Providence divine a travaillé à m'en retirer par les amis et les ennemis. Le penchant irrésistible aux pensées claires que Dieu a toujours fortifié et béni en moi ; de nombreuses occupations ; les erreurs religieuses, les pieux excès de quelques-uns de mes amis, les fautes plus graves de quelques autres que la Providence m'a mis sous les yeux ; la lecture constante de l'Ecriture, qui, tout en parlant continuellement d'événemens miraculeux, de visions, de révélations divines, est cependant le plus actif contre-



poison contre le fanatisme , parce qu'elle fournit toujours des preuves palpables des révélations et de la présence immédiate de la divinité : par toutes ces choses , mon bon Dieu , mon Père , a éloigné de moi cette peste de l'ame.

Le mois actuel m'a été particulièrement utile par les manifestations de ce genre qui s'y sont rencontrées , peut-être aussi parce que je me suis exercé à considérer ces hommes qui unissent de grandes vertus à un esprit d'exaltation fanatique , non pas avec le sourire orgueilleux qu'on donne à des êtres ridicules , mais avec la compassion humble et modeste de celui qui a obtenu miséricorde pour lui-même.

Un homme d'entre les plus nobles, les plus pieux, les plus savans, vient de m'envoyer un monument imprimé des dangers d'une exaltation fanatique. A la lecture de ce livre, je ne pouvais m'empêcher de m'écrier à chaque instant : Seigneur Jésus ! Seigneur Jésus ! tant de choses vraies, divinement vraies, si mal appliquées et mêlées à la vanité la plus insupportable ! En même temps j'ai reçu d'un autre enthousiaste, fort sincère et d'un caractère élevé, à qui j'avais envoyé l'ouvrage du premier, avec un billet d'avertissement, une réponse faite d'un ton de confiance en soi-même, si effrayant, si rigoureux, si éloigné de l'esprit d'humilité, de douceur, d'amour, qui est l'esprit de Christ, que je me suis senti saisi de consternation et de tristesse, non à cause des reproches qui m'étaient faits, mais par le manque de sentiment fraternel avec lesquels ils m'étaient adressés. J'ai cherché à voir la chose de plus près et à obtenir une entrevue. On m'a appelé. Je suis venu.



J'étais résolu à tout entendre, et à donner raison, autant que cela me serait possible. Mais quoique je fusse assuré de la plus parfaite droiture, quoique je me visse forcé d'admirer le zèle pour Dieu et pour la vertu qui se montrait à mes yeux, aussi bien que l'éloquence et l'affluence de citations bibliques, et que je me sentisse humilié par la comparaison, l'ensemble du discours avait cependant si peu de lumière et de précision, si peu de vrai goût biblique, de clarté, de sentiment de l'humanité, tant de confusion et de contradiction, tant d'absurdités non susceptibles de réponse, que je ne pus pas me défendre de quelques expressions un peu vives, et que je jetai bravement sur le tapis les mots d'exaltation et de confusion, ensorte qu'il n'y eût plus rien à faire qu'à se séparer avec la promesse de prier Dieu l'un pour l'autre.

Il faut que je le dise, la victoire que je n'avais pas obtenue à la vérité, mais que je croyais avoir méritée, l'approbation de l'ami si parfaitement droit et raisonnable qui assistait à notre entrevue, et qui me donnait souvent raison contre son ami plus intime, l'espoir d'avoir pu contribuer à le préserver des excès enthousiastes auxquels il me paraissait enclin, l'idée de la satisfaction, de l'approbation, des louanges du peu d'amis dévoués auxquels je raconterais cette scène en détail, tout cela m'a flatté pendant mon retour, et m'a donné, il faut l'avouer, quoique bientôt réprimée, une sorte de bouffissure.

Mais dans l'ensemble cependant, toute cette histoire m'a bien humilié, non seulement parce que je pouvais me reprocher d'avoir été peut-être moi-



même quelques années auparavant, par quelques maximes mal déterminées et par trop de chaleur, une des occasions de ce mal en quelque degré du moins, mais surtout parce que tous ces reproches qu'ils m'ont faits, étaient réellement fondés. Ceci a éveillé en moi de nouvelles résolutions de chercher Dieu en simplicité et en humilité, et de recourir plus souvent à la vigilance et à la prière.

En écrivant à un ami au sujet de la danse et du théâtre, je lui disais : Nulle personne raisonnable ne peut douter que, considérés en eux-mêmes, la danse et le théâtre ne soient tous deux innocens, et que même ils ne puissent devenir utiles. Mais que maintenant la nature actuelle du théâtre rende nécessaire qu'on s'y oppose, mais seulement avec une douce sagesse, ou plutôt qu'on s'efforce de le corriger par des établissemens meilleurs, c'est là ce qui n'est pas même en question. D'ailleurs il est dangereux de parler ouvertement de ces choses. Si l'on se prononce en leur faveur, malgré toutes les restrictions, toutes les précautions qu'on y apporte, le vulgaire, tous les amis de ce qu'on appelle dévotion, ceux qui ne s'entendent pas en innocence, s'écrient : Voyez cet homme pieux, cet ecclésiastique, le voilà qui défend la comédie, l'école du diable ! Et ce qui est encore pis, c'est que le gros des hommes passe avec la dernière légèreté sur nos précautions et nos restrictions, et nous cite devant le public, mais nous cite à faux à l'appui du goût qu'ils ont pour ces amusemens, et sans dire tout ce que nous ajoutons pour en prévenir l'abus et le mauvais usage. Si l'on décide contre ces divertissemens, lors même qu'on le



fait prudemment et moins contre la chose en soi, que contre la nature actuelle du théâtre, contre le mal qui est à présent lié presque inévitablement avec le spectacle et la danse, les joyeux amis du plaisir qui fourmillent de notre temps, sont toujours prêts à répandre sur nous leurs mordans anathèmes, et avec leur mine de santé orgueilleuse, à nous taxer de pauvres malades. Ces prédicateurs de la tolérance, non seulement en usent avec nous de la manière la plus intolérante, mais ils refusent même de nous écouter.

Une explication sur la bénignité (*Sanftmuth*), que j'ai faite aujourd'hui dans la maison des orphelins, n'a pas été sans influence sur mes sentimens d'aujourd'hui. Il m'a été plusieurs fois très facile d'étouffer les premières émotions de la colère. Je m'étais senti disposé à m'emporter dans la maison de correction, mais j'ai parfaitement réussi à me réprimer, et j'ai pu parler à un nouveau détenu avec quelque force.

Avant dîner, M. P..... m'a présenté une personne malheureuse qui avait peur de venir seule à moi. Il est vrai qu'elle était déjà venue deux fois en huit jours. Je lui ai dit tout ce que j'ai pu, mais brièvement. Je n'aime pas à m'arrêter longtemps, et ces chers amis oublient toujours que, s'ils ont beaucoup de temps, nous en avons peu. Il est vrai que cela est facile à oublier. Mais une certaine mollesse religieuse, une attention à soi-même inquiète et lâche, unie au dégoût du travail et de l'instruction, un besoin continuel d'épancher son cœur, joint à une parfaite inattention à toutes les réponses consolantes et encourageantes, à tous les avertisse-



mens qu'on entend, un mécontentement caché pour tous les bons conseils qu'on reçoit, enfin, cette sorte de tristesse qui n'est pas rare et dont j'ai des exemples toutes les semaines, tout cela m'est si contraire qu'il suffit pour donner à mon visage et à ma voix une expression qui ne plaît pas à l'amour-propre, et qui peut faire dire aux gens : « J'ai peur ! Je n'ose pas m'expliquer. » Cependant je puis dire sincèrement que lorsque je remarque en moi cette disposition, je la laisse beaucoup moins apercevoir que je ne l'éprouve ou que je ne crois l'éprouver.

En écrivant au sincère et droit M. G., de Schaffhouse, je lui dis : « Plus vous vous rendez présents le nombre et la grandeur des bienfaits de Dieu ; plus, devrais-je dire, vous cherchez à vous rendre vivante la grande vérité fondamentale de la religion, c'est-à-dire l'amour de Dieu ; plus vous considérez vos faiblesses, vos péchés, comme des choses qui, méritant par elles-mêmes le mépris et la condamnation, peuvent cependant, par la volonté de Dieu qui est tout amour, et qui tient tout en ses mains, devenir pour vous et pour les autres une source de bénédictions, quelque honte qu'elles vous inspirent ; plus vous unissez à cette honte la confiance au pouvoir et à l'amour de Christ ; en un mot, plus vous aurez de courage, plus il vous sera facile de devenir vertueux. Sans cette foi, sans cette libre et joyeuse élévation de l'ame à Dieu, sans ce regard de pleine confiance en Jésus, l'image visible de Celui qui est l'essence visible de la bonté, sans un paisible abandon à l'amour de Dieu, une véritable vie de vertu n'est pas possible. »



J'ai tenu un quart-d'heure mon enfant malade dans mes bras, tout fier de ce qu'il ne voulait pas aller vers d'autres.... Nous avons lu les ch. XI et XII du second livre des Chroniques. La vue de ma femme à moitié endormie, m'a donné quelque impatience, je lui ai serré amicalement la main....

Samedi 27 février.

Je me suis levé à sept heures, et comme l'idée de toutes les affaires diverses que je devais faire aujourd'hui, me donnait de l'inquiétude et une humeur chagrine, je me suis mis à en faire une liste et à penser tranquillement aux unes après les autres. Moyen qui a déjà plusieurs fois réussi à me rassérer. J'ai écrit à M. Brenner, de Bâle, au sujet d'un petit livre : *Le Chemin du salut* : que de la même manière que je ne pourrais trouver bon un livre de médecine qui ne parlerait pas de la santé, ou qui n'en envisagerait pas la possession comme son principe fondamental, je ne pourrais non plus trouver bon par rapport à son but, un livre qui s'intitule : *Chemin du salut*, et qui ne met pas toujours en première ligne l'amour, seule vraie santé et félicité de l'homme.

Une pauvre femme de W. est venue pour se faire instruire par moi dans la religion; elle voulait mener une autre vie. O Dieu, combien je suis peu encore l'homme fait pour parler avec force et lumière, pour conduire à toi les faibles ! Toujours je m'effraie, quoique toujours je me réjouisse, quand je vois de semblables personnes devant moi. Je lui ai parlé



aussi bien que j'ai pu, et il m'a semblé qu'elle avait compris et saisi quelque chose. Une autre femme est venue ensuite, à ce qu'il semblait dans les mêmes vues, et ainsi la matinée s'est tranquillement passée. A dîner nous avons parlé d'affaires d'argent d'abord; ensuite des malheurs et des nombreuses peines d'un de nos amis. J'y ai pris moins de part que je ne l'aurais dû, et cependant je n'ai pu m'en expliquer la cause. Est-ce que toutes les misères, tous les besoins dont j'entends parler chaque jour, m'endurcissent le cœur? Au moins dans le cas actuel, je suis bien sûr de n'avoir éprouvé le mélange direct ni indirect d'aucune passion quelconque.

Pfenninger m'a donné à lire un billet d'un homme fort raisonnable, concernant cet écrit religieux de S..., dont nous avons déjà parlé. « Je m'étais laissé aller par quelques récits et par les observations de notre cher Dr Lavater, au préjugé de tenir cet homme pour un fanatique achevé, mais le traité entièrement parcouru, je me suis vu forcé d'avouer que je devais retirer mon premier jugement, remettre l'auteur à la bonne providence et à la sage conduite du Seigneur, qui seules peuvent le préserver de s'égarer, et, après l'avoir instamment recommandé à Dieu, attendre avec patience quelle issue pourra prendre une direction si extraordinaire. » Je transcris ici ce billet pour mon instruction. Réellement je suis trop précipité dans mes jugemens, quelques efforts que je fasse chaque jour pour me corriger de ce défaut. Je me réjouis du fond du cœur de cette manière douce et fraternelle de juger les autres; et je me réjouis de ce que je



puis m'en réjouir, quoique je me sois déjà exprimé d'une façon si tranchante sur le compte de cet homme.

On a parlé de la révolution et de la guerre actuelle. <sup>(1)</sup> Je me suis senti pressé de nouveau de m'entretenir sérieusement avec Dieu à ce sujet, surtout en vue de tant de frères souffrans et opprimés. Puis je me suis mis à écrire mon sermon. Mes idées venaient coulantes et faciles. Ma toux est arrivée bien forte..., cela aussi m'est un mémorial et un avertissement. En écrivant, les lignes suivantes me sont venues à l'esprit :

Si tu n'étais pas meilleur que moi,  
O Dieu ! je ne pourrais pas t'aimer ;  
Et parce que tu es meilleur que moi,  
O Dieu ! combien tu dois m'aimer !

Vers sept heures je suis revenu chez moi en passant par le cimetière, au clair de la lune et des étoiles. Une douce émotion, un tremblement d'admiration m'a saisi en présence de la majesté de l'infini. Une bagatelle, le souvenir d'un passage d'Horace, est venue m'égarer dans les contrées de la critique, mais bientôt je suis revenu à moi. — Nous avons lu en famille le ch. x du second livre des Rois. Ce passage m'a fait impression, v. 31 : *Mais Jéhu ne prit point garde à marcher dans la loi de l'Eternel, le Dieu d'Israël, de tout son cœur.* En général, le caractère de cet homme ne me plaît point, il est douteux, faux, à deux faces. Quel mélange d'ambition, de fausseté, de crainte de Dieu, de zèle religieux ! Ah Seigneur, purifie-moi, rends-moi plus

(<sup>1</sup>) Probablement de la guerre d'Amérique.



simple de jour en jour, que toutes mes pensées, mes désirs, mes actions, se dirigent vers un centre, le pur amour pour toi, en tous les hommes, par Jésus-Christ.

En entrant dans notre chambre, nous avons entendu crier notre petit. Il était à moitié endormi et il ne savait pourquoi il criait : « Justement comme son père, » a dit ma femme. C'est ce que j'ai déjà remarqué plusieurs fois, et je me suis plusieurs fois demandé avec effroi s'il devrait souffrir des rêves aussi cruellement que moi, s'il devait descendre dans l'abîme affreux du doute comme moi. O Seigneur Jésus, combien il aura à souffrir ! Mais Dieu m'a jusqu'à ce jour si paternellement, si inexprimablement secouru ! Ne sera-t-il pas le Dieu de mon fils, aussi bien que le mien !

Dimanche 28 février.

Je n'ai pas été à l'église, un peu à cause de ma toux, j'ai lu les deux épîtres à Timothée, d'où j'ai transcrit quelques passages, entre autres : *Jésus-Christ notre espérance.*

*Conserver le mystère de la foi avec une conscience pure.*

*Tout ce que Dieu a créé est bon et rien n'est à rejeter, pourvu qu'on le prenne avec action de grâces.*

*Le Dieu vivant est le Sauveur de tous les hommes, mais particulièrement des fidèles.*

*Sois le modèle des fidèles par tes paroles, par ta conduite, par ta charité, par l'esprit qui t'anime, par ta foi, par ta pureté.*



*Celui qui vit dans les plaisirs est mort en vivant.*

*Souffre comme un bon soldat de Jésus-Christ. Celui qui va à la guerre ne s'embarrasse point des affaires de la vie.*

*Celui qui combat dans la lice n'est point couronné, s'il n'a combattu selon les lois.*

*Cette parole est certaine, que si nous mourons avec lui, nous ressusciterons aussi avec lui.*

*Tous ceux qui veulent vivre dans la piété selon Jésus-Christ, seront persécutés.*

*L'homme de Dieu doit être accompli et parfaitement propre pour toute bonne œuvre.*

*Sois vigilant en toutes choses, endure les afflictions; fais l'œuvre d'un prédicateur de l'Évangile, remplis les devoirs de ton ministère.*

Après souper, j'ai ajouté à la fin de ma lettre à H., ceci : « Je puis vous assurer que la pensée de tout le bien que je fais ne me donne pas le moindre orgueil, et cependant la bonne Providence de Dieu ne me laisse pas un seul jour vide. Rien même ne m'humilie autant que le bien dont Dieu me confie l'accomplissement. Rien ne m'encourage tant à continuer, que la pensée de ce que j'ai déjà fait. Les comparaisons avec d'autres ne m'enorgueillissent pas non plus le moins du monde, autant que je sache (je puis le témoigner devant Dieu), parce qu'une continuelle observation de moi-même, devenue une seconde nature, me découvre dans mon propre cœur tant de faiblesses, de nudité, d'indigence, de taches, de côtés arides, qu'il faudrait que je devinsse fou pour être orgueilleux. Plus je fais de bien, plus l'humilité me devient facile. Mais je ne suis pas si



humble sous le rapport de mes facultés. A la vérité, si je me compare avec les plus grands esprits de notre époque, j'éprouve le sentiment d'un intervalle immense. Je m'enfonce en terre devant eux. Si je fais cette comparaison avec les hommes dont je suis le plus souvent entouré, je suis quelquefois assez fou pour donner prise aux fantasmagories de la vanité. Mais comme je m'aperçois tous les jours que les têtes les plus faibles pensent, sous plusieurs rapports, plus sagement que moi, comme il ne se passe pas une année, et que pas un homme ne se rencontre, dont je n'apprenne quelque chose; comme je sais que ma petite provision de connaissances n'est qu'une collecte mendiée; comme je sens profondément quelle difficulté j'ai à apprendre; comme enfin j'ai quelquefois peine à supporter le dégoût de ma faiblesse et de ma sécheresse, je puis vous assurer sincèrement que cette sorte d'orgueil ne peut jamais devenir en moi un sentiment dominant, et qu'il ne s'empare pas de moi plus d'une couple de minutes par semaine.

« Si jamais je puis me résoudre à faire ce qui m'est malheureusement demandé de tous côtés, à donner quelques morceaux de mon journal, certainement je serai sincère, je ne m'épargnerai pas, et nulle personne raisonnable ne me fera le reproche de sonner la trompette devant mes bonnes actions. »



Voici un temps d'interruption où je n'ai rien écrit dans mon journal. On pourrait croire peut-être que j'ai gardé le silence de peur d'être obligé d'y enseigner des choses désavantageuses pour mon compte. Mais Dieu sait que le désir de cacher mes propres fautes ou celles de mes amis, n'a aucune part à ce silence. Au contraire, ces jours sont au nombre des meilleurs, des plus utiles que j'aie passés. Mais je suis fatigué à fond de toutes ces défenses de mon caractère. Mes amis me connaissent ; je suis parfaitement tranquille et prêt à rendre compte, quant au point particulier que j'ai en vue, et cependant le monde ne verra pas ce journal.

Quelques lettres de moi ont circulé dans le public, contrairement à mes intentions. Je me suis tranquillisé dans ma foi à la Providence, et j'ai pardonné à ceux qui en étaient la cause. On a porté des jugemens pitoyables ; je me suis tu et je n'ai raconté qu'à peu d'amis la véritable marche de la chose. Quand j'écris une lettre, j'oublie le monde entier et je vise à la raison et au cœur de celui à qui j'écris....

Lettre à M. N., 15 mars.

« Depuis ma première jeunesse jusqu'à maintenant, Dieu a toujours suivi le même chemin. Toujours j'ai été faible et téméraire, extravagant et heureux, puéril et fort, doux et fougueux, et tout cela porté à l'extrême. Et toujours Dieu m'a traité avec la plus grande tendresse. Mes plus grands torts n'ont été connus que de Dieu et de peu d'amis, Dieu a tou-



jours mis en lumière le peu de bien que j'ai fait, quelques efforts que je fisse pour le cacher. Il a accompli mes plus secrets désirs, lors même que je n'y pensais plus. Ce que je lui ai demandé, soit par besoin, soit dans la liberté hardie de l'esprit filial, il me l'a toujours accordé. Vous auriez peine à croire combien j'ai été téméraire dans mes prières avant que j'eusse une théorie là dessus ; mais la théorie venue, alors ont cessé ces belles expériences silencieuses qui relevaient si bien mon cœur. L'Esprit s'est éteint. J'ai voulu le chercher par l'intelligence, mais il n'avait d'oreille que pour le sentiment simple, silencieux, ardent. Il fut un temps où je portais ce trésor caché dans mon cœur, là, tout puissant, je le sentais, j'obtenais ce que je voulais, j'étais tiré des plus pressantes nécessités, je marchais dans les ténèbres d'un pas de triomphe, avec un cœur de héros, à la rencontre de la lumière dont je ne voyais pas la première étincelle. A peine mon ami de cœur, à peine mon bienheureux Hess, au sombre soir de de la vie, à l'heure des doux frémissemens de l'immortalité, a-t-il compris quelque chose du grand mystère de la foi, et mon cœur en battait déjà!... Cependant je l'ai encore long-temps, long-temps gardé dans mon cœur, je priais le Père avec de douces larmes et de grands pressentimens, puis, dans les passions et le doute je devins léger, j'oubliai Dieu et ma vocation, et ce nom que personne ne connaît que celui qui le reçoit. Alors vint le péril, l'extrémité, un labyrinthe sans issue m'environna, il n'y avait plus rien devant moi qu'un abîme, mais je n'y tombai pas.



*J'ai invoqué le Seigneur, et il m'a répondu, et il m'a délivré de toutes mes détresses.*

20 mars 1775.

« Comme il est certain, mon ami, que le Père de tout amour ne peut faire autre chose que d'aimer, il est de même certain que vous ne pourrez jamais mettre en lui une confiance trompée. Dès notre enfance, nous avons l'idée que nous pouvons offenser Dieu immédiatement, que nos chutes réitérées lui font tort en quelque sorte. Cela nous enlève notre joie, et ne nous permet pas de venir à Dieu directement. Mais ces ténèbres, lors même qu'elles nous environneraient jusqu'à la fin, sont encore une bénédiction, quoique je désire d'en voir délivrés chaque frère et chaque sœur. Celui qui a l'esprit filial entend tout cela. En cet esprit, quelle infinité de choses sont comprises ! »

25 mars.

Que mon cœur embrasé soupire,  
Après ta lumière, ô Seigneur,  
Ruisseaux de la face de Christ,  
Rayon de délices sur ma douleur ;  
Fais-moi, dans mes ténèbres,  
Jésus, savoir que tu vis !  
Manifeste ta puissance  
Et ton amour à mon cœur ;  
Sois-moi consolation dans toutes mes douleurs !  
Sois-moi une lumière dans la nuit !



29 mars 1773.

Lettre à .....

... « L'état présent du christianisme, surtout en Allemagne, me paraît se hâter vers une grande révolution. On marche d'un pas trop résolu et trop dans son sens propre vers les extrêmes. Il faut beaucoup de droiture et de sagesse pour appartenir au Christ de l'Evangile. Le moment viendra bientôt où retentira cette voix : *Qui n'est pas avec moi est contre moi.*

» Que la bonté et la vérité de Dieu soient agissantes en nous. Cherchons avec simplicité le Dieu inconnu, inconnaissable hors de Jésus-Christ. Alors nous verrons sa gloire et nous nous en réjouirons. »

A .....

... « Il est vrai, j'ai une sympathie particulière pour Esaïe. De ceux de l'ancienne alliance il est celui que j'aime le mieux, si j'en excepte David duquel on voit plus le cœur que l'esprit. Par rapport à la lumière qu'ils répandent, Esaïe, Paul et Jésus, me semblent les premiers entre les auteurs bibliques, presque seuls d'une indispensable importance.

» Je ne puis pas prier pour que K. n'étudie pas la médecine. Qu'il l'étudie s'il en a le goût. Un bon médecin, qui l'est par inclination, vaut mieux qu'un serviteur de Christ qui l'est par contrainte. Frère, ne te fais pas des besoins imaginaires, uniquement



pour avoir quelque chose à demander. Ne demande rien tant que la sagesse. Elle t'enseignera ce que tu dois demander ou ne pas demander. Crois; croire c'est plus que demander. »

A L... , 10 avril 1773.

Bien-aimé, bien-aimé ! comment suis-je si paresseux envers toi, si peu amical ? Mais tu connais ma situation. Ma santé se rétablit cependant.

« Demain, s'il plaît à Dieu, je prêcherai comme je l'ai fait le jeudi saint. Je voudrais t'être plus utile, mais je ne le puis pas. Tu m'aimerais trop. Souvent il me semble que je m'approche d'un but élevé, mais bien plus souvent je me vois près d'un effrayant abîme. Vous croyez toujours *trop* de moi, bien-aimés, et *trop peu* de Dieu. Maintenant encore un mot. Que Jésus-Christ soit toujours plus vivant en toi par la foi à sa vie, et avec lui la force, la sagesse, la bonté de Dieu.

« Salue de ma part qui tu voudras, et autant que tu voudras, avec l'entière bénédiction de l'Évangile. »

Le samedi de la passion, jour du grand sabbat de Christ.

A L. , 10 avril 1773.

« Ecoutez, mon faible frère, un frère faible comme vous, qui n'a pour vous parler que quelques moments. Entre tous les péchés, il n'en est point de si profondément empoisonné que le péché d'incrédulité.



» L'incrédulité est le péché des péchés, le vrai territoire de Satan. Une incrédulité à apparence pieuse, l'incrédulité d'une humilité fausse, appartient aux plus perfides stratagèmes de l'ennemi de Dieu et de l'humanité.

» Je vous en supplie de toutes mes forces, ne perdez pas courage. Dieu est toujours le même, quoique nous changions continuellement. Il aime toujours, lors même que nous n'aimons pas. *Celui qui est en nous est plus puissant que celui qui est dans le monde.*

» *Résistez à Satan et il s'enfuira de vous.*

» Opposez-lui quelques paroles de l'Écriture, comme l'épée qui transperce l'esprit de ténèbres. Demeurez dans la vocation à laquelle vous avez été appelé de Dieu. Etes-vous tombé?... Dieu est puissant pour vous relever.

» Celui qui n'a pas le cœur de se relever pour la millième fois, parce qu'il est mille fois tombé, celui-là manque son but par incrédulité. Celui qui invite à pardonner dans un jour septante fois sept fois, est pour le moins capable de nous en pardonner autant dans une année. Dieu couvrira vos fautes. Croyez seulement cela résolument. Je parle d'après de nombreuses expériences. Recommencez d'un nouveau courage, et Dieu reviendra à vous avec de nouvelles bénédictions. Oubliez ce qui est derrière vous et ne vous inquiétez pas du jour qui vient.

» La grâce du Seigneur Jésus-Christ soit avec vous. »



A M. S. à L., 15 avril.

» Il n'y a rien dans votre très instructive lettre, dont vous eussiez dû craindre que je me fâchasse, sinon ces mots : *Si vous vous fâchiez de ceci*. Mais cela aussi je le laisserai passer sans me fâcher. Cher ami, l'amour ne se laisse pas aigrir. Vous écrivez d'un cœur droit, avec une simplicité digne d'être aimée, et même le feu que j'ai cru remarquer en vous est à sa place noble et aimable.

» Je ne souhaiterai plus maintenant votre portrait, dites-vous, ami soupçonneux, pardonnez-moi le mot. Vous êtes un homme bon, vous le serez toujours, quoique vous puissiez devenir. Vous aimez Christ cordialement, quelque manière de l'exprimer que vous puissiez préférer. Dois-je donc vous mépriser, vous tenir pour n'être pas bon, pour n'être pas l'ami de Christ? Votre frère, M. Frank, de Montmirail, le disait précisément à mon occasion dans une assemblée : « Mes frères, souvenons-nous » de cette parole du Sauveur, à propos d'un homme » qui, sans le suivre, chassait les démons en son » nom : *Celui qui n'est pas contre nous est pour nous*. » Pourquoi donc vous mépriserai-je, parce que vous avez un autre système que le mien, ou seulement peut-être parce que vous exprimez le vôtre d'une autre manière?

» Il est vrai, nous nous exprimons très différemment par rapport à nos sentimens pour ce cher Maître. Il est vrai, vos expressions me sont en elles-mêmes aussi difficiles à supporter que les miennes



le sont pour vous : mais pourquoi nous querellerions-nous là dessus ? Chacun de nous veut aimer, autant qu'il en est capable, le Seigneur des grandes miséricordes ; aimer n'est-il donc pas le but que nous devons nous proposer ; aimer et ne pas nous regarder de travers l'un l'autre, parce que chacun de nous est arrivé à cet amour par son propre chemin, par celui qu'il croyait sincèrement le meilleur ?

Supposez, bien-aimé, que notre vie à tous deux se trouve dans le même danger, qu'un homme généreux s'empresse, qu'il se précipite dans les flammes pour nous en arracher, et ne nous sauve qu'aux dépens de sa propre vie. Nous ne pourrions trouver des paroles pour louer la magnanimité de notre libérateur ; nous rivaliserons de gratitude ; notre plus grande joie sera de témoigner tout l'amour imaginable aux enfans qu'il aura laissés ; la seule différence entre vous et moi sera que vous nommerez ce libérateur, *victime de satisfaction, offrande expiatoire*, et que je me servirai pour ma part des expressions qui me sembleront les plus naturelles et les plus simples, les plus propres à m'émouvoir, comme par exemple : *Je ne dois ma vie qu'à cet homme, il est devenu la victime à ma place ! Sa mort a été ma vie !* Ne tomberiez-vous pas dans le ridicule si, tandis que j'unis à ces paroles la plus intime reconnaissance, vous m'appeliez ingrat, orgueilleux, raisonneur, si vous me flétrissiez du soupçon de manquer d'amour ?

Je parle à vos yeux comme un insensé, mais la liberté que Dieu et sa lumière me donnent, je ne puis l'abandonner, je ne puis me la laisser dérober



par persenne. L'humilité et la certitude de la foi, peuvent subsister l'une près de l'autre, aussi bien que le feu et la lumière.

» Les vues partielles sont le défaut général de tous ceux qui n'acceptent pas l'Évangile tout entier avec l'amour candide et enfantin de la vérité.

» Une remarque que je veux vous présenter, et qui me semble aussi importante pour vous que pour moi, est celle-ci : Les sentimens les meilleurs, les plus nobles, les plus pieux, produits par certaines idées et par certaines manières de se représenter les choses, ne sont cependant pas des preuves que ces idées et ces représentations soient justes. Si vous prenez la peine d'approfondir cette pensée, quelle lumière se lèvera pour vous !....

» Cher ami, je reviens là dessus, les avertissemens les plus fraternels, les plus charitables, s'ils ne sont pas fondés sur la vérité, ne sont qu'un piège pour les cœurs droits et faibles.

» Cher M. L., prenons garde à ne pas tenir pour vrai ce qui n'est pas vrai, afin que nous ne tirions pas notre édification et nos bons sentimens, de fondemens imaginaires. La vérité doit précéder l'édification, comme la justice précède l'amour. L'erreur ne peut produire qu'une ferveur passagère, la vérité seule une édification durable. On ne peut rien ajouter au fond de la nature humaine. Mais tirer de ses profondeurs intimes ce qu'elles recèlent, et elles ne recèlent rien d'artificiel, voilà ce qui me semble, pour me servir de votre expression, la vraie sagesse découlant de Jésus. « Dieu n'est qu'amour, Jésus n'est qu'amour. L'homme doit n'être qu'amour. » Voyez



c'est là en peu de mots toute ma religion. Quiconque croit l'amour de Dieu en Christ, celui-là, et celui-là seulement peut aimer comme Christ a aimé ; ou, pour parler plus proprement, en lui Dieu peut aimer comme il a aimé en Christ. Tout amour vient de Dieu, aussi proprement, aussi immédiatement que Christ lui-même. Quiconque croit que Dieu en Christ est amour, celui-là est amour, celui-là est heureux. Toute la félicité est dans l'amour, hors de l'amour il n'y a point de félicité. Hors de Dieu il n'y a point de félicité, comme hors de Dieu il n'y a point d'amour.

» Jésus-Christ est le centre de l'amour de Dieu. Celui qui dirige son œil vers lui en est embrasé, il devient un rayon de l'amour divin... Cela, mon bien-aimé, vous le comprenez certainement. En cela certainement nous sommes un. Si cette doctrine n'était pas supportable pour vous, nous serions obligés d'interrompre, non pas notre amour, mais notre correspondance, jusqu'à ce que vous pussiez la supporter, ou que je cessasse d'y tenir. Vous apprenez certainement dans les blessures de Jésus, à penser favorablement de ceux dont vous ne savez rien de mal, si ce n'est qu'ils ne peuvent se servir de certaines expressions, parce qu'elles ne leur semblent pas d'accord avec le système entier des Ecritures.

» Si je crois que tout est de Dieu par Christ ; si j'adore, de l'amour le plus ardent et le plus dévoué, Christ comme l'unique, l'immédiat, l'éternel principe, aussi bien de mon immortalité que de tout mon salut ; si je crois que je lui suis redevable de



tout, de tout sans exception; si je me réjouis du fond de mon cœur de son amour incomparable et élevé au dessus de toute raison; si je tiens sa mort pour la vie du monde et pour la plus grande offrande qui ait jamais été présentée à la Divinité; s'il est pour moi tout en tous; si c'est avec lui que je commence tout, que je poursuis tout, que je m'appuie en tout; si je me réjouis seulement d'entendre son nom; si je tiens l'opprobre de Christ pour mon opprobre, sa gloire pour ma gloire; si je regarde tout homme, quel qu'il puisse être, comme un de ceux pour qui Christ est mort; si je m'offre à Dieu pour le bien des hommes et pour la joie de Jésus, aussi pleinement qu'il s'est offert lui-même; si je fais et si je souffre tout en son nom, c'est-à-dire si j'agis et si je souffre toujours comme Christ à ma place aurait agi et souffert; si je suis tout cela, ou si du moins je m'efforce de l'être : — cher M. S., suis-je alors un socinien ou un chrétien? Oh! je vous en supplie, mon cher frère en rédemption, ne me condamnez pas, même dans le secret, même dans l'intimité, dans la droiture de votre cœur, jusqu'à ce que vous me connaissiez mieux, et que vous ayez de nouveau soigneusement comparé mes opinions avec l'Évangile seul.

Je ne suis pas le *grand Monsieur Lavater*, et, sous ce rapport je n'ai pas besoin, comme vos bonnes intentions vous le font penser, de me *convertir*. Non cependant que je n'aie tous les jours raison d'être honteux de ce que je m'écarte si souvent de l'aimable esprit d'une simplicité d'enfant.



» Maintenant je dois finir, Dieu veuille bénir pour nous et pour d'autres cette communication réciproque de nos pensées. Aimez-moi comme Christ m'aime. Si Christ est en vous, vous devez me supporter et m'aimer comme Dieu le fait en Christ à mon égard. Je vous remercie cordialement de vos offres amicales. La grâce de Jésus-Christ soit avec nous. »

A.....

La félicité vient de l'amour, l'amour vient de la foi, la foi de l'ouïe, l'ouïe vient de la Parole de Dieu. Donnez-vous la peine de lire, tantôt seul, tantôt dans une petite et intime réunion, les écrits historiques et moraux du Vieux et du Nouveau Testament, sans opinion arrêtée, comme si vous les lisiez pour la première fois. Ecoutez le témoignage de Dieu ; la foi vient de l'ouïe, d'une attention paisible, silencieuse, impartiale. Ne négligez pas les livres historiques ; représentez-vous les actes de la toute puissance comme si vous en étiez vous-même le témoin ; faites vous en à vous-même l'application que s'en devrait faire tout spectateur raisonnable. C'est de ces choses que la foi naît et croît. Dirigez vos pensées sur ce qui est devant vous, abandonnez les éclaircissemens et les opinions, faites peu de remarques pour l'édification, exercez-vous à écouter dans le simple esprit des enfans. Alors de plus en plus il vous semblera n'entendre qu'une seule et même chose, un amour unique et tout puissant, qui aide tout, enrichit tout, bénit tout, et en qui



vous mettez votre confiance. Vous trouverez tous les jours mieux cette Divinité accessible à tous, vous serez chaque jour mieux excité à croire l'amour que Dieu a pour nous, amour qui est devenu manifeste et rendu *humain* en la personne de Jésus-Christ. Et si vous croyez à cet amour, vous serez heureux d'après la mesure de votre foi.

» Une telle lecture de la Bible faite en commun, au milieu d'hommes humbles, amis de la vérité, animés du même esprit, mais réunis en nombre pas trop considérable, est sans doute un des plus simples et des plus sûrs moyens d'étendre le règne de Dieu, c'est-à-dire la consolante vérité : *Dieu est roi, mais Dieu est une toute puissance bonne et secourable.* »

#### A Hasencamp.

« Hasencamp, je t'écris du château du beau-père de mon ami. Cet ami est près de moi, nous respirons la douce haleine du printemps, à ma droite s'étend un vaste champ de blé vert, couronné de collines boisées; P. contemple la guirlande de fleurs que sa jeune et aimable sœur a cueillies dans le jardin pour en orner mon chapeau d'été; il en respire le parfum avec le regard serein d'un homme heureux; il adore silencieusement avec moi d'un cœur ému, la bonté partout répandue du Tout-Puissant. C'est dans cette situation que je réponds à ta lettre...

» Non, il ne m'est jamais venu à l'esprit de rejeter la prière verbale, ou d'imaginer qu'on pût s'en passer; si seulement elle est, elle, esprit et vie. Le mot est le corps de l'esprit. Nous devons recevoir



l'esprit de vie dans une enveloppe quelconque. Tout est *corps* et *esprit*. Ainsi une prière prononcée explicitement en mots, est conforme à l'analogie générale. Tantôt Christ agissait dans la foi, tantôt il priait avec des mots dans la foi. Ne regardons jamais la Bible d'un seul côté. Ne tirons jamais, d'un fait particulier, des règles générales et exclusives. L'esprit exclusif est la source et le caractère de toutes les sectes.

» Frère, ne cherche pas à te rien imposer de force. Que sans contrainte, ta prière faite en mots soit la vérité de ton cœur; ton regard, la foi; ton bras élevé, l'étreinte; ton genou plié pour la supplication, l'action de grâces pour ce que tu demandes. Si ta prière n'est pas tout cela, elle n'est qu'un cadavre.

» Ici habite la sérénité et l'humilité, la faim de l'édification et la libre jouissance de la nature, la soif de la lumière et la lumière, l'innocence et la joie. Ici s'unissent l'attention et la réflexion sérieuses, à une gaieté confiante, animée, à une plaisanterie pleine d'avertissemens et de sel. Ici les pauvres trouvent pain et consolation, et les amis, hospitalité et bon accueil. Ici l'on apprend ce que si peu de sages connaissent, le contentement, la joie en Dieu pour les biens de la nature, et la joie des biens de la nature pour l'amour de Dieu; la joie en soi-même pour l'amour de tous deux, la sagesse, le bonheur. Cela est la *religion*.



A Zimmermann, 4 mai.

« Les questions qu'on doit se poser quand il s'agit de juger un livre, sont ces trois :

» Quel est le but de l'auteur ?

» Ce but mérite-t-il d'être poursuivi ?

» L'ouvrage l'atteindra-t-il ?

» Voilà, Zimmermann, les seules questions que nous devrions nous proposer en jugeant un écrit quelconque. Et, de dix lecteurs, de mille journalistes, il n'en est pas un qui se les pose. De là d'éternels déraisonnemens. Chaque lecteur arrive au livre avec ses préjugés et son goût particulier, il ne demande pas : Pour qui ce livre est-il écrit ? pour quoi ? Il ne se place nullement dans le point de vue de l'auteur, il se dit seulement : M'amuse-t-il ? Est-il assorti à mon goût ? Et il en sera ainsi jusqu'à la fin des temps, et toujours nous écrirons, et toujours le public blâmera et lira...

» Dès que je mets le pied dans ce pays de Goscen qu'on appelle *la connaissance de soi-même*, j'apprends à me taire, et au lieu de me verser dans les choses, à verser les choses en moi ; ou, si cela ne sonne pas d'un ton trop ascétique à vos oreilles raffinées, à me faire *tout à tous*, et jusqu'à devenir pour les pédans, ...un pédant ? Non, non, tout au monde, cela seulement non. Cher ami, si seulement vous pouviez croire que j'écris ceci sans la moindre susceptibilité, je dirais que vous vous trompez infiniment, si vous pensez que jamais de ma vie j'aie été un piétiste, un ascète, un enthousiaste, quelque près que je m'en



sois vu, mais je ne l'ai jamais été plus de deux fois vingt-quatre heures. Ainsi votre assertion « que cela n'aurait pas nui à ma félicité de ne l'avoir jamais été, » se trouve parfaitement juste *a priori* et *a posteriori*.

» Si j'avais la moindre fibre tournée à la satire, je pourrais satyriser les froids raisonnemens de tant de têtes légères, aussi bien que vous et vos pareils en usez à l'égard de ceux que vous présumez enthousiastes. O Zimmermann! l'homme est aussi peu tout ame que tout corps; aussi peu tout feu ou tout lumière que le soleil. Mais il passe pour galant aujourd'hui, il est d'un ton à la mode qui va bientôt passer cependant, de vouloir sentir certaines choses par le moyen de la raison. A propos, avez-vous Herder, *sur les langues*? Allez, et si vous ne l'avez pas, vendez tous vos livres et achetez celui-là. Et remarquez que pareille chose ne s'était jamais encore vue en Allemagne. Et Herder passe, auprès de certaines gens, pour une tête sèche et superficielle! Ami, que doit-on penser d'un public qui peut déraisonner ainsi?

» Encore un mot sur la manière d'en agir avec les hommes pour les gagner. Cher ami, je sais que j'ai infiniment moins de connaissance des hommes que vous, et cependant je voudrais bien savoir si avec votre méthode, vous avez gagné en deux ou trois ans, autant d'hommes que moi. Tout savoir-faire en connaissance des hommes, qui n'est pas de la bonté pure, immédiate, désintéressée, réussira trois, quatre, huit, dix fois; mais pour un homme qui est dans le cas d'exercer journellement ce talent, pour



un homme qui se trouve continuellement exposé aux observations prochaines des amis et des ennemis, il me semble qu'il n'y a point de plus sûre méthode que la libre candeur de l'amour. Car si l'artifice le plus innocent, le mieux intentionné, vient une fois à être découvert, le crédit de l'homme tombe, et le dommage est irréparable. Une sincérité directe, constante, uniforme, impartiale, affectueuse, appliquée à tout, humble et noble à la fois, sur le blâme et la louange de laquelle on puisse se reposer comme sur la parole de Dieu, lors même qu'elle manquerait son coup, demeure toujours respectable. Plus elle est connue, plus elle sera aimée. La finesse, la flatterie la plus admirable, à quelque bonne fin qu'on s'en serve, risquera toujours d'être remarquée, et si elle l'est une fois, elle fera soupçonner la droiture même la plus incontestable. Tous les hommes sentent fort bien dans les discours d'autrui, la présence ou l'absence d'une certaine intégrité qui s'assure à elle-même qu'elle n'a pas l'intention d'offenser. Celui qui a ce sentiment a beau offenser en effet, on lui pardonnera mieux mille faux pas et une offense véritable, qu'on ne pardonne à la prudence qui arrange et combine. Je gagnerai plus vite un visionnaire (ce qui est de tous les problèmes le plus difficile) avec un grain de sincérité, s'il pouvait se persuader que je ne lui cache rien, qu'avec toutes les méthodes de la prudence qui ménage. Et cependant des ménagemens seront toujours nécessaires. Je ne lui dirai jamais : tu es un visionnaire, mais je lui mettrai devant les yeux des cas auxquels il devra reconnaître ces deux caractères : que ce sont



des exemples d'enthousiasme fanatique, et que lui-même a donné dans de pareils excès.

» J'ai parcouru avec plaisir le *Miroir d'or*, de Wieland. Vous savez sans doute qu'il a fait une satire sur moi, malheureusement n'ayant fait que l'entendre lire, je n'en ai retenu qu'un vers : « Que ne voit pas l'homme au travers des lunettes de son bonnet ! »

» Que votre santé fleurisse comme le printemps, et que votre amitié pour moi soit immortelle comme votre ame. »

20 mai.

Amour, ô amour, quel es-tu ? Entre tous ceux qui aiment, qui a jamais exprimé la gloire de ton excellence ? Donner, enseigner, réjouir, ranimer, aider, avertir, tout cela, nous le savons déjà, ce sont les offices de l'amour. Serait-ce pardonner à l'ennemi, faire du bien à celui qui hait, rendre à celui qui maudit des bénédictions mouillées de pleurs ? Ou se faire pauvre pour son ami sans qu'il le sache, mourir pour lui ? Cela peut être, c'est de l'amour ? S'emparer des misères du peuple, charger sur son ame toutes celles de la race humaine ; jusqu'aux hauteurs des cieux, jusqu'aux profondeurs des profondeurs, tour à tour élever et plonger son cœur ; tantôt dans les ravissements du ciel, tantôt dans l'horreur de l'abîme, se faire tout à tous ; vivre dans les autres seulement, comme le sang du cœur qui circule dans chaque membre, cela peut être, c'est de l'amour ?

Parle, réponds-moi, ô amour ? Tu te tais, tu souris, que veut dire ton sourire, ô céleste amour ?



« Je suis tout en tous, inexprimable comme Dieu  
et comme lui inaccessible. » <sup>(1)</sup>

2 juin 1773.

Depuis février dernier, rien d'écrit ici, sinon quelques lettres. Et cependant tant de choses dignes de remarque ! Pour cette fois au moins, il faut que je commence et que je repasse d'abord la journée d'hier.

Je l'ai commencée presque découragé en pensant à la quantité de lettres que j'avais à écrire. Cependant quelques regards tournés vers Dieu m'ont donné de la sécurité, je me suis levé, j'ai souhaité un jour de bénédiction à ma femme et je me suis mis à écrire. Presque impatient d'avoir été dérangé. Cependant cela s'est assez bien passé. J'ai répondu à une lettre de Wolke, où il me témoignait ses appréhensions et celles de Basedow, sur l'état présent du christianisme en Allemagne. La religion la meilleure ne croulera pas, de cela j'en suis certain. Mais elle aura l'apparence d'arriver fort près de sa ruine. Le déisme et l'athéisme deviendront presque généraux, et tout défenseur du christianisme sera ridiculisé. Beaucoup de théologiens fraient la voie à cette situation, beaucoup de noms célèbres les suivent avec

(1) Le journal renferme beaucoup de vers ; en général la pensée n'en a pas paru assez remarquable pour subir impunément une traduction en prose. Le sentiment élevé et touchant de ceux-ci a semblé mériter une exception.



plus de conscience de ce qu'ils font. J'ai par devers moi assez de données qui prouvent combien on fait le champ libre au déisme; et alors l'athéisme est une suite plus nécessaire qu'on ne le pense. Quiconque raisonne avec conséquence deviendra un athée, s'il ne peut pas croire en Christ. Je comprends un athée beaucoup mieux qu'un déiste. Toutes les difficultés qui hérissent le christianisme, atteignent le déisme à un cheveu près. Si la Divinité n'a ni parlé ni agi par Christ, il n'y a jamais eu de Divinité qui ait agi ou parlé. Si Christ n'est qu'un hasard, l'homme et le monde sont un hasard aussi; si Christ n'a pas eu besoin d'un Dieu pour accomplir ses actes, la nature n'en a pas exigé non plus. Je le répète, l'athéisme deviendra général, et alors Dieu agira encore; encore il se mettra à l'œuvre, encore il dira : *Je suis ici*. Alors, le seul article de foi de l'Ecriture deviendra le seul article de foi de la théologie : *Dieu est en Christ le rémunérateur de ceux qui le cherchent*.

M. B. est venu; nous avons parlé de diverses choses. Une demi-heure employée à babiller de ce qui aurait pu être dit en un demi-quart d'heure, mais la Providence l'a voulu. C'est ce qui m'a tranquilisé.

J'ai été dîner au Rechberg, avec M. Rigaud, de Genève. Arrivé avant la compagnie, je me suis mis à parcourir le discours sur la prosodie, qui précède le livre IV de la *Messiede*. Je me sentais de fort mauvaise humeur que notre plus grand poète ait été présenter tous ses raffinemens sur le nombre des syllabes, là, mot à mot, à des lecteurs où il n'y en a qu'un sur mille qui puisse y entendre quelque chose. Et le



fond en lui-même me paraît d'aussi minime et ridicule importance, que si Raphaël écrivait des directions parmi lesquelles se trouvât une recette pour l'emploi des couleurs, dont l'effet ne se découvrirait qu'après l'essai de la méthode ordinaire. Les hôtes sont venus. On a parlé de beaucoup de choses, entre autres des savans de Genève, du peu de goût pour les belles-lettres qui règne dans cette ville; de Voltaire; L. et D. <sup>(1)</sup> voulurent, dit-on, le convertir à l'athéisme, ils y passèrent toute une nuit, mais en vain. On dit qu'à Paris un athée rencontra un mendiant qu'il repoussait, mais qu'ayant reconnu à sa réponse injurieuse et blasphématoire, qu'il avait à faire à un athée, il le rappela, lui donna ce qu'il demandait, s'informa de ses circonstances, et enfin l'entretint pendant trois mois. Plus le système d'un homme est particulier, plus il se réjouit de trouver des gens qui pensent comme lui.

Je me suis demandé d'où venait que tant de gens éclairés ont honte de moi: n'est-ce pas la crainte de passer pour exaltés, quoique je croie pouvoir affirmer que l'exaltation fanatique n'a point d'ennemi plus irréconciliable que moi?

Après six heures, je me suis promené sur l'eau avec Pfenninger et sa femme. Le lac était comme un miroir, la ville gisait dans un demi-jour adouci, les maisons de campagne et les églises brillaient au dessus du lac, les bateaux qui le sillonnaient étincelaient comme des points d'or sur un fond obscur, la chaîne des glaciers, nettement dessinée, était d'un blanc

<sup>(1)</sup> Probablement LaMettrie et Diderot.



d'argent ; près de nous un gazon épais, un banc de pierre sur lequel nous nous sommes assis, devant nous du blé déjà haut. En chemin nous avons eu quelques entretiens agréables ; nous avons parlé du Dieu inconnu, mais maintenant nos sens sont trop ouverts aux choses extérieures pour l'apercevoir, nos cœurs trop échauffés pour le sentir. Nous avons regretté trop de temps employé aux livres dans notre jeunesse ; cela avait fermé nos yeux à la nature, ce livre des livres, ce vrai texte de la Bible.

Nous sommes revenus souper. J'avais reçu de Francfort un paquet avec une nouvelle explication de l'Épître aux Romains. J'oubliais le repas et les convives, tant j'étais pressé de l'ouvrir. Je sais que mon père n'aime pas que je lise à table, cependant je n'ai pu m'empêcher de jeter un regard entre deux feuillets, tandis que les autres parlaient. Il m'en a fait un doux reproche. J'ai réprimé ma petite mauvaise humeur, fermé le livre et cru avoir fait un grand sacrifice.

Jeudi 3 juin.

Je me suis réveillé à cinq heures et demie, d'une paresse effrayante. Ma femme m'a ranimé en me disant : « Il y a aujourd'hui sept ans qu'eut lieu notre jour de nocce, j'aurais de la joie à fêter son heureux retour. » — « Oui, lui ai-je répondu, nous nous réjouirons avec nos enfans, nous marquerons ce jour. »

J'ai reçu une lettre de M. Str. Il me disait : « Vous vous servez souvent de ces expressions : « Esprits faibles, sans lumières, sans goût, sans liberté, »



pour marquer ceux à qui vous ne trouvez pas cette facilité d'admettre comme incontestable, ce qui vous paraît si clair. » Je ne puis repousser ce reproche; bien plus, je dois avouer que je trouve toujours plus difficile de l'éviter, tant je vois se réunir d'ignorance, d'entêtement et de sotte timidité, pour rejeter la vérité. Mais je dois avoir plus d'amour dans le cœur et mettre plus de réserve à ma langue.

Il m'écrit aussi que ma préface aux *Sermons divers* (*Vermischten Predigten*), n'a pas servi à faire tomber les soupçons sur mon orthodoxie. J'y consens; qu'on suspecte mon orthodoxie théologique, pourvu qu'on laisse intacte mon orthodoxie biblique. Je n'aurai jamais à répondre devant Dieu de n'avoir pas pensé comme Calvin et Athanase, parce que je ne vois point de raison de tenir ces hommes pour autorités divines; mais j'aurais à rendre compte si je ne pensais pas de Christ et de sa mort, comme Paul et Jean, parce que j'estime avoir des raisons suffisantes de tenir ceux-ci pour une autorité divine. ...Quelques affaires qui me donnaient des tentations d'impatience, car je voulais me réjouir avec ma femme et mes enfans. Enfin j'ai trouvé un moment. Nous sommes allés dans la salle où nous nous étions agenouillés ensemble pour la première fois; là nos enfans à la main et dans nos bras, nous nous sommes représenté toutes les circonstances du jour de notre mariage, nous avons parcouru ces sept années, que, malgré nos épreuves, nous venons de passer si heureusement ensemble; nous avons raconté au petit l'histoire de notre mariage; il écoutait avec un intérêt si cordial! Nous avons apporté



tout ce que nous avions de fleurs, nous les avons répandues sur Annette qui était dans son fauteuil à roulettes, et sur la tête de Henri qui poussait sa sœur. Leur mère près de ses couches les regardait. J'ai fait mettre à Henri ses habits du dimanche, et pendant que sa mère le tenait par la main, je lui ai lu une petite chanson faite à la précipitée, qui a cependant fait briller une larme de joie dans son œil et dans celui de ma femme.

Il a fallu m'arracher de cette salle. Pfenninger est venu, et il a entendu quelque chose de l'écho de notre joie. J'ai fait mes visites, je me suis promené avec Hess; nous avons parlé de diverses choses : de la peine que se donnent aujourd'hui presque tous les esprits éclairés pour séparer la doctrine de Christ de Christ lui-même; de ce qu'il y a de dénaturé dans ce zèle général à affaiblir l'attachement à la personne de Christ, tandis qu'on relève à part ses préceptes; des prédicateurs sans lumières; pourquoi Forster, avec sa froideur et sa sécheresse apparente, saisit le cœur : c'est qu'on remarque qu'il est certain de son affaire et qu'il contemple réellement les objets de sa foi. Il y a en lui de la lumière, et beaucoup de lumière échauffe quand elle est dirigée sur un point, lors même qu'elle ne vient que d'un petit nombre de places éclairées. Ce sont de petits miroirs ardents.

J'ai raconté à mon ami et à ma femme, l'évasion presque incroyable de deux voleurs étroitement enchaînés. Ce que l'homme peut quand il le veut et qu'il est aiguillonné par une nécessité pressante, passe toute croyance.



Je voudrais pouvoir dire à chaque prisonnier : Si tu voulais être libre, tu le serais. Tout effort de la nature humaine doit être respectable aux yeux de l'homme. Un de ces voleurs a donné l'exemple d'une générosité que nous admirerions, et que dans tout autre cas nous devrions même honorer dans la chaire, si le goût vicié de nos fausses convenances nous permettait d'y mettre devant les yeux des exemples vivans, comme le faisaient Jésus-Christ et ses Apôtres. Quand ce voleur a eu réussi à se dégager de ses chaînes avec une peine indicible, une fois la porte trouée, les gonds atteints, la lourde serrure déplacée par un trou, et seulement au moyen de la main gauche, parce qu'il traînait à la droite un de ses fers arraché à son lit, alors même il n'a pas encore pensé à la fuite. Il a d'abord aidé son camarade, qui n'était pas dans sa prison, et si éloigné même qu'il n'avait jamais pu lui parler. Celui-là était encore plus étroitement enchaîné. Il le trouve dans l'obscurité, il défait ses gonds et ses serrures, rompt ses quatre chaînes et le conduit hors de sa prison. Mais ils n'étaient pas encore en liberté. L'un avec son bras fatigué, l'autre avec ses chaînes brisées et ses liens qu'il traînait encore, élèvent ensemble une pierre de meule sur un banc, afin d'atteindre le vestibule, et de pouvoir de là forcer un contrevent. C'est ainsi qu'ils se sont échappés. J'ai visité la prison en revenant de la maison des orphelins, j'ai tout soigneusement examiné ; et avec une admiration qui devenait du respect et qui m'arrachait presque des larmes, je suis revenu chez moi.



Vendredi 4 juin.

Un jour très rempli, mais dont je ne puis maintenant presque rien noter. Si je racontais tout le bien que j'ai fait aujourd'hui, et le bien seul, on me prendrait pour un saint, et cependant ma conscience me dit que j'ai agi plutôt mécaniquement qu'avec le sentiment de ce que je faisais. Si je racontais toutes mes faiblesses et mes fautes d'aujourd'hui, et que je ne racontasse que cela, on me tiendrait pour un hypocrite et un impie; et cependant ma conscience me dit que je ne suis pas plus un hypocrite qu'un saint, un hypocrite dans le sens où ce mot est ordinairement employé. A tout prendre, je tiens ce jour pour un jour bon et béni dans ma vie. Du matin jusqu'au soir j'ai eu des affaires, et ces affaires ont servi à me rendre utile, à donner de la satisfaction aux autres, à recevoir moi-même du plaisir et de l'instruction. Je ne puis donc pas appeler ce jour mauvais, mais je l'aurais encore mieux passé, si je ne m'étais pas tant laissé dominer par la partie corporelle de mon être.

Pfenninger est venu, nous avons parlé de l'esprit filial enfantin que fait naître l'Évangile, il donne peu de règles, il développe les sentimens.

Déjà dans mon lit, avant de m'endormir, feuilletant quelques pages sur les *Contradictions de la nature humaine*, je veux transcrire ici pour en recevoir plus d'impression, les vers suivans envoyés par une amie qui paraissait craindre en moi quelque penchant à la satire :



Toi qui vas décochant les traits de la satire,  
Toi qui te fais un jeu de blesser tant de cœurs,  
Approche de plus près ceux que ta main déchire,  
Et le bon mot qui te fait rire,  
Te coûtera souvent des pleurs.

Samedi 5 juin.

J'ai écrit à Hasencamp, je lui dis entre autres :  
« Frère, toi et les autres frères, éclairez-moi, donnez-moi des raisons, mais ne m'étourdissez pas. Je veux tout soumettre à la parole de Dieu, même ? mes plus chères opinions, mais je veux être convaincu, et non pas vaincu par des supplications... Chères ames, pourquoi voulez-vous, dans la violence de votre charitable inquiétude, me ravir mon esprit filial et me donner votre esprit timoré comme l'imposition des mains de votre amitié ? »

« Cher Hasencamp, cher Pierre, cher Samuel, cher Jean, chers frères, chères ames craintives de tous les noms, laissez-moi, quand je pense à vous, sourire doucement et de bonne amitié, et vous demander dans ce sourire, si avec tous vos scrupules, vous n'affaibliriez pas mes sentimens, vous n'obscurciriez pas l'aspect serein mais moins légal que le vôtre, sous lequel je considère l'Evangile, si vous ne m'amèneriez pas tout de bon au judaïsme, en me restreignant, en me déroband la liberté que Christ me donne. Je n'agis pas par inspiration, par des éclairs et des instincts, pour parvenir à telle ou telle perfection. J'obéis à mon sentiment moral, à l'Evangile, à la Providence; c'est-à-dire, je crois en



Dieu, Père, Fils, Saint-Esprit, mais pardonnez-moi, je crains que vous ne me compreniez pas encore. *Pas si prompt*, dit ma petite femme presque à chaque repas. *Pas si prompt*, me rie M. Ströhlin, de Berne. *Pas si prompt*, me crie une aimable société de Duisbourg. Je veux bien vous écouter, mes bien-aimés, je veux bien devenir plus prudent, mais je ne veux pas ramper. Plutôt je prendrai mon vol et m'exposerai à tomber, que de ne pas tomber et de *ramper*.

» Je le crois bien, les lettres que je vous écris maintenant, rien que pour obtenir de vous la permission de ne pas devenir plus timoré, ne vous donneront pas mon esprit de liberté. Mais si nous vivions les uns près des autres un ou deux mois, alors nous pourrions réciproquement échanger ce que nous avons de bon, et l'on verrait des deux côtés s'effacer beaucoup de ce qui reluit sans être de l'or.

» La prière pour la sagesse et la lumière, est presque ma seule, du moins ma principale prière; et la Providence m'exauce en grande partie, soit par l'Évangile, soit par les hommes. Je ne demande pas des dons miraculeux, je m'exerce à soumettre les impressions les plus spirituelles en apparence, aux paroles de Christ. Celles-ci me sont d'un plus haut prix encore, s'il est possible, que celles des Apôtres; les Apôtres ont parlé davantage peut-être avec les Juifs et les Païens, Christ avec les hommes, non pas cependant que j'oppose les uns aux autres, ce serait opposer Christ à Christ lui-même. Je le dis, chers amis, parce qu'avec vous il faut bien prendre des précautions.



Tu me recommandes « de m'abstenir un certain temps de ce qui est le plus de mon goût, même dans les meilleures choses, afin de voir si je ne trouverai pas quelque chose de plus utile, et à quoi je n'aurai point de goût. » Ce conseil m'est difficile à appliquer. Mes plus chères occupations sont de prêcher, d'écrire des lettres qui puissent éclairer, instruire, consoler, de visiter des amis et des amies, de secourir les pauvres. Dois-je m'abstenir de prêcher, d'écrire, de visiter, d'aider les pauvres, parce que j'y prends du plaisir. Cher frère, en est-ce ainsi dans l'Évangile? N'est-ce pas remplacer un service véritable par une religion artificielle? Cependant je confesserai de bonne foi que cette maxime demeure d'un prix inestimable : « Entre les diverses choses que tu dois faire, fais d'abord celle qui te déplaît le plus. » Salue de ma part cette âme noble, M<sup>me</sup> L., qui a su s'approprier cette maxime. »

J'ai passé l'heure de sept à huit auprès de ma bonne femme. Elle a lu ma lettre à Hasencamp. J'ai lu aussi un manuscrit d'une amie. Fort instructif pour moi; beaucoup de justes observations m'atteignaient, j'ai été honteux et réjoui. Il a été question de mon indifférence envers les jugemens du monde. Il faut que je devienne encore plus indifférent à mesure que je remarque combien, sur le nombre immense de ceux qui jugent, peu le font sans passion; combien peu se donnent la peine d'observer et de réfléchir; combien peu savent entrer dans mes circonstances; combien il me serait impossible de bien agir, si je demandais ce que je dois faire, seulement à six hommes éclairés et loyaux; combien leurs conseils



seraient opposés, et pas un peut-être, en rapport avec ce qui convient à ma personne, à mon goût, mon caractère, mes circonstances; combien les observateurs rapprochés sont partiaux et inquiets du bruit et des jugemens d'autrui; combien ceux qui voient de loin manquent de données pour bien juger. Par conséquent je me disposerai à supporter toutes sortes de jugemens, à tout écouter tranquillement, à faire loyalement mon profit de tout; mais il faut cependant que j'aie ma propre balance et une certaine fermeté absolument indépendante des jugemens du monde. Je dois me proposer de faire toujours des choses honorables et dignes de louanges, non seulement devant Dieu, mais aussi devant les hommes; mais du reste il faut m'exercer à attendre patiemment la solution de beaucoup de problèmes capricieux, que les soins maternels de la Providence divine donneront en leur temps à mes amis et à mes ennemis; à attendre la grande décision de la vérité et de la charité éternelle, qui fera connaître ce qu'il y a de bien en moi, et qui corrigera et pardonnera le mal.

Je me suis endormi plein de calme et de tranquillité, en répétant souvent cette aspiration de mon cœur : Que je m'éveille avant de m'endormir, que j'aie vécu avant de mourir !

FIN.



